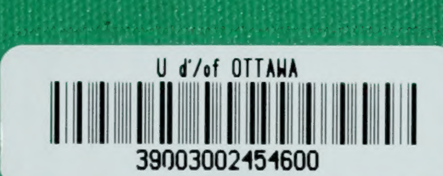

U d'/of OTTAWA
39003002454600





Alexandre Dumas

DU MÊME AUTEUR :

Virginie Déjazet, d'après ses papiers et sa correspondance
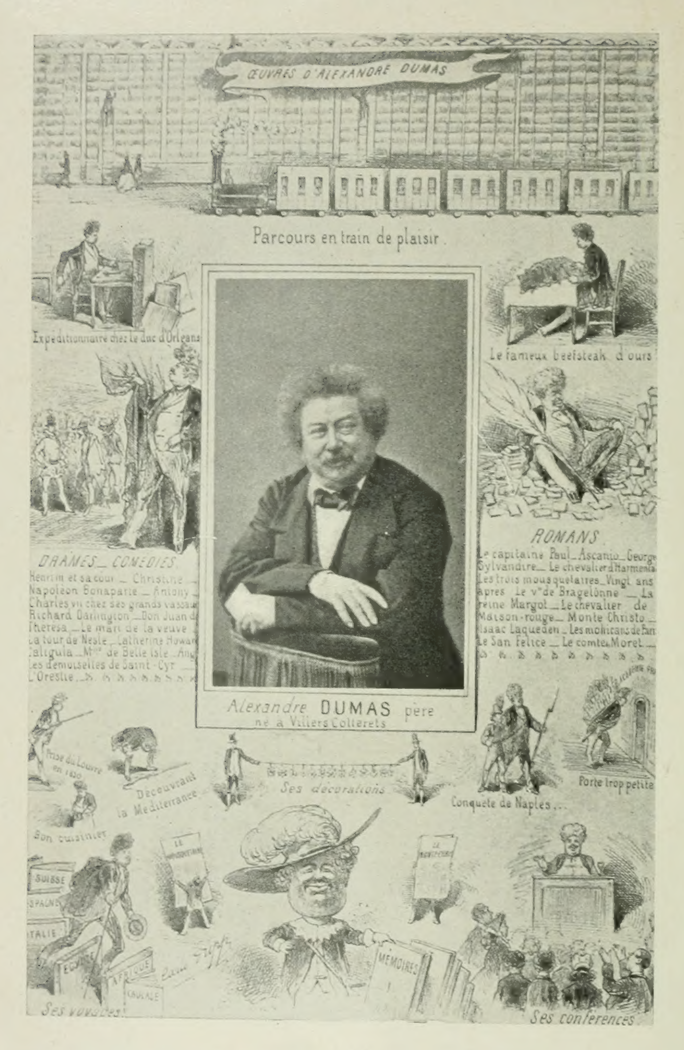


Photo-Biographie d'Alexandre Dumas
(1866)

L.-HENRY LECOMTE

Alexandre Dumas

1802-1870

Sa Vie intime. Ses Œuvres



PARIS
Librairie Illustrée J. TALLANDIER, Éditeur
8, RUE SAINT-JOSEPH, 8 (2e ARRt)



ALEXANDRE DUMAS

PREMIÈRE PARTIE

L'HOMME

I

Alexandre Dumas. — Ses ascendants. — Marquis et négresse. — Le général noir. — Sa brouille avec Bonaparte. — On l'empoisonne. — Naissance de Dumas. — Premier deuil. — Un mot d'enfant. — Napoléon rancunier. — Un pédant précoce. — Dumas échappe au séminaire. — Le collège de l'abbé Grégoire. — Dumas saute-ruisseau. — Il fait la connaissance d'Adolphe de Leuven. — Une collaboration. — Voyage décisif. — Talma sacre Dumas poète. — Départ pour Paris.

Le dix-neuvième siècle, qui mit la France au premier rang des nations conquérantes, fut aussi l'âge d'or de sa littérature. Poésie, roman, philosophie, théâtre, tout se développa, se transforma, pendant son cours, de la façon la plus complète et la plus profitable.

Entre les grands talents qui apparurent alors, Alexandre Dumas père conquit, par sa puissance et son

originalité, une place particulière. Point de genre, en effet, que ne comprît sa vaste intelligence et ne tentât sa plume alerte ; point d'ouvrage, vers ou prose, auquel son nom aimé ne valût, auprès des lecteurs de toutes classes, le plus brillant et le plus légitime succès. Aussi fut-il, pendant tout le cours de sa vie, l'objet de sympathies ardentes comme d'inquisitions haineuses, de louanges outrées ou de blâmes excessifs, dont on peut aujourd'hui dégager cette moyenne qui, dans la plupart des cas, est la vraie vérité.

Alexandre Dumas — chose bizarre, qui explique certain côté de sa nature — avait eu pour aïeux un gentilhomme français et une esclave haïtienne. Agé de cinquante ans, Antoine-Alexandre Davy, marquis de la Pailleterie et ancien colonel, était allé, en 1760, fonder à Saint-Domingue une vaste habitation ; il rencontra là une intelligente négresse, Louise-Cessette Dumas, qui devint sa compagne, légitime ou non, et lui donna, le 25 mars 1762, un fils qu'on baptisa Thomas-Alexandre. Dix ans plus tard Cessette mourut et le marquis, incapable de gérer seul sa propriété, regagna la France. Il avait soixante-quatorze ans quand l'idée lui vint d'épouser sa servante, Marie-Françoise Retout. Cette union singulière amena entre le père et le fils des scènes fâcheuses. Pour y mettre fin le jeune homme déclara, vers sa vingt-quatrième année, être décidé à entrer, comme soldat, dans un régiment quelconque.

— Soit, dit M. de la Pailleterie, vaniteux à ses heures, mais, étant officier supérieur, je n'entends pas que vous traîniez mon nom dans les derniers rangs de l'armée.

— Eh bien, je m'engagerai sous le nom de ma mère !

C'est effectivement Alexandre Dumas que le sixième régiment des dragons de la reine inscrivit, le 2 juin 1786, sous le matricule 429.

Treize jours après, le marquis, qui n'avait jamais été

bien bon père, rendait l'âme à Saint-Germain-en-Laye, ne laissant à son fils aucun héritage.

Le dragon Dumas était, paraît-il, un des plus beaux hommes de son temps. Il avait le teint bruni, les yeux marrons et veloutés, le nez droit, les dents blanches, le cou bien attaché sur de puissantes épaules, et, malgré sa taille de cinq pieds neuf pouces, une main et un pied de femme. Très adroit, d'une force herculéenne et d'un courage à toute épreuve, il était arrivé au grade de lieutenant-colonel quand il épousa à Villers-Cotterets, le 28 novembre 1792, Marie-Louise-Elisabeth Labouret, fille du commandant de la garde nationale. De ce mariage devait naître, après une fille, l'homme célèbre dont nous écrivons l'histoire.

Les *Mémoires* d'Alexandre Dumas, auxquels on doit forcément recourir pour connaître ses ascendants et la première moitié de sa vie propre, racontent, en quatorze chapitres, les exploits de son père, devenu général, à l'armée du Nord, à celle des Pyrénées occidentales, en Vendée, dans les Alpes, en Italie et en Égypte, exploits qui lui valurent nombre d'admirateurs et le surnom d'*Horatius Coclès du Tyrol*, mais que termina tristement sa brouille avec Bonaparte, dont il avait surpris et blâmé les visées ambitieuses.

Contre l'assentiment du chef de l'expédition d'Égypte, le général Dumas fréta, un jour, un bâtiment pour revenir d'Alexandrie en France. Cette détermination, dictée par une insurmontable nostalgie, devait lui être fatale. Fait prisonnier à son arrivée dans le port de Tarente, qu'il croyait pays ami, il subit là puis à Brindes, pendant vingt mois, des tortures morales et physiques qui ruinèrent pour jamais sa santé. On l'échangea enfin contre un chef autrichien et il s'empressa de consigner, dans un rapport au gouvernement français, les sévices et les tentatives d'empoisonnement dont il avait été victime. Il concluait à une indemnité très forte ou tout au moins au

paiement de sa solde arriérée; mais, pendant sa captivité, de grands événements s'étaient produits. Revenu d'Egypte et nommé Premier Consul, Bonaparte, qui n'avait pas oublié l'opposition du général Dumas, ferma l'oreille aux plaintes ou prières de son ancien frère d'armes et celui-ci, débouté, mis à la retraite avec solde réduite, dut chercher, dans la vie de famille, compensation à ses nombreuses misères.

Le 5 thermidor an X (24 juillet 1802), à quatre heures et demie du matin, Mme Dumas, née Labouret, eut le fils dont le général souhaitait depuis dix ans la naissance. Voici dans quels termes l'heureux père fit part de son bonheur au général Brune :

« Ce 6 thermidor an X.

« Mon cher Brune,

« Je t'annonce avec joie que ma femme est accouchée hier matin d'un gros garçon qui pèse neuf livres et qui a dix-huit pouces de long. Tu vois que, s'il continue à grandir à l'extérieur comme il a fait à l'intérieur, il promet d'atteindre une assez belle taille.

« Ah! ça, tu sauras une chose : c'est que je compte sur toi pour être parrain. Ma fille aînée, qui t'envoie mille caresses du bout de ses petits doigts noirs, sera ta commère. Viens vite, quoique le nouveau venu en ce monde ne paraisse pas avoir envie d'en sortir de sitôt ; viens vite, car il y a longtemps que je ne t'ai vu, et j'ai une bonne grosse envie de te voir.

« Ton ami,

« ALEX. DUMAS. »

De cinq enfants tenus déjà par Brune sur les fonts de baptême, aucun n'avait vécu ; redoutant d'attirer le même sort sur le petit Dumas, il refusa d'abord ce qu'on lui demandait, mais, sur des instances nouvelles, il consentit à être parrain par procuration.

Miné par un cancer à l'estomac qu'avait déterminé le toxique absorbé dans les prisons d'Espagne, le général Dumas mourut en février 1806. Trop jeune pour bien aimer celui qu'il admirait surtout pour son bel uniforme et le grand sabre qu'on lui laissait soulever, le petit Alexandre ressentit néanmoins de sa disparition un chagrin mêlé de colère. Comme on lui apprenait que le bon Dieu, qui avait pris son père pour ne jamais le rendre, demeurait au ciel, il s'empara d'un fusil et monta l'escalier de la maison.

— Où vas-tu? lui demanda sa mère en larmes.

— Au ciel, tuer le bon Dieu qui a tué papa.

— Oh! dit la pauvre femme, le serrant à l'étouffer dans ses bras, ne dis pas ces choses-là, mon enfant, nous sommes déjà bien assez malheureux.

La mort du général Dumas, qui n'avait que quatre mille francs de retraite, laissait effectivement sa famille sans autres biens qu'une trentaine d'arpents de terre ; aussi la veuve mit-elle en campagne les anciens amis du défunt pour obtenir quelques secours : tous leurs efforts échouèrent, Napoléon gardant rancune de l'offense faite à Bonaparte.

Après un voyage à Paris, où elle espérait voir l'Empereur, qui ne la reçut pas, Mme Dumas, par économie, s'installa chez son père. L'enfance d'Alexandre s'écoula principalement dans trois maisons de Villers-Cotterets, celles de Mme Darcourt, de M. Deviolaine et de M. Collard. Mme Darcourt, veuve d'un chirurgien militaire, avait une fille de vingt-quatre ans qui se chargea d'élever le jeune garçon ; avec elle il apprit à lire dans une

magnifique édition de Buffon. M. Deviolaine, cousin par alliance des Dumas, était inspecteur de la forêt de Villers-Cotterets, ce qui lui donnait aux yeux de l'enfant, né chasseur, une énorme importance. Quant à M. Collard, de souche aristocratique, il était tuteur d'Alexandre et possédait, outre un parc dans lequel son pupille aimait à courir, une Bible qui lui enseigna, d'attrayante façon, l'histoire sacrée.

Dans ses vivants *Mémoires*, Dumas consacre de nombreuses pages aux incidents variés de ses premières années. Nous ne pouvons ici que résumer les principaux. Il avait — on l'a vu — appris à lire de bonne heure ; à six ans, grâce à sa sœur qui, mise en pension à Paris, revenait en vacances dans sa famille, il sut de même écrire : cela le rendait d'une fatuité ridicule. — « Je me vois encore, dit-il, en jaquette d'indienne, haut comme une botte à l'écuyère, me mêlant, plein de pédantisme, aux conversations des grandes personnes. » — Plus tard Mme Dumas, désirant maintenir l'égalité parfaite entre ses deux enfants, décida qu'Alexandre deviendrait musicien, comme sa sœur, qui chantait agréablement. La nature cependant l'avait doué de la voix la plus fausse qu'il y eût au monde, mais ses doigts étaient agiles, sa main adroite et l'on essaya de faire de lui un instrumentiste. Hiraux, organiste de Villiers-Cotterets, lui donna des leçons de violon, mais, au bout de trois ans, voyant que l'élève ne savait pas même accorder son instrument, le maître déclara à Mme Dumas qu'il avait trop de conscience pour continuer à lui voler son argent.

Au cours de violon succédèrent des leçons d'armes beaucoup plus profitables au jeune Dumas, enthousiaste de tous les exercices du corps, et qui lançait des pierres comme David, tirait de l'arc comme un soldat des îles Baléares et montait à cheval comme un Numide.

Le moment vint où cette éducation physique devait se compléter par l'enseignement moral. On avait en pure

perte sollicité l'admission gratuite d'Alexandre dans un lycée impérial quand mourut un cousin de sa mère, l'abbé Conseil, lequel, avec une somme de quinze cents francs, légua à sa cousine une bourse au séminaire de Soissons. Les goûts du jeune Dumas n'avaient rien, certes, qui le disposât au sacerdoce ; il accepta pourtant, sur l'avis de sa mère, mais les railleries d'une cousine le firent revenir sur cette détermination, et, après une fugue de trois jours dans les bois, il rentra chez la veuve qui n'osa plus parler de maison religieuse.

Dumas, si l'on en croit son autobiographie, était à cette époque long et maigre. Des cheveux blonds bouclés, de grands yeux bleus, un nez droit, de grosses lèvres roses, un teint d'une blancheur éclatante faisaient de lui un assez bel enfant; mais orgueilleux, insolent, rageur et pleurard, il déplaisait à la plupart des garçons de son âge. Aussi quand, à défaut du séminaire de Soissons, on le mit à l'école de l'abbé Grégoire, fut-il en butte, de la part de ses condisciples, à des vexations plus ou moins spirituelles ; très fort, il y répondit par des coups qui le firent au moins respecter.

Attaché à l'église de Villers-Cotterets, l'abbé Grégoire enseignait, pour trois francs par mois, le latin, le français et ce qui s'ensuit à une trentaine d'élèves. Dumas profita assez bien des leçons du bon prêtre, sauf pour l'arithmétique car, rebelle aux calculs, il ne put jamais dépasser la multiplication ; de plus il écrivait à merveille, s'essayait à rimer et, grâce à la fréquentation des gardes-chasse ou braconniers du pays, excellait dans l'art de prendre au piège ou de tirer avec un fusil les oiseaux et les quadrupèdes.

Ayant marié sa fille et s'occupant plus activement d'Alexandre, M[me] Dumas jugea bientôt que la chasse ne constituait pas un avenir pour lui. Plus généreuse que l'empire, la Restauration avait accordé à la veuve du

général un bureau de tabac augmentant de six cents francs de rente ses ressources modestes, mais cela ne pouvait dispenser l'enfant de se mettre en état d'aider un jour sa mère ; il entra donc, sur sa recommandation, en qualité de troisième clerc, chez Me Mennesson, notaire de l'endroit. Dans l'intervalle des heures consacrées à son nouveau travail, Dumas, dont le teint se mit à brunir pendant que ses cheveux crépaient, lia connaissance avec deux jeunes gens dont les conseils devaient changer sa vie.

Le premier, Adolphe de Leuven, habitait avec son père, un des assassins de Gustave III, roi de Suède, dans une maison louée à M. Deviolaine; il s'occupait de poésie et, découvrant chez Dumas une imagination vive, le prit pour confident de ses espérances littéraires. Le second, Amédée De la Ponce, officier de hussards, rendit un jour à Dumas l'immense service de lui dire : « Il y a autre chose dans la vie que le plaisir, l'amour, la chasse, la danse et les folles aspirations de la jeunesse : il y a le travail. Apprenez à travailler, c'est apprendre à être heureux. » — Et Dumas, docile, se mit, avec De la Ponce, à l'étude des langues étrangères.

La première impression dramatique éprouvée par Dumas remonte à cette époque. Un client, qui était venu passer acte chez Me Mennesson, avait laissé cent cinquante francs pour les clercs de l'étude. Avec cette somme les jeunes plumitifs se rendirent à Soissons où, parmi les plaisirs rêvés, les attendait une représentation de l'*Hamlet* de Ducis, joué par les élèves du Conservatoire. Cette tragédie parut un tel chef-d'œuvre à Dumas qu'il se la fit envoyer de Paris et apprit par cœur le rôle principal.

Après un séjour de dix mois dans la capitale, où il avait été présenté à De Jouy, Lucien Arnault, Pichat, Scribe, Soulié, Talma, Mlles Mars et Duchesnois, Adolphe de Leuven revint à Villers-Cotterets, plus dé-

cidé que jamais à faire de la littérature. L'intérêt pris par Dumas à ses récits enthousiastes lui suggéra l'idée de l'associer à ses projets. Mal dirigé dans ses lectures, Dumas ne connaissait alors que les mauvaises pages de Voltaire, de Pigault-Lebrun, de Parny, de Legouvé et Demoustier ; de plus, sauf *Hamlet*, il ignorait tout du théâtre ; le courage suppléant à la science, il fit néanmoins de façon acceptable sa part dans deux vaudevilles et un mélodrame que Leuven emporta, avec la conviction de les faire applaudir sur les premières scènes parisiennes.

Pendant quelques mois Dumas, passé second clerc chez un notaire de Crépy-en-Valois, se contenta des espérances vagues que lui donnait par lettres son collaborateur, puis l'envie lui prit d'aller, pendant une absence de son patron, passer trois jours à Paris pour juger par lui-même de l'avenir probable de ses essais dramatiques. Un ami, possesseur d'un cheval, entra dans son projet et fournit 28 francs sur les 35 composant les fonds du voyage. Il fut convenu que le cheval servirait alternativement et que les voyageurs se nourriraient en mangeant le gibier qu'ils tueraient le long de la route. Ce plan s'exécuta le mieux du monde et, vingt-quatre heures plus tard, les deux amis entraient dans la grand'ville avec 27 francs en poche, quatre lièvres, douze perdrix et deux cailles.

Adolphe de Leuven n'avait que de fâcheuses nouvelles à donner à Dumas, mais qu'importait au provincial le mépris fait de leurs œuvres par les directeurs parisiens? ils en écriraient d'autres qu'on serait bien forcé d'accepter. En attendant il prétendait voir le dieu du théâtre, Talma, dans un de ses plus beaux rôles. Adolphe connaissait le grand tragédien; accompagné de Dumas, il alla chez lui demander un billet de deux places que Talma signa d'une façon très gracieuse. Le soir on les casa difficilement, car la foule était grande et leurs

places n'étaient pas numérotées. Talma jouait *Sylla ;* il y fut tour à tour simple, grand, magnifique, sublime, et c'est le cœur battant de l'émotion la plus vive que, la pièce terminée. Dumas entra, derrière Leuven, dans la loge de l'artiste. Cette loge était pleine d'hommes qui tous avaient un nom ou devaient en avoir un.

« C'était — écrit Dumas dans ses *Mémoires* — c'était Casimir Delavigne, qui achevait les dernières scènes de l'*Ecole des Vieillards;* c'était Lucien Arnault, qui venait de faire jouer son *Régulus* ; c'était Soumet, encore tout fier de son double succès de *Saül* et de *Clytemnestre ;* c'était Népomucène Lemercier, ce boudeur paralysé dont le talent était estropié comme le corps, qui, de son côté sain, faisait *Agamemnon*, *Pinto*, *Frédégonde*, de son côté malade *Christophe Colomb*, *la Panhypocrisiade*, *Cahin-Caha ;* c'était Delrieu, poursuivant depuis 1809 la reprise d'*Artaxercès* ; c'était Viennet, dont les tragédies faisaient depuis quinze ou vingt ans du bruit dans les cartons, pour aller vivre, agoniser et mourir en une semaine, pareil à ce Gordien dont le règne dura deux heures et le supplice trois jours; c'était enfin le héros de la soirée, M. de Jouy, avec sa grande taille, sa belle tête blanchie, ses yeux à la fois spirituels et bienveillants et, au milieu d'eux tous, Talma avec sa simple robe blanche, dont il venait de dépouiller la pourpre, sa tête, dont il venait d'enlever la couronne, et ses deux mains gracieuses et blanches, avec lesquelles il venait de briser la palme du dictateur.

« Je restai à la porte, bien humble, bien rougissant.

« — Talma, dit Adolphe, c'est nous qui venons vous remercier.

« Talma me chercha des yeux en clignant les paupières.

« — Ah! ah! dit-il, avancez donc!

« Je fis deux pas vers lui.

« — Eh bien, dit-il, monsieur le poète, êtes-vous content ?

« — Je suis mieux que cela, monsieur ... je suis émerveillé.

« — Eh bien, il faut revenir me voir, et me redemander d'autres places.

« — Hélas ! monsieur Talma, je quitte Paris demain ou après-demain au plus tard.

« — C'est fâcheux ! vous m'auriez vu dans *Régulus* ... Vous savez que j'ai fait mettre au répertoire *Régulus* pour après-demain, Lucien ?

« — Oui, je vous remercie, dit Lucien.

« — Comment ! vous ne pouvez pas rester jusqu'à après-demain au soir ?

« — Impossible! il faut que je retourne en province.

« — Que faites-vous en province ?

« — Je n'ose pas vous le dire... je suis clerc de notaire.

« Et je poussai un profond soupir.

« — Bah! dit Talma, il ne faut pas désespérer pour cela! Corneille était clerc de procureur! Messieurs, je vous présente un futur Corneille.

« Je rougis jusqu'aux yeux.

« — Touchez-moi au front, dis-je à Talma, cela me portera bonheur !

« Talma me posa la main sur la tête.

« — Allons, soit, dit-il. Alexandre Dumas, je te baptise poète au nom de Shakespeare, de Corneille et de Schiller !... Retourne en province, rentre dans ton étude, et, si tu as véritablement la vocation, l'ange de la Poésie saura bien aller te chercher où tu seras, t'enlever par les cheveux, comme le prophète Habacuc, et t'apporter là où tu auras affaire.

« Je pris la main de Talma, que je cherchai à baiser.

« — Allons, allons ! dit-il, ce garçon-là a de l'enthousiasme, on en fera quelque chose.

« Et il me secoua cordialement la main.

« Je n'avais plus rien à faire là. Une plus longue station dans cette loge pleine de célébrités eût été embarrassante et ridicule ; je fis un signe à Adolphe, et nous sortîmes.

« J'aurais volontiers sauté au cou d'Adolphe dans le corridor.

« — Oh ! oui, lui dis-je, soyez tranquille, je reviendrai à Paris, je vous en réponds. »

Au retour des amis à Crépy-en-Valois, il fallut déchanter. Le notaire, rentré plus tôt qu'on ne s'y attendait, avait constaté l'absence de son clerc. — « Monsieur Dumas, dit-il au délinquant, pour qu'une machine, quelle qu'elle soit, fonctionne régulièrement, il faut qu'aucun de ses rouages ne s'arrête. Je suis le mécanicien, vous êtes une des roues de la machine ; voilà deux jours que vous êtes arrêté, et voilà par conséquent deux jours que votre coopération individuelle manque au mouvement général ... »

C'était un avertisement provisoire ; Dumas, décidé à tout faire pour quitter la province, le prit comme un congé définitif et s'en fut chez sa mère, trop heureuse de le revoir pour le gronder bien fort.

Le projet arrêté de Dumas était de réaliser une petite somme pour aller à Paris voir les maréchaux anciens compagnons d'armes de son père et obtenir, par l'intermédiaire de l'un d'eux, une place de douze cents francs qui lui permît de vivre en attendant du hasard une fortune meilleure. Or, après dix-sept ans de lutte, Mme Dumas s'était décidée à vendre ses propriétés venues d'héritages et, ses dettes payées, restait avec 253 francs de capital. Sur cette somme le fils préleva 53 francs, aux-

quels s'ajoutèrent le produit de la vente de gravures et d'un chien, puis le gain au billard de douze voyages en diligence de Villers-Cotterets à Paris. Ses adieux faits à tous, il partit plein d'espoir, confiant surtout dans cette force qui tient lieu des autres : la volonté.

II

Le choix d'un nom. — Un protecteur. — Dumas bureaucrate. — Initiation littéraire. — Une éducation refaite. — Mme Dumas rejoint son fils. — Goûts diffférents des directeurs. — Un présomptueux. — Les acteurs Anglais à Paris. — Christine et Monaldeschi. — Drame ou tragédie. — Expertise dramatique. — « Allez à votre bureau. » — Dumas trouve un nouveau sujet. — *Henri III*. — Un prêt. — Douleur filiale. — Une belle première.

Quand les Bourbons étaient remontés sur le trône, Mme Dumas, prenant son fils à part, lui avait demandé ce qu'il comptait faire : s'appeler Davy de la Pailleterie comme son grand-père et trouver une position auprès de la famille régnante, ou s'appeler Alexandre Dumas tout court comme son père et, fils d'un général républicain, se voir fermer toutes les carrières. L'enfant, sans hésiter, avait déclaré net qu'il n'aurait pas d'autre nom que celui de son père ; quant à l'avenir, il se fiait à la devise du général : *Deus dedit*, *Deus dabit* (Dieu a donné, Dieu donnera.)

Bien prit pourtant à Dumas de n'avoir pas exclusivement compté sur le souvenir de son père pour le succès de ses premières démarches, mais de s'être, au contraire, muni de recommandations pour divers person-

nages, car ses démarches auprès du duc de Bellune, du maréchal Jourdan et de Sébastiani, prudents jusqu'à l'ingratitude, n'obtinrent aucun résultat. Il fut plus heureux avec le général Verdier, qui avait servi en Egypte sous les ordres du général Dumas et qui, lui, se souvint; mais, pauvre et suspect, il ne pouvait rien pour le fils de son ami, rien que l'inviter à dîner et lui conseiller d'aller au plus tôt présenter au général Foy la lettre écrite par l'homme qui avait le mieux servi sa candidature dans le département de l'Aisne.

Dès le lendemain, Dumas sonnait à la porte du célèbre orateur. Sa recommandation lue et sa demande exposée, le général demanda à quoi le jeune homme se sentait bon.

— Oh! pas à grand'chose, répondit franchement celui-ci.

— Vous savez bien un peu de mathématiques?

— Non, général.

— Vous avez, au moins, quelques notions d'algèbre, de géométrie, de physique?

Il s'arrêtait à chaque mot, et, à chaque mot, le solliciteur de vingt ans sentait une nouvelle rougeur lui monter au visage. L'interrogatoire continua, mais pour le droit, le grec, la comptabilité, les réponses furent les mêmes.

— Oh! général, s'écria Dumas abrégeant son supplice, mon éducation est complètement manquée, et, chose honteuse, c'est d'aujourd'hui, c'est de ce moment que je m'en aperçois... Oh! mais je la referai, je vous en donne ma parole, et, un jour, je répondrai « oui » à toutes les questions auxquelles je viens de répondre « non ».

— Mais, en attendant, avez-vous de quoi vivre?

— Rien, général.

— Donnez-moi votre adresse, je réfléchirai à ce qu'on peut faire de vous... Tenez, là, à ce bureau...

A peine Dumas eut-il écrit son nom, que le général Foy frappa dans ses deux mains.

— Nous sommes sauvés, dit-il, vous avez une belle écriture.

Reconnu simplement capable d'occuper dans l'avenir une place d'expéditionnaire, le jeune homme laissa tomber sur sa poitrine sa tête humiliée ; sans vouloir remarquer son trouble, le général lui fit faire, séance tenante, une pétition au duc d'Orléans et le congédia en l'invitant à venir, le jour suivant, déjeuner avec lui.

Le lendemain Dumas fut accueilli par une figure souriante; sur la prière de Foy, il entrait, comme surnuméraire, au secrétariat du duc d'Orléans, avec douze cents francs d'appointements : c'était le pain assuré, la certitude de rester à Paris, la carrière ambitionnée ouverte. Dumas enchanté sauta au cou du général et, l'embrassant : « Je vais, dit-il, vivre de mon écriture, mais je vous promets qu'un jour je vivrai de ma plume. »

Après avoir porté la bonne nouvelle à sa mère, Dumas prit possession de son emploi. Il s'installa presque en même temps, avec des meubles expédiés de Villers-Cotterets, au quatrième étage d'une maison située place des Italiens, nº 1. Le secrétariat du duc d'Orléans occupait une partie du Palais-Royal. Entré surnuméraire à la fin de mars 1823, Dumas était, deux mois plus tard, en récompense de sa belle écriture et de son habileté à faire les enveloppes et les cachets, nommé expéditionnaire ; enfin, le 1er janvier 1824, ses appointements furent portés à quinze cents francs.

Aux côtés de Dumas travaillaient deux jeunes gens qui devinrent promptement ses amis, Lassagne, sous-chef, et Ernest Basset, commis d'ordre. Lassagne, surtout fut pour Dumas un véritable initiateur littéraire; c'est sur un plan fourni par lui que le jeune homme reprit ses études en comblant les lacunes dont il avait

rougi devant Foy. Il lut tous les classiques, les auteurs étrangers, suivit des cours de physiologie, de chimie et de physique, enfin surprit, chez Shakespeare, Molière, Corneille, Calderon, Gœthe et Schiller, le secret du mécanisme admirable par lequel ils avaient mis en jeu toutes les passions humaines. Ces études, faites la nuit, le rendaient attentif à l'envahissement du romantisme, timide encore au théâtre et dans la littérature, mais qui engageait hardiment le combat dans les autres branches de l'art et surtout en peinture.

Dès que ses appointements avaient grossi, Dumas s'était empressé de faire venir sa mère auprès de lui. Ayant traité de son bureau de tabac et vendu partie de son mobilier, la bonne dame était arrivée à Paris avec son lit, une commode, une table, deux fauteuils, quatre chaises et cent louis de numéraire. Tous deux s'installèrent dans un modeste appartement du faubourg Saint-Denis et y vécurent avec économie ; mais, bien qu'ils calculassent de leur mieux, le pécule maternel s'épuisa avec tant de rapidité qu'il y eut urgence pour le fils d'augmenter ses appointements de ressources destinées à équilibrer le budget commun.

Dumas et De Leuven persistaient bien à collaborer, mais sans obtenir aucun résultat ; il manquait à leurs pièces le coup de pinceau final. Pour l'obtenir ils s'associèrent, un jour, à Rousseau, un de ces joyeux compagnons qui, avec Romieu, furent les héros d'aventures plaisantes et les auteurs de mystifications restées célèbres. Séduit par quelques bouteilles de vieux bordeaux, du rhum et du sucre, Rousseau consentit à prendre connaissance des vaudevilles et mélodrames élaborés par les jeunes gens; il déclara manqués les uns et les autres, mais comme Dumas contait, par passe-temps, une aventure de chasse :

— « Comment, s'écria Rousseau, vous nous racontez de belles histoires comme celle-là, et vous vous amu-

sez à emprunter des sujets à Florian et à Bouilly? Mais il y a, dans l'anecdote que nous venons d'entendre, un vaudeville intitulé : *la Chasse et l'Amour*.

Le plan de cette pièce, bâti séance tenante, comportait trois parts de sept scènes chacune ; l'œuvre faite, Rousseau la porta au Gymnase où elle fut repoussée avec une indignation motivée par ce couplet, sorti de la plume de Dumas :

La terreur de la perdrix
Et l'effroi de la bécasse,
Pour mon adresse à la chasse,
On me cite dans Paris.
Dangereux comme la bombe,
Sous mes coups rien qui ne tombe,
Le cerf comme la colombe...
A ma seule vue enfin,
Tout le gibier a la fièvre,
Car, pour mettre à bas un lièvre,
Je suis un fameux lapin.

Tous les goûts sont dans la nature. Le jeu de mots trouvé choquant par le directeur du Gymnase fit la joie de l'administrateur de l'Ambigu quand Rousseau lui lut, quelques jours plus tard, *la Chasse et l'Amour* qu'il reçut par acclamation.

Les droits d'auteurs d'un vaudeville, à l'Ambigu-Comique, étaient de douze francs, plus six places dans la salle, estimées un franc chaque ; Dumas, comme ses collaborateurs, devait donc toucher six francs par soirée ; c'était un appréciable appoint, d'autant que Rousseau le mit en relations avec un brave homme du nom de Porcher qui, sans formalités, lui avança cinquante francs sur ses billets futurs.

La Chasse et l'Amour jouée avec succès, Porcher consentit un nouveau prêt de trois cents francs, qui permit à Dumas de faire paraître un recueil de *Nouvelles Con-*

temporaines sur lequel il comptait beaucoup et dont quatre exemplaires seulement se vendirent.

Une seconde pièce, écrite par Dumas avec deux collaborateurs nouveaux sous ce titre : *la Noce et l'Enterrement*, et représentée à la Porte-Saint-Martin le 21 novembre 1826, rapporta à Dumas dix francs de droits quotidiens, mais attira sur lui l'attention malveillante de ses chefs. Le bruit s'était en effet répandu que l'expéditionnaire se livrait à la littérature, et son directeur Ouvrard l'en blâma formellement.

— Mais, répondit Dumas, j'écris par nécessité autant que par vocation.

— Faites de la littérature comme Casimir Delavigne, alors, et, au lieu de vous blâmer, nous vous encouragerons.

— Monsieur, déclara fièrement le jeune homme, je n'ai point l'âge de M. Casimir Delavigne, poète lauréat de 1811 ; je n'ai pas reçu l'éducation de M. Delavigne, qui a été élevé dans un des meilleurs collèges de Paris. Non, j'ai vingt-quatre ans ; mon éducation, je la fais tous les jours, aux dépens de ma santé peut-être, car tout ce que j'apprends, — et j'apprends beaucoup de choses, je vous jure, — je l'apprends aux heures où les autres s'amusent ou dorment. Je ne puis donc faire dans ce moment-ci ce que fait M. Casimir Delavigne. Mais enfin, M. Ouvrard, écoutez bien ce que je vais vous dire, dût ce que je vais vous dire vous paraître bien étrange : si je croyais ne pas faire dans l'avenir autre chose que ce que fait M. Casimir Delavigne, eh bien, monsieur, j'irais au-devant de vos désirs et, à l'instant même, je vous offrirais la promesse sacrée, le serment solennel de ne plus faire de littérature.

Ce blasphème, bientôt connu dans les bureaux du Palais-Royal, y excita une hilarité d'autant moins contenue qu'on savait que M. Ouvrard, en sermonnant Dumas, n'avait été que le porte-paroles de M. de Broval, chef su-

prême du secrétariat. A partir de ce moment commença, contre le présomptueux employé, une guerre qu'il soutint avec courage, décidé qu'il était à donner tort à ceux qui le raillaient ou le persécutaient.

Pour les amener à résipiscence il fallait autre chose que des parts indéterminées de vaudevilles ; Dumas le comprit, et, tout en écrivant des vers pour des recueils plus ou moins officiels, s'attaqua à la traduction rimée du *Fiesque* de Schiller et à la confection d'un drame tiré des *Puritains d'Ecosse*, de Walter Scott. Frédéric Soulié était son collaborateur pour cet ouvrage qui ne fut pas mené à bonne fin.

A cette époque, et tandis que la Porte-Saint-Martin faisait d'énormes recettes avec l'émouvant mélodrame de *Trente ans*, des acteurs anglais donnèrent à l'Odéon une série de représentations. Dumas vit là l'*Hamlet* intégral de Shakespeare, qui le bouleversa. A partir de cette heure, seulement, il eut une idée vraie du théâtre et comprit la possibilité de construire un monde. *Juliette*, *Othello* et les autres chefs-d'œuvre de la scène anglaise lui laissèrent le cœur haletant d'impressions inconnues, l'esprit illuminé de lueurs nouvelles.

Les acteurs anglais n'avaient pas terminé leurs représentations quand s'ouvrit le salon d'exposition annuelle. A ce salon, Mlle de Fauveau exposait deux petits bas-reliefs remarqués, dont l'un représentait l'assassinat de Monaldeschi. Ignorant ce qu'était ce personnage, Dumas, après sa visite au salon, consulta chez Soulié les articles consacrés par la *Biographie universelle* à Christine de Suède et à son favori.

— Il y a là, dit-il à Soulié, un terrible drame, veux-tu le faire ensemble?

Soulié voyait plutôt, dans l'action de Christine, matière à tragédie ; il fut donc convenu que chacun traiterait ce sujet à sa guise et que celui qui aurait fini le premier lirait au Théâtre-Français.

Dumas, dont les appointements avaient été portés à dix-huit cents francs, passa, sur ces entrefaites, du secrétariat aux archives ; c'était une disgrâce qui eut pour compensation de lui donner comme chef un bon petit vieillard de quatre-vingts ans, M. Bichet, qui, passionné pour la littérature, apprit avec satisfaction que son expéditionnaire caressait les muses et l'autorisa à travailler à sa *Christine* dans le bureau même. En deux mois le jeune homme édifia la plus grande partie de son œuvre : elle allait être terminée quand un orage éclata sur sa tête : il reçut du secrétariat l'avis que, sa place étant une sinécure ou à peu près, elle était supprimée, et qu'il eût à se tenir prêt à passer dans les bureaux forestiers, sous l'autorité de M. Deviolaine.

Ce M. Deviolaine, dont nous avons parlé au cours du précédent chapitre, cachait une excellente nature sous une écorce très rugueuse ; bien qu'il le connût depuis son enfance, Dumas tremblait devant lui ; ce fut donc avec un serrement de cœur qu'il entra dans sa nouvelle famille bureaucratique.

Dès le premier jour les difficultés commencèrent pour lui. S'effrayant d'être dans une immense salle où travaillaient et bavardaient nombre de ses camarades, il avait lorgné un réduit séparé par une cloison de la loge du garçon de bureau et où celui-ci déposait les bouteilles d'encre vides ; il demanda aussitôt à s'y installer, mais un haro s'éleva, du garçon de bureau au chef, et le directeur général, informé, déclara que cette demande, contraire à tous les usages administratifs, était monstrueuse. Heureux d'humilier un commis, le garçon signifia, le chapeau sur la tête et d'un ton railleur, cet arrêt à Dumas qui, pris de colère, envoya d'un revers de main la coiffure du drôle s'aplatir contre la muraille et sortit.

M. Deviolaine était absent pour trois jours ; Dumas lui écrivit et, en attendant sa décision, se remit à

Christine, qu'il acheva presque. Le quatrième jour, convoqué par son chef, il entra au Palais-Royal, résigné aux pires choses, mais, après quelques dures paroles, M. Deviolaine lui apprit que, par égard pour sa mère, il l'autorisait à occuper le local désiré, à la condition que son travail ne souffrît aucunement de ses préoccupations littéraires.

Bien qu'étroitement surveillé, Dumas parvint, dans son réduit, à terminer *Christine*. On verra, dans les pages consacrées à ses pièces de théâtre, comment il la lut à Taylor et comment les acteurs de la Comédie-Française la reçurent en stipulant qu'ils ne la joueraient qu'après une nouvelle lecture ou la communication du manuscrit à un auteur désigné par eux-mêmes. Cette réserve, motivée par les innovations contenues dans *Christine*, ne gâta point la joie de Dumas ; il était reçu, c'était le principal ; quant aux difficultés, il les surmonterait. — « Je sortis du théâtre, léger et fier, — écrit-il — comme lorsque ma première maîtresse m'avait dit : « Je t'aime ! » Je pris ma course vers le faubourg Saint-Denis, toisant tous ceux que je rencontrais, et ayant l'air de leur dire : « Vous n'avez pas fait *Christine*, vous ! vous ne sortez pas du Théâtre-Français, vous ! vous n'êtes pas reçu par acclamation, vous ! » Et, dans ma préoccupation joyeuse, je prenais mal mes mesures pour sauter un ruisseau, et je tombais au milieu ; je ne voyais pas les voitures, et je me jetais dans les chevaux. En arrivant au faubourg Saint-Denis, j'avais perdu mon manuscrit ; mais que m'importait, je savais ma pièce par cœur ! »

Le lendemain, grande rumeur dans les bureaux du Palais-Royal. La presse avait annoncé qu'un jeune employé, fortement protégé par le duc d'Orléans, avait fait recevoir au Théâtre-Français un drame en cinq actes et en vers. Bien qu'on ne l'eût pas nommé, Dumas reçut de ses collègues des compliments sincères

ou goguenards, et de son chef quatre fois plus de besogne que d'habitude. Les tracasseries se changèrent en persécution, la malveillance en animosité ; pour comble on supprima sa part dans les gratifications annuelles que, comme une manne, la munificence princière faisait pleuvoir sur les employés.

C'est l'auteur-acteur Picard, que les sociétaires de la Comédie-Française choisirent pour décider du sort de *Christine*. Picard, après lecture, rendit à Dumas son manuscrit bien roulé en disant :

— Avez-vous, cher monsieur, quelques moyens d'existence?

— Oui, répondit le jeune homme, je suis commis à dix-huit cents francs chez M. le duc d'Orléans.

— Eh bien, si j'ai un conseil à vous donner, allez à votre bureau, mon cher enfant, allez à votre bureau.

L'arrêt était dur et vraisemblablement injuste, car, après un avis louangeur de Charles Nodier consulté par Taylor, les comédiens du roi firent du drame de Dumas une seconde lecture et le reçurent encore à l'unanimité.

Ce n'est point, on le sait, par *Christine* que Dumas devait arriver brillamment au théâtre, mais par une nouvelle œuvre dont, comme pour la première, un hasard lui fournit le sujet.

Manquant de papier pour achever son travail au bureau, il monta un jour à la comptabilité pour en prendre quelques feuilles ; un volume d'Anquetil se trouvait tout ouvert sur la table, il y jeta machinalement les yeux et lut, sur les amours du mignon Saint-Mégrin avec la duchesse de Guise, des détails qui l'intéressèrent assez pour qu'il cherchât de suite leur complément dans la *Biographie universelle* et dans les *Mémoires du sieur de l'Estoile*. C'est avec deux paragraphes de ce dernier ouvrage et une scène prise dans Walter Scott, qu'il bâtit un drame en cinq actes, *Henri III*

et sa cour, que la Comédie-Française se hâta d'accueillir, pour le jouer avec un tour de faveur.

La nouvelle de cette réception déchaîna contre Dumas les haines bureaucratiques ; prenant texte des absences auxquelles les répititions de sa pièce obligeaient le jeune auteur, M. de Broval mit enfin celui-ci en demeure d'opter entre sa place et le théâtre. Dumas n'avait pour vivre et faire vivre sa mère, que ses modiques appointements grossis du produit de copies faites pendant la nuit, il n'hésita pas cependant à renoncer à ses cent cinquante francs par mois, en refusant toutefois de donner ou d'accepter la démission de sa place. Commis honoraire, il eut dès lors toute liberté de conférer avec les interprètes de son drame.

En quittant la paperasserie, Dumas avait un plan bien arrêté ; il voulait s'adresser à Béranger et, par son intermédiaire, obtenir du banquier Laffitte un prêt de mille écus. Ce projet réussit ; contre une lettre de change et le dépôt du manuscrit de *Henri III*, Dumas encaissa trois mille francs avec lesquels il rassura sa mère, désolée de son coup de tête. Il était dit pourtant que la pauvre femme n'assisterait pas au premier succès de son fils : quelques jours avant la représentation d'*Henri III*, sortant de chez M. Deviolaine où on lui avait fait des prédictions sinistres au sujet de l'imprudent jeune homme, Mme Dumas fut frappée d'une attaque d'apoplexie qui devait entraîner la paralysie complète de son côté gauche. C'est sous ces tristes auspices que, le 11 février 1829, le drame tant attendu fut joué au Théâtre-Français. La veille, Dumas, payant d'audace, s'était rendu chez le duc d'Orléans.

— Monseigneur, lui avait-il dit, je viens vous demander une grâce, ou plutôt une justice.

— Laquelle? interrogea le prince.

— C'est d'assister à la première représentation d'*Henri III*... Il y a un an qu'on dit à Votre Altesse que

je suis un fou entêté et vaniteux ; il y a un an que je suis un poète humble et travailleur; vous avez, sans m'entendre, donné raison à ceux qui m'accusaient près de vous : demain le procès se juge devant le public ; assistez au jugement, monseigneur, voilà la prière que je viens vous faire.

— Ce serait avec grand plaisir, monsieur Dumas, répondit le duc après un silence, car quelques personnes m'ont dit que, si vous n'étiez pas un modèle d'assiduité, vous étiez un exemple de persévérance ; mais cela m'est impossible : j'ai demain vingt ou trente princes et princesses à dîner. On se met à table à six heures et *Henri III* commence à sept.

— Que monseigneur avance son dîner d'une heure, je ferai, moi, retarder d'une heure *Henri III.*

— C'est une idée. Eh bien, si la Comédie-Française consent à ce retard, j'assisterai avec mes convives à la représentation, et je retiens, à cet effet, toute la galerie.

Trop heureux de complaire au prince, l'administration du théâtre remit à huit heures le lever du rideau et, suivant la promesse faite, la galerie s'encombra de princes chamarrés d'ordres aussi variés que nombreux.

Les émotions éprouvées par Dumas pendant cette soirée décisive sont indescriptibles. A la fin de chaque acte il courait au chevet de sa mère, à peu près inconsciente, et l'embrassait avec l'amer regret de ne pouvoir lui faire partager son triomphe, car c'était un triomphe que préparait chaque péripétie et qu'assura le dénouement, dramatique jusqu'à la brutalité. Quand on nomma l'auteur, l'élan fut si unanime que le duc d'Orléans lui-même écouta, debout et découvert, le nom de son employé qu'un succès des plus retentissants venait de récompenser.

A l'exemple du grand patron, les commis, puis les

chefs firent amende honorable au collègue qu'ils avaient méconnu, sinon persécuté. MM. Ouvrard et Deviolaine l'accablèrent de louanges ; le baron de Broval, enfin, qui l'avait privé d'appointements quelques mois plus tôt, l'assura, par une chaude missive, de sa sincère amitié. La revanche de Dumas était vraiment complète.

III

Dumas en faveur. — Mauvais calcul. — *Christine* à l'Odéon. Un compliment senti. — Ruban rouge entrevu. —Les *Trois Glorieuses*. — Dumas en mission. — Républicain et roi. — Un drame sur commande. — Dumas opposant. — *Antony*. — Variante ingénieuse de Marie Dorval. — *Richard Darlington*. — Le drame à l'Opéra-Comique.

Le lendemain de la représentation d'*Henri III*, Dumas vendit six mille francs, au libraire Vezard, le droit de l'éditer ; la moitié de cette somme lui servit à reprendre, chez Laffitte, sa lettre de change et son manuscrit. Son succès, de plus, le mit en faveur, bien qu'il eût refusé de dédier *Henri III* au duc d'Orléans; celui-ci, en effet, le nomma bibliothécaire-adjoint du Palais-Royal, avec douze cents francs d'appointements. En même temps les invitations officielles ou mondaines affluaient chez lui, on l'inscrivait d'office pour ses entrées dans les théâtres royaux, Devéria faisait de lui une lithographie intéressante, David d'Angers un artistique médaillon, tout, enfin, le posait, pour le reste de l'hiver de 1829, en auteur à la mode.

Délivré de ses dettes, Dumas installa sa mère rue Madame, dans un rez-de-chaussée avec jardin, et prit

pour lui-même, rue de l'Université, un appartement qu'il meubla avec une certaine élégance. Ayant appris par le passé à ne pas trop compter sur l'avenir, il s'était en outre assuré, moyennant dix-huit cents francs payés comptant, trois cent soixante-cinq déjeuners et autant de dîners au café Desmares ; mais, un mois après ce traité, l'établissement ferma et Dumas expia, par une perte sèche, son calcul prévoyant.

Christine, cependant, allait prendre son tour quand l'auteur décida de la refaire en lui donnant une allure plus moderne et plus dramatique. De ce remaniement surgirent le rôle de Paula, rivale de la reine, et divers épisodes. Mais il était écrit que, drame ou tragédie, *Christine* n'entrerait point au répertoire de notre première scène. Tandis que les sociétaires, arguant des changements faits, prétendaient obliger Dumas à une nouvelle lecture, l'Odéon représentait, sans succès, la pièce écrite, sur le même sujet, par Frédéric Soulié. Une idée vint alors à Harel, directeur de ce dernier théâtre, celle de faire jouer la *Christine* de Dumas par les acteurs qui avaient joué celle de Soulié. Ce n'était pas très fraternel, mais Soulié consulté donna carte blanche à son ami qui, dès lors, ne vit plus d'inconvénient à accepter les offres de Harel. Magnanime jusqu'au bout, Soulié envoya les cinquante ouvriers de sa scierie mécanique pour soutenir des mains et de la voix la pièce, que menaçait une cabale : en dépit des efforts de ces travailleurs, la représentation fut cahotée et produisit une impression douteuse. La soirée qui suivit assura le succès : comme preuve, Dumas se vit offrir, par l'éditeur Barba, douze mille francs de son manuscrit, le double de ce qu'avait été payé *Henri III*.

Un soir que Dumas, enivré des applaudissements qui venaient d'accueillir son drame, traversait la place de l'Odéon, une tête de femme sortit de la portière d'un

fiacre en criant son nom ; il s'arrêta, puis fut à la voiture.

— C'est vous qui êtes M. Dumas, poursuivit la personne ; eh bien, montez ici et embrassez-moi... Ah! vous avez un fier talent, et vous faites un peu bien les femmes !

Dumas se mit à rire et embrassa celle qui lui parlait ainsi : c'était Marie Dorval, actrice vibrante qu'il aima et qui devait créer superbement un des grands rôles de son troisième drame.

Au milieu de ses travaux littéraires, Dumas n'oubliait pas de fréquenter la bibliothèque du Palais-Royal. Il fit là connaissance du duc de Chartres, alors âgé de dix-neuf ans, qui assista, en compagnie de deux de ses frères, à la représentation de *Christine*, et ne fut sans doute pas étranger à cette lettre écrite, quelques jours plus tard, par le prince, son père, à M. Sosthène de la Rochefoucauld :

« Palais-Royal, 9 mars 1830.

« J'apprends, monsieur, que vous avez l'intention de soumettre au roi la proposition d'accorder à M. Alexandre Dumas la croix de la Légion d'honneur, à l'époque de l'année où Sa Majesté est dans l'usage de faire une promotion dans l'ordre. Les succès dramatiques de M. Alexandre Dumas me semblent, en effet, de nature à mériter cette faveur, et je serai d'autant plus aise qu'il l'obtienne, qu'il a été, pendant près de six ans, attaché à mon secrétariat et à l'administration de mes forêts, et qu'il a été, pendant ce temps, le soutien de sa famille de la manière la plus honorable. On me dit qu'il est dans l'intention de faire un voyage dans le nord de l'Europe, et qu'il attacherait un grand prix à ce que sa nomination pût avoir lieu avant son départ. Je ne

sais si le 13 avril ne serait pas une occasion où vous pourriez soumettre la proposition au roi ; mais j'ai voulu vous en suggérer l'idée, en vous témoignant l'intérêt que je porte à M. Dumas. Et je profite avec grand plaisir de cette occasion pour vous offrir, monsieur, l'assurance très sincère de mes sentiments pour vous.

« Votre affectionné,

« Louis-Philippe d'Orléans. »

Le signataire de ces lignes flatteuses les fit lui-même lire à Dumas qui en fut très touché; mais la recommandation ducale n'eut aucun effet, par suite, a-t-on dit, de l'opposition d'un chef de bureau, confrère classique du romantique auteur. Au vrai, le duc d'Orléans, de plus en plus opposant à la politique royale, perdait en crédit au fur et à mesure que sa popularité grandissait. Le ministère Polignac détermina, quelques mois plus tard, la révolution que les esprits sagaces prévoyaient depuis des années.

Il faut lire, dans ses *Mémoires*, la part active que Dumas, en costume de chasse, prit aux journées de Juillet. A l'en croire, il désarma trois gardes royaux, contribua à plusieurs barricades et, avec une bande de cinquante hommes, essaya de prendre l'Hôtel de Ville. Puis il envahit le Musée d'artillerie, s'abrita, pendant le combat du Pont des Arts, derrière un des lions de bronze du palais Mazarin et pénétra enfin, avec les envahisseurs, dans les Tuileries, où il trouva un exemplaire de sa *Christine*, relié aux armes de la duchesse de Berry.

Tout en faisant, dans ce récit, la part de l'imagination féconde de l'écrivain, on est bien forcé d'admettre qu'il fut, au cours de la révolution, remarqué par La Fayette, car, la poudre étant venue à manquer dans Paris, c'est

lui que le général envoya à Soissons pour en ramener des munitions. L'expédition fut si curieuse que nous ne pouvons résister au désir de la raconter. Parti de Paris, dans un cabriolet surmonté du drapeau tricolore, à trois heures de l'après-midi, Dumas entra dans Soissons à minuit, flanqué du peintre Bard et de son ami Hutin qu'il avait racolé à Villers-Cotterets.

Au point du jour, il marcha droit à la poudrière, plaça un factionnaire à la porte, somma les officiers du génie de se rendre, puis alla chez le commandant de place, pendant que MM. Bard et Hutin arboraient les trois couleurs au sommet de la cathédrale. Le commandant refusa de reconnaître l'autorité du gouvernement provisoire, ajoutant que d'ailleurs il n'y avait presque rien à la poudrière. Dumas prit des informations qui révélèrent l'existence de 200 livres de poudre appartenant à l'armée: on lui apprit aussi que, dès la veille les soldats de la garnison s'étaient distribué des cartouches tricolores. Dès lors il n'y avait plus de danger à braver et l'on eût pu forcer la poudrière sans obstacle: néanmoins Dumas, tenant à avoir l'ordre écrit du commandant, retourna chez lui, réitéra ses sommations et mit même le pistolet au poing. Le commandant, près duquel s'étaient rendus le lieutenant-colonel du génie et le lieutenant de gendarmerie, déclara qu'il ne pouvait céder devant un homme seul : alors Dumas enferma les trois officiers dans un cabinet et alla chercher M. Hutin qu'il trouva en compagnie de M. Moreau, jeune patriote soissonnais. A la vue de cette *force imposante* le commandant, cessant toute résistance, donna l'autorisation de prendre possession des poudres. Muni de cet ordre, Dumas, pour procéder légalement, alla chercher le maire et reprit avec lui le chemin de la poudrière. Les 200 livres signalées se trouvaient dans un pavillon, mais le maire prétendant les garder pour la défense de la ville, Dumas ne savait trop quoi faire, quand un

obligeant officier l'informa que 3.000 autres livres appartenant à la régie étaient enfermées dans un pavillon séparé. Ces 3.000 livres, l'entreposeur, sommé par le Parisien, refusa de les donner ou de les vendre; Dumas alors prit une hache, brisa la porte du bâtiment, chargea la poudre sur une voiture amenée par M. Moreau et partit, escorté par les pompiers de Soissons et divers patriotes.

Pendant les quarante-quatre heures qu'avait duré son voyage, le duc d'Orléans était devenu roi, sous le nom de Louis-Philippe. Républicain de fraîche date, Dumas en fut quelque peu démonté : il ne renonça point pourtant à la politique et remplit de son mieux la mission nouvelle, que lui confia La Fayette, d'aller en Vendée organiser une garde nationale. Il revint à Paris avec la conviction que cette garde serait à la fois impossible et dangereuse, et consigna son opinion dans un rapport au sujet duquel le roi voulut l'entretenir. Les conseils qu'il crut bon de donner au monarque furent assez mal reçus : Dumas offusqué résolut dès lors de rompre le lien qui l'attachait à la cour citoyenne en envoyant sa démission.

Avant « les trois glorieuses », cependant, Dumas avait écrit une pièce dont la *Marion Delorme*, de Victor Hugo, avait fourni le principal personnage et qui dramatisait ses amours banales avec la femme peu belle d'un petit officier. Reçu au Théâtre-Français, mais arrêté par la censure, *Antony* sommeillait quand un caprice directorial rejeta notre auteur en pleine littérature. A plusieurs reprises Harel avait demandé à Dumas de lui faire, pour l'Odéon, une pièce sur Napoléon Bonaparte : l'affaire, quoique paraissant belle comme spéculation, souriait peu à l'écrivain, qui gardait la mémoire du mal fait aux siens par le grand conquérant ; il refusa donc nettement. Mais Harel, qui avait paru renoncer à son idée, conduisit Dumas, à l'issue d'une

première représentation, dans une chambre garnie de livres et, l'y enfermant : « Vous ne sortirez pas d'ici, lui dit-il, que vous n'ayez fait mon *Napoléon.* » Ne sachant trop, d'abord, s'il devait rire ou se fâcher de cette plaisanterie, Dumas finit par se résigner et, à l'aide de plusieurs ouvrages qu'on mit à sa disposition, écrivit en huit jours un drame composé de vingt-quatre tableaux et comportant neuf mille lignes.

Ce drame, réduit par de nombreuses coupures à des proportions raisonnables, fut joué à l'Odéon, le 10 janvier 1831, avec un succès peu fait pour satisfaire le roi Louis-Philippe ; Dumas le comprit, et, décidément opposant, donna par lettre publique sa démission de bibliothécaire du Palais-Royal.

La suppression momentanée des censeurs permit, vers cette date, de songer à la mise en scène d'*Antony ;* mais plus le jour de la représentation approchait, plus l'auteur remarquait du mauvais vouloir chez Mlle Mars et chez Firmin, chargés des rôles principaux qu'ils épluchaient ou atténuaient avec malice ; bref, à bout de patience, Dumas reprit son manuscrit et le lut le soir même à Mme Dorval. Les quatre premiers actes obtinrent le suffrage de l'artiste, mais le cinquième lui sembla mou ; c'est que l'auteur, pour plaire à Mlle Mars, l'avait changé d'un bout à l'autre. Il n'était à cela qu'un remède, refaire une seconde fois le dénouement : cette correction, Dumas l'exécuta, dans la nuit, chez sa nouvelle interprète, ravie des effets qu'elle entrevoyait dans le rôle passionné d'Adèle.

On sait l'accueil fait par le public de la Porte-Saint-Martin à cette œuvre étrange et vraiment saisissante. L'auteur, demandé avec des cris de rage, fut nommé au milieu de bravos frénétiques. Comme il quittait sa loge pour aller remercier les artistes, des spectateurs le reconnurent, le tirèrent en tous sens, l'embrassèrent ; il avait un habit vert boutonné, on en mit les bas-

ques en morceaux, si bien qu'il entra dans les coulisses avec une veste ronde.

Antony se joua cent trente fois de suite et devint la pièce de toutes les représentations à bénéfice. On cite, à propos de l'une d'elles, une amusante anecdote. La dernière phrase d'*Antony* constituant seule la morale de l'ouvrage, les spectateurs restaient jusqu'à la chute du rideau pour entendre ces mots, dits par Bocage avec une dignité parfaite : « Elle me résistait, je l'ai assassinée ! » — Or, au Palais-Royal, un régisseur mal renseigné fit, certain soir, tomber la toile sur le coup de poignard de l'amant. Ce n'était pas l'affaire du public qui se mit à crier avec énergie : « Le dénouement ! le dénouement! »

Les réclamations devinrent telles qu'on jugea bon de relever le rideau pour permettre aux artistes de terminer la pièce.

Mme Dorval reprit docilement sur un fauteuil sa pose de femme tuée, mais Bocage, furieux d'avoir manqué son plus bel effet, refusa de sortir de sa loge. Cependant Dorval attendait, le bras pendant, la tête renversée en arrière ; le public un instant calmé, ne voyant pas venir l'acteur, se mit, après une minute d'attente, à crier de plus belle. Craignant une bourrasque, Dorval ranima son bras inerte, redressa la tête, se leva, s'avança jusqu'à la rampe, et, au milieu du silence ramené comme par miracle au premier mouvement qu'elle avait risqué :

— Messieurs, dit-elle, je lui résistais, il m'a assassinée.

Puis elle tira une belle révérence et sortit de scène, récompensée par un tonnerre d'applaudissements de sa spirituelle variante.

A *Antony* succéda *Charles VII chez ses grands vassaux*, étude consciencieuse du moyen âge, pièce classique s'il en fut, où l'écrivain, primant le dramaturge,

a sacrifié le mouvement et l'intérêt à la poésie. C'est, comme assimilation et imitation, le plus gros péché de Dumas ; il y a là, en effet, des réminiscences flagrantes de l'*Andromaque* de Racine, du *Gœtz de Berlichingen* de Gœthe, des *Marrons du feu* de Musset, de *Quentin Darlington*, qui suivit, et dans lequel est étudié l'am-

Plus riche du fonds personnel de l'auteur est *Richard Darlington* qui suivit, et dans lequel est étudié l'ambitieux politique. L'idée de cette pièce lui avait été donnée à Trouville, entre deux baignades, par le banquier Beudin, collaborateur de Goubaux pour *Trente ans ;* ils l'écrivirent à trois avec une maîtrise étonnante qu'un grand succès récompensa.

Ce succès, Dumas ne le vit se renouveler qu'en partie, trois mois plus tard, pour *Teresa*, variation médiocre du thème d'*Antony*, jouée, chose bizarre, à l'Opéra-Comique, par des acteurs du boulevard et même de la banlieue, parmi lesquels était Ida Ferrier, dont Dumas devait faire sa femme.

IV

La rue Saint-Lazare contre les Tuileries. — Un bal sensationnel. — Deux appartements pour un. — Décorateurs volontaires. — Une chasse heureuse. — Assaut de talent. — Jeunes gens et hommes graves. — Un merveilleux coup d'œil. — Le souper. — Sortie gaie.

Pendant le carnaval de 1832 et après *Teresa*, Dumas donna au Paris artistique et littéraire un spectacle d'un genre différent et dont le souvenir doit être conservé.

A un bal costumé, donné aux Tuileries par le roi Louis-Philippe, mais auquel n'assistèrent que les illustrations politiques, notre auteur, sur l'avis de Bocage, s'était un jour décidé à répondre par une fête identique, où seraient invités ceux dont le talent n'était point académique et qui n'avaient pas leurs entrées au château.

La chose offrait quelques difficultés. Le logement que Dumas habitait dans le square d'Orléans, rue Saint-Lazare, n'aurait d'abord pu contenir les trois ou quatre cents personnes qu'il se proposait d'inviter ; par bonheur un appartement de quatre pièces, sans décoration, était vacant sur son palier et le propriétaire l'autorisa à en disposer. Pour décorer ces pièces, Eugène Dela-



Alexandre Dumas
d'après une lithographie d'Alophe
1840

croix, Louis et Clément Boulanger, Alfred et Tony Johannot, Decamps, Granville, Jadin, Barye, Nanteuil, les Cicéri, nos premiers artistes enfin s'offrirent à l'auteur qui se chargea de leur livrer, quatre ou cinq jours avant le bal, les murs tendus de toile. Une fois à la besogne les peintres ne devaient quitter l'œuvre commencée que pour aller se coucher; ils seraient nourris et abreuvés à la maison.

Il fallait ensuite régler le souper ; Dumas, grand chasseur, songea à en faire la base avec du gibier tué par lui. Une autorisation, donnée par M. Deviolaine, permit à l'écrivain et à quelques amis d'aller tuer, dans la forêt de la Ferté-Vidame, neuf chevreuils et trois lièvres. Un poisson gigantesque et une galantine colossale pouvaient alors compléter le menu. Ceci réglé, les décorateurs se mirent à l'œuvre.

« Il s'agissait — dit Dumas — de tirer un sujet d'un roman ou d'une pièce de chacun des auteurs qui seraient là. Eugène Delacroix se chargea de peindre le roi Rodrigue après la défaite de Guadalété, sujet tiré du *Romancero* traduit par Emile Deschamps ; Louis Boulanger choisit une scène de *Lucrèce Borgia*, Clément Boulanger une scène de *Sire de Giac*, Tony Johannot une de *Cinq-Mars ;* Decamps promit un Deburau dans un champ de blé émaillé de coquelicots et de bluets ; Granville prit un panneau de douze pieds de long sur huit de large, où il s'engagea à reproduire toutes nos charges dans un tableau représentant un orchestre de trente ou quarante musiciens, les uns froissant des cymbales, les autres secouant des chapeaux chinois, ceux-ci soufflant dans des cors et des bassons, ceux-là râclant des violons et des basses ; en outre, il devait faire des danses d'animaux au-dessus de chaque porte. Barye prit pour lui les supports des fenêtres : des lions et des tigres de grandeur naturelle formeraient ces supports ; Nanteuil

faisait les encadrements, les ornementations, les panneaux des portes. »

Ce fut une chose curieuse que de voir travailler concurremment dix peintres d'un égal mérite. Chacun, sans avoir l'air de s'occuper de son voisin, suivait des yeux le fusain d'abord, ensuite le pinceau. Tous les sujets donnés, plus une scène de *la Esmeralda*, traitée par Ziégler qui s'était présenté de lui-même, étaient prêts la veille du jour fixé. Le bal faisait un bruit énorme. Dumas avait invité à peu près tous les artistes de Paris ; les oubliés s'étaient rappelés à son souvenir. Le costume était de rigueur, mais sans masque. A sept heures, Chevet arrivait avec un saumon de cinquante livres, un chevreuil tout entier et, dressé sur un plat d'argent, un pâté gigantesque, le reste à l'avenant. Trois cents bouteilles de bourgogne rafraîchissaient, cinq cents bouteilles de champagne se glaçaient.

Un orchestre avait été établi dans chaque appartement, de sorte qu'à un moment donné, les deux orchestres jouant le même air, le galop pouvait parcourir cinq chambres, plus le carré. — « A minuit — raconte l'amphitryon — ces cinq chambres offraient un merveilleux spectacle. Tout le monde avait suivi le programme et, à l'exception de ceux qui s'intitulent les gens sérieux, chacun était venu déguisé ; mais les hommes sérieux avaient eu beau arguer de leur gravité, il n'y avait été fait aucune attention, et force leur avait été de revêtir des dominos des couleurs les plus tendres. Véron, homme sérieux, mais gai, avait été affublé d'un domino rose ; Buloz, homme sérieux mais triste, avait été orné d'un domino bleu de ciel ; Odilon Barrot, homme plus que sérieux, homme grave, avait obtenu, en faveur de son double titre d'avocat et de député, un domino noir ; enfin La Fayette, le bon, l'élégant, le courtois vieillard souriant à toute cette folle jeunesse, avait sans résistance endossé le costume vénitien.

« Les salons présentaient l'aspect le plus pittoresque. Mlle Mars, Joanny, Michelot, Menjaud, Firmin, Mlle Leverd étaient venus avec leurs costumes *d'Henri III*. Dupont, la soubrette effrontée de Molière, la soubrette joyeuse de Marivaux, était en bergère de Boucher. George, qui avait retrouvé les plus beaux jours de sa plus grande beauté, avait pris le costume d'une paysanne de Nettuno. Mme Paradol portait celui d'Anne d'Autriche. Rose Dupuis avait son costume de lady Rochester. Noblet était en folie, Javureck en odalisque. Adèle Alphonse, qui faisait son apparition dans le monde, était en jeune fille grecque, Léontine Fay en Albanaise, Falcon en Rébecca, Déjazet en Dubarry, Nourrit en abbé de cour, Monrose en soldat de Ruyter, Volnys en Arménien, Bocage en Didier. Allan qui, sans doute, comme Buloz et Véron, s'était pris pour un homme sérieux, était venu en cravate blanche, en habit noir, en pantalon noir, mais, sur toute cette toilette de jeune premier, on avait implacablement passé un domino vert-chou.

« Rossini avait pris le costume de Figaro et luttait de popularité avec La Fayette. Moyne était en Charles IX, Barye en tigre de Bengale, Etex en Andalous, Adam en poupard, Zimmermann en cuisinière, Plantade en Mme Pochet ; Pichot en magicien, Alphonse Royer en Turc, Charles Lenormand en Smyrniste, Considérant en dey d'Alger, Paul de Musset en Russe, Alfred de Musset en Paillasse, Capo de Feuillide en torero, Eugène Sue, le sixième des gens sérieux, était en domino pistache, Paul Lacroix en astrologue, Pétrus Borel en Jeune-France, Francisque Michel en truand, Paul Foucher en fantassin de la procession des Fous, Eugène Duverger en Van Dyck, Ladvocat en Henri II, Fournier en matelot, Giraud en homme d'armes du XIe siècle, Tony Johannot en sire de Giac, Alfred Johannot en Louis XI jeune, Menut en page de Charles VII, Louis Boulanger

en courtisan du roi Jean, Nanteuil en soudard du XVIe siècle, Gaindron en fou, Boisselot en jeune seigneur du temps de Louis XII, Chatillon en sentinelle, Ziégler en Cinq-Mars, Clément Boulanger en paysan napolitain, Roqueplan en officier mexicain, Lépaule en Ecossais, Grenier en marin, Robert Fleury en Chinois, Delacroix en Dante, Champmartin en pèlerin, Henriquel Dupont en Arioste, Chenavard en Titien, Frédérick-Lemaître en Robert Macaire couvert de paillettes.

« Il y eut pendant un moment sept cents personnes. A trois heures, on soupa. Les deux chambres de l'appartement vacant sur mon palier avaient été converties en salle à manger. Chose étrange, il y eut à manger et à boire pour tout le monde !

« Puis, après le souper, le bal recommença ou plutôt commença. A neuf heures du matin, musique en tête, on sortit, et l'on ouvrit, rue des Trois-Frères, un dernier galop dont la tête atteignait le boulevard, tandis que la queue frétillait encore dans la cour du square.

« J'ai souvent songé, depuis, à donner un second bal pareil à celui-là, mais il m'a toujours paru que c'était chose impossible. »

Complétons le récit en disant qu'à cette fête, qui fut un événement parisien et dont il reste un souvenir lithographié, Dumas présidait en costume de 1525 où l'or jouait un grand rôle, aidé d'une belle personne, dont il sera parlé ailleurs, travestie en femme de Rubens.

V

Dumas refait la *Tour de Nesle*. — Un scandale. — La vérité. — Compromettantes émeutes. — Un voyage conseillé. — Dumas abandonne le théâtre pour le livre. — Mort de sa mère. — Une anecdote touchante. — Résignation.

Au cours de cette même année 1832 eut lieu, entre Alexandre Dumas et Frédéric Gaillardet, une querelle grave qui passionna le monde littéraire.

Dumas relevait à peine d'une forte attaque de choléra lorsque Harel vint le prier de tirer, d'un manuscrit déposé par un jeune homme de Tonnerre et revu par Jules Janin, un drame à grand effet pour le théâtre de la Porte-Saint-Martin. Encore brûlant de fièvre, l'auteur se mit à l'œuvre et récrivit *la Tour de Nesle* en la corsant de scènes émouvantes et d'intéressants personnages ; mais, la pièce livrée, il se heurta à une prétention singulière du provincial déclarant qu'il entendait n'avoir, pour son drame, aucun collaborateur. Il avait cependant accepté sans mot dire le concours de Janin, et la substitution de Dumas à celui-ci ne pouvait être, en aucun point, préjudiciable à un auteur inconnu. Harel, s'interposant, amena les deux écrivains à signer une transaction par laquelle ils se reconnurent de part

et d'autre des droits égaux sur *la Tour de Nesle*, en stipulant toutefois que la pièce serait jouée et imprimée sous le nom seul de Gaillardet, nom qu'on ferait suivre d'étoiles s'appliquant à Dumas.

L'effet de la première représentation fut, comme on sait, immense. Désireux de l'accroître par un scandale, Harel mit le lendemain sur l'affiche, avant le nom de Gaillardet, les étoiles qui ne devaient figurer qu'à sa suite. De là procès, polémiques, duel au pistolet sans victime; *la Tour de Nesle* profita du tout pour arriver, en deux années, au chiffre de trois cents représentations. Mais la vérité vraie sur l'incident fut dite, longtemps plus tard, par Gaillardet, écrivant de lui-même à Marc Fournier, directeur de la Porte-Saint-Martin, au sujet d'une reprise intéressante du fameux drame :

« Paris, 25 avril 1861.

« Mon cher Fournier,

« Un jugement rendu par les tribunaux, en 1832, a ordonné que *la Tour de Nesle* serait imprimée et affichée sous mon nom seul ; et c'est ainsi qu'elle l'a été, en effet, jusqu'en 1851, époque de son interdiction.

« Aujourd'hui que vous allez la reprendre, je vous permets et vous prie même de joindre à mon nom celui d'Alexandre Dumas, mon collaborateur, auquel je tiens à prouver que j'ai oublié nos vieilles querelles, pour me souvenir uniquement de nos bons rapports d'hier, et de la grande part que son incomparable talent eut dans le succès de *la Tour de Nesle*.

« Bien à vous,

« F. GAILLARDET. »

Bien qu'attaché par des liens affectueux à l'ancien duc de Chartres, devenu duc d'Orléans, Dumas ne négligeait aucune occasion de rappeler à Louis-Philippe ses sentiments républicains. Les funérailles du général Lamarque ayant été, en juin 1832, l'occasion d'une émeute sanglante, l'auteur s'y compromit de façon telle que l'éventualité de son arrestation fut discutée. On le laissa libre, mais en lui conseillant d'aller passer un mois ou deux à l'étranger; autant pour se faire oublier que pour rétablir sa santé, sérieusement compromise, Dumas écouta cet avis. La Suisse l'ayant toujours tenté, il décida de l'aller visiter, mais, souhaitant le faire avec double profit, il proposa au libraire Gosselin de lui vendre, en deux volumes, le récit de son voyage ; Gosselin refusa, déclarant la Suisse un sujet trop usé pour intéresser encore. Dumas partit néanmoins et fit, à travers mille péripéties, l'excursion la plus attrayante. A Aix-en-Savoie, il apprit la mort du pauvre duc de Reischstadt ; à Lucerne, il vit Chateaubriand enfermé dans un noble exil ; à Reichenau, petite ville des Grisons, il visita la salle où celui qui devait être Louis-Philippe avait, pendant la Révolution, donné des leçons de géographie et de mathématiques; au château d'Arenenberg, enfin, il reçut pendant trois jours l'hospitalité de la reine Hortense, retirée là sous le nom de comtesse de Saint-Leu. On lira bien d'autres choses dans les *Impressions de voyage*, car, sans prendre au sérieux l'opinion de Gosselin, Dumas écrivit sur la Suisse, et d'une façon si agréable qu'il se fit une réputation de conteur en gagnant de très jolis droits.

Profits et renom venaient à l'heure voulue : par suite de l'échec complet d'un drame trop osé, *le Fils de l'Emigré*, dont nous donnons plus loin l'histoire, Dumas effectivement se voyait, pour un temps assez long, banni des scènes parisiennes. Un an plus tôt, déjà, il avait commencé à trouver que faire du théâtre l'occupait trop

de la même occupation, et il s'était mis à écrire, pour la *Revue des Deux-Mondes*, des récits de voyages ou des scènes historiques.

Cette *Revue* continuait un journal appartenant à M. de Leuven père et que Buloz avait acquis de ses deniers joints à ceux de Bocage, de Bonnaire et de Bixio. Dès ces essais de livres apparurent, chez Dumas, l'originalité de conception, la science du dialogue, la verve amusante, les qualités précises qui devaient, dans le roman comme dans le drame, lui soumettre la foule.

Les *Mémoires*, qui nous ont fourni la plupart des faits précédents, s'arrêtent malheureusement à cette époque; ils eussent donné sans doute, sur la genèse et la confection des œuvres de l'âge mûr de Dumas, d'intéressants détails ; mais qu'importe, après tout, l'histoire de livres plus ou moins inventés quand ces livres eux-mêmes subsistent pour attester la fécondité puissante de l'auteur.

L'incontestable talent avec lequel Dumas sut initier son siècle aux mœurs des siècles passés et lutter par la profusion des images avec la peinture la plus vive produisit en sa faveur, et pendant vingt années, un entraînement universel. On aimait avec passion l'auteur de *Georges*, d'*Amaury*, d'autres petits chefs-d'œuvre, on aima l'auteur des *Mousquetaires* avec une véritable fureur. Les journaux implorèrent sa prose, les éditeurs se l'arrachèrent, les artistes reproduisirent en bronze ou sur la toile ses héros des deux sexes, l'industrie s'en mêla et ouvrit des magasins sous les auspices de ses ouvrages ; jamais enfin triomphe ne fut aussi complet, jamais auteur ne reçut tant de palmes et n'encaissa tant d'or !

Au milieu de ces jours prospères, un deuil cruel frappa Dumas : sa mère mourut, le 1er août 1838, d'une seconde attaque d'apoplexie. Il conte, à ce sujet, une bien touchante anecdote.

Voyant que tout espoir était perdu et sentant le besoin de répandre son cœur, il avait écrit au duc d'Orléans que, près du lit de sa mère mourante, il priait Dieu de lui conserver son père et sa mère. Une heure après un valet de chambre venait, de la part de Son Altesse, demander des nouvelles de Mme Dumas et, interrogé, avouait, après quelques minutes d'hésitation, que le prince lui-même était dans sa voiture, à la porte de la maison. Dumas se hâta de descendre. Le duc, croyant que Mme Dumas demeurait avec Alexandre, rue de Rivoli, avait monté les quatre étages de celui-ci et, ne le trouvant point, était venu faubourg du Roule; il donna ces explications pour expliquer ce qu'il appelait son retard. La portière de la voiture était ouverte, le prince tendit les mains au malheureux fils qui posa sa tête sur les genoux du royal visiteur. — « Je ne sais pas combien je restai là, dit Dumas ; tout ce que je sais c'est que la nuit était belle, sereine, et que, par le carreau de l'autre portière, je voyais briller les étoiles au ciel... »

Amaury Duval fit de Mme Dumas morte un croquis au-dessous duquel le poète écrivit ces vers :

> O mon Dieu, dans ce monde où toute bouche nie,
> Où chacun foule aux pieds les tables de la loi,
> Vous m'avez entendu, pendant son agonie,
> Prier à deux genoux, le cœur ardent de foi.
> Vous m'avez vu, mon Dieu, sur la funèbre route
> Où la mort me courbait devant un crucifix,
> Et vous avez compté les pleurs qui, goutte à goutte,
> Ruisselaient de mes yeux aux pieds de votre fils.
> Je demandais, mon Dieu, que moins vite ravie,
> Vous retardiez l'instant de mon dernier adieu ;
> Pour racheter ses jours je vous offrais ma vie :
> Vous n'avez pas voulu, soyez béni, mon Dieu !

Il est peu de prières empreintes d'une plus chrétienne résignation.

Mme Dumas fut transportée à Villers-Cotterets, dans un tombeau à trois parties, où l'attendait son époux et où devait la rejoindre son fils.

Pour faire diversion au chagrin que lui causait la perte de sa mère, Alexandre Dumas entreprit un voyage en Belgique et sur les bords du Rhin ; il en devait, comme de son excursion en Suisse, donner un attrayant récit.

VI

Le duc d'Orléans. — Un assassin honnête. — La fin d'un ami. Le premier ruban de Dumas. — Comment il eut les autres. — Dumas à Saint-Germain. — Le château de Monte-Christo. — Gaspillage érigé en système. — Un faux Dumas.

Partagée entre la littérature et le plaisir, l'existence de Dumas n'offrit, pendant plusieurs années, aucun notable incident. En 1842, toutefois, il perdit, d'une tragique façon, le seul homme qui lui fît tolérer en France la royauté bourgeoise : le duc d'Orléans.

Dumas l'avait connu, longtemps auparavant, dans les circonstances suivantes. Quelques amis d'enfance avaient prié l'écrivain d'intervenir en faveur d'un jeune homme de Villiers-Cotterets, Bruyant, brigadier au 1er hussards, qui venait d'être condamné à mort pour avoir tué son maréchal-des-logis. Il n'existait alors aucunes relations sérieuses entre Dumas et le duc d'Orléans ; c'est à celui-ci néanmoins que l'auteur résolut de s'adresser pour sauver son compatriote. Il fut reçu avec affabilité, mais, sa requête exposée :

— Vous me demandez une chose impossible, dit le prince, que penserait-on dans l'armée si moi, général, je méconnaissais à ce point les lois de la discipline

sans lesquelles il n'y a pas d'armée possible. Qu'on tire sur nous, soit, c'est le pourboire du prince et nous pouvons pardonner ; mais que j'intercède en faveur d'un soldat qui a commis un acte d'insubordination, un crime !...

— Monseigneur, objecta Dumas, les débats ont établi que Bruyant n'était pas l'agresseur; et d'ailleurs ce jeune homme ne jouit pas complètement de ses facultés intellectuelles.

— C'est donc un fou ?

— A peu près.

— En ce cas, c'est bien différent, et, pour vous démontrer quel sincère désir j'ai de vous être agréable, faites approuver la demande par un ministre et j'irai la présenter au roi.

L'écrivain n'en écouta pas davantage; il courut chez M. Guizot, alors ministre de l'instruction publique, et lui conta l'affaire. Le brigadier Bruyant était un original très probe; après la chute de son chef il avait pris la fuite, mais, se rappelant avoir sur lui l'argent de l'ordinaire, il était revenu sur ses pas pour restituer ce qui appartenait à ses camarades ; c'est alors qu'on l'avait arrêté. Ce trait, dont s'était ému déjà le duc d'Orléans, intéressa M. Guizot qui, lorsque Dumas affirma que son compatriote avait dû agir dans un accès d'aliénation mentale, prit une plume et écrivit, sur le premier papier rencontré sous sa main : « Je ne vois aucun inconvénient à accorder la grâce du brigadier Bruyant. »

Cinq minutes après, Dumas était de nouveau chez le duc d'Orléans et, le soir même, le roi signait la grâce de l'inconscient.

La bonne action faite en commun établit, entre le prince du sang et le prince de l'intelligence, un lien honorable pour l'un autant que pour l'autre ; aussi Dumas éprouva-t-il, de l'accident de voiture qui tua l'héritier du trône,

une immense douleur. Il la laissa parler dans des pages qui produisirent alors une sensation très vive et qu'on ne peut, de notre temps encore, lire sans attendrissement. Ce fut une goutte de miel dans le calice amer de la duchesse que ce témoignage public d'un homme de génie, qui fit en outre et d'une traite quatre cents lieues pour suivre le convoi de son protecteur inlassable et toujours délicat.

C'est à ce bon prince qu'Alexandre Dumas avait dû, en 1837, le premier des ordres dont brillait, aux grands jours, sa robuste poitrine. Le ruban rouge s'était presque aussitôt doublé de la croix belge, offerte par Léopold. Pour un service rendu à Madrazzo, son peintre, la reine d'Espagne fit ensuite chevalier d'Isabelle-la-Catholique l'écrivain qui, plus tard, fut nommé commandeur de l'ordre de Charles III, à titre d'invité aux noces du duc de Montpensier ; le roi de Suède l'institua dignitaire de Gustave Wasa en souvenir du général, son père ; on lui donna enfin la croix de commandeur de Saint-Jean de Jérusalem, parce qu'il avait versé et fait verser de l'argent dans la caisse du Mont-Carmel.

Deux distinctions encore lui vinrent, dans d'étranges conditions.

Le grand-duc de Lucques le pria, un jour, de faire exécuter à Paris la lithographie d'un portrait quelconque. Dumas, diligemment, confia ce travail à Amaury Duval et le paya dix louis. A quelque temps de là on envoya à l'obligeant littérateur la grand'croix de Saint-Louis-de-Lucques, avec une note de deux cents francs réclamés par le grand-maître des cérémonies.

— C'est à merveille, dit Dumas au ministre, la première fois qu'il le rencontra : votre souverain maître me devait dix louis, de cette façon nous sommes quittes.

— Je le savais, répondit le ministre.

Pour le Nicham, ce fut non moins plaisant.

Dans un de ses voyages, Alexandre Dumas toucha à Tunis, au moment où le bey faisait route pour Paris. Un salut de vingt et un coups de canon annonça au frère du bey qu'un navire étranger venait de mouiller sur rade ; le salut rendu, il demanda quel important personnage cette canonnade annonçait. On lui répondit que c'était un *taleb* (savant).

— Il est donc bien fort?

— Il est de la force de deux cent vingt chevaux, riposta-t-on, par allusion au vapeur qui portait l'écrivain.

Le bey par intérim se fit présenter ce taleb extraordinaire et demanda ce qu'il savait du voyage de son frère. Dumas, venant d'Alger, apportait des journaux français.

— J'ai les nouvelles les plus récentes, dit-il, et je t'annonce que ton frère est heureusement débarqué à Marseille.

— Si le fait se confirme, répliqua le Tunisien, tu recevras la décoration du Nicham à ton arrivée à Paris.

Il la reçut. — Franchement, on s'explique que les ordres gagnés avec une telle facilité et dont aucun n'avait visé son talent littéraire soient, la plupart du temps, restés dans la cassette de Dumas.

Le succès colossal des *Trois Mousquetaires* semblait ne pouvoir être dépassé quand parut, en 1844, *le Comte de Monte-Christo*, roman en douze volumes, inspiré par quelques pages de *la Police dévoilée*, de Peuchet. Du coup Paris fut en délire, et le génial auteur vit baptiser, du même nom que son œuvre acclamée, le château qu'il faisait bâtir sur un plan tout particulier.

Dumas était depuis trois mois, à Saint-Germain-en-Laye, l'hôte de la Villa-Médicis, quand l'idée lui était venue de fonder, dans le pays même, une habitation superbe autant qu'originale. Un jour que, dans une de ses courses aventureuses aux environs de l'ancienne

résidence de Louis XIV, il s'arrêtait sur le versant du coteau qu'on nomme les Monts-Ferrand et qui longe la grande route de Paris à Saint-Germain, il s'aperçut que, de cet endroit, on découvrait un panorama ravissant. Le terrain fut bientôt acquis et l'architecte convoqué.

— Mon cher monsieur Durand, lui dit Dumas, vous allez m'établir ici un parc anglais, au milieu duquel je veux un château renaissance, avec un pavillon gothique entouré d'eau. Il y a des sources dans le flanc de la montagne, elles vous serviront à alimenter plusieurs bassins et, avec quelques pierres de roches, vous ferez des cascades.

— Mais, monsieur Dumas, le sol est un fond de glaise ; sur quoi bâtirons-nous le château ?

— Vous creuserez jusqu'au tuf, ou vous ferez deux arcades de caves.

— Cela coûtera quelques centaines de mille francs.

— Je l'espère bien, conclut Dumas en souriant.

Avec beaucoup de peine et à grands frais, le rêve du poète se réalisa comme il suit.

Le parc de Monte-Christo, bordé le long de la route royale d'une coquette allée de peupliers, était clos par un mur percé d'une fausse sortie. L'entrée principale de la propriété débouchait sur un chemin tortueux conduisant à Marly-le-Roi, à cent pas à peu près de l'angle formé par deux routes. Deux pavillons latéraux enserraient une énorme grille en face de laquelle étaient les communs, de l'autre côté du chemin. Une large et belle avenue conduisait à une vaste terrasse circulaire où s'élevait un quadrilatère flanqué de deux tourelles, pur style renaissance. Ce bâtiment, d'un aspect simple, était composé d'un rez-de-chaussée et de deux étages dont la façade, percée de trois croisées, ouvrait sur un paysage admirable. Sur toute la déclivité du terrain se

déroulant au pied de la terrasse, s'étendait un tapis de verdure dont la fraîcheur était entretenue par l'eau vive de ruisseaux à cascades, alimentés par un jet d'eau placé au sommet. Les fenêtres sur les ruelles étaient celles du château d'Anet, moulages d'après Germain Pilon et Jean Goujon. Les salamandres soutenant des médaillons étaient les armes données par François Ier à Villers-Cotterets, pays natal de Dumas. Sur les médaillons apparaissaient les noms des hommes de génie ayant illustré leurs siècles : Homère, Eschyle, Sophocle, Virgile, Plaute, Térence, Dante, Shakespeare, Lope de Vega, Corneille, Racine, Molière, Gœthe, Schiller, Walter Scott, Byron et Victor Hugo.

Au-dessus de la grande entrée, pratiquée dans la façade intérieure, étaient les armes de Dumas avec sa devise : « *J'aime qui m'aime.* » En pénétrant dans l'intérieur, on s'apercevait qu'une intelligence supérieure avait, comme pour le dehors, pensé aux moindres détails. Les appartements étaient petits mais bien distribués. Le rez-de-chaussée comprenait une salle à manger avec boiserie sculptée, une pièce d'attente et un salon de réception intime, ayant aux fenêtres, comme rideaux, des cachemires authentiques. Aux étages supérieurs, tout était riche, confortable, artistement classé. Des salons de styles gothique, Henri II, Louis XV et Renaissance faisaient l'admiration des visiteurs. Il y avait surtout une chambre arabe, espèce de divan oriental dont le plafond et les murs étaient ornés de vrais chefs-d'œuvre. C'étaient des arabesques nées d'un enchaînement de losanges dont les ciselures étaient rehaussées par de minces filets d'or et, sur les espaces habilement ménagés au milieu de ces féeriques dessins, se détachaient en lettres de couleurs vives quelques versets du Coran et des proverbes arabes. Ce travail, dont l'ensemble produisait l'effet d'une guipure légère, avait d'autant plus de valeur que les deux Tu-

nisiens, qui en étaient les auteurs, s'étaient engagés à ne rien faire en France d'analogue.

Un pavillon gothique, sur les pierres duquel étaient gravés, en lettres rouges, les titres des ouvrages signés par Dumas, servait à celui-ci de cabinet de travail. Sa décoration était riche et sévère : plafond d'azur, semé d'étoiles, tentures de drap bleu, cheminée sculptée dominée par une panoplie. Ce pavillon, de dimensions réduites, était entouré d'eau pour éloigner les visiteurs qui affluaient, de toutes les parties du monde, chez le romancier. De son unique fenêtre, Dumas découvrait toute sa propriété avec l'avantage de pouvoir, sans qu'on le vît, distinguer ses amis de cette race innomable qui assiège la porte de toutes les célébrités.

Un atelier pour peintres, des palais pour perroquets et singes, enfin des écuries avec huit chevaux complètaient la propriété qu'on inaugura par un banquet de cinq cents couverts, donné à la littérature, au théâtre et aux arts français.

On a, sur la vie menée au château de Monte-Christo, conté des anecdotes plus que singulières. Le gaspillage règnait là en maître absolu. Des parasites des deux sexes y entraient à toute heure, et, sans titre aucun, s'asseyaient pendant des semaines, des mois même à la table du maître, généreux jusqu'à l'inconscience, magnifique jusqu'à la folie. Les 200.000 francs que Dumas gagnait chaque année fondaient vite dans ce creuset toujours ardent. Exploité par des pauvres vrais ou faux, des maîtresses plus ou moins banales, volé par ses fournisseurs et son personnel, le châtelain de Monte-Christo dut bientôt, non réduire son train de maison, qu'il trouvait suffisant bien juste, mais payer chaque mois plus irrégulièrement, jusqu'au jour où il vécut uniquement de crédits onéreux.

Un habitant de Saint-Germain, ignorant ce détail et voulant obtenir d'un café quelques livres de glace pour

frapper du champagne, envoya certain jour un valet demander ce réfrigérant au nom de son voisin Dumas. On le donne.

— Combien est-ce? demande le commissionnaire en tendant une pièce d'or.

— Ah! gredin, tu ne viens pas de la part de M. Dumas, s'écrie le fournisseur ; rends la glace et va-t-en : M. Dumas ne paie jamais!

VII

Un privilège. — Le Théâtre-Historique. — Une queue prolongée. — Le public. — Neuf heures de spectacle. — La seconde République. — Concert et bal gratuits. — Faillite. — On vend Monte-Christo — Deux ans d'exil. — *Le Mousquetaire.*

Pour aider au coûteux entretien de Monte-Christo, Dumas rêva bientôt l'établissement d'un théâtre qui popularisât les œuvres des maîtres et permît d'exploiter, sans intermédiaires, ses propres romans. Au cours des répétitions des *Mousquetaires*, l'auteur confia son idée à l'homme qui dirigeait la scène de l'Ambigu-Comique ; c'était Hippolyte Hostein, qui avait été directeur du théâtre Beaumarchais en 1836, du Luxembourg en 1839, associé d'Anténor Joly à la Renaissance, secrétaire enfin de la Comédie-Française. Le projet de Dumas séduisit Hostein, qui se mit en quête d'une combinaison financière susceptible de la faire aboutir.

Favorisé de la protection du duc de Montpensier, comme il l'avait été précédemment de celle du duc d'Orléans, son frère, Dumas obtint du ministre de l'intérieur, à la date du 14 mars 1846, un privilège donnant, pour douze ans, le droit de représenter des drames,

des comédies en prose ou en vers et, pendant deux mois de chaque année, des ouvrages lyriques de nature à produire des masses chorales dans des limites déterminées. Ce privilège fut mis au nom de Hostein qui, après s'être assuré par traité le concours exclusif du talent de Dumas, forma le 24 mars, par-devant M[e] Aumont-Thiéville, notaire, une société sous la gérance de M. Védel, ancien directeur de la Comédie-Française, financièrement aidé par M. Bourgoin, fils de l'actrice, et par M. Ardouin, propriétaire principal du passage Jouffroy. Un mois après, cette société achetait sur le boulevard du Temple, à l'angle presque du faubourg, l'ancien hôtel Foulon et l'estaminet du Rhône ou de l'Epi-Scié qui le séparait du Cirque-Olympique et comptait pour clients des industriels de bas étage mêlés à des repris de justice : ces deux immeubles coûtèrent 600,000 francs. Presque aussitôt les travaux commencèrent, sous la direction de l'architecte De Dreux et du peintre-décorateur Séchan. Deux difficultés existaient, le chiffre un peu restreint des fonds mis à la disposition des entrepreneurs Bellu et Daunay — 600.000 francs pour un théâtre contenant deux mille places — et la disposition détestable du terrain qui limitait la façade à huit mètres et obligeait à faire l'entrée sur l'axe transversal de la salle. On vainquit le premier obstacle en augmentant d'un tiers le crédit initial, et le second par une habileté à laquelle tous les professionnels rendirent justice.

Deux brochures éditées, l'une par la librairie Gallet, l'autre par le journal l'*Illustration*, donnent du nouveau théâtre la description la plus complète. Renvoyons les curieux de choses architecturales à ces opuscules où nous relevons seulement ce détail que la salle comprenait cinq étages et que la scène, immense, pouvait se prêter aux nécessités des pièces les plus compliquées.

A l'origine de l'entreprise la foule, sachant que c'était au duc de Montpensier qu'on en devait le privilège, avait salué du nom de Théâtre-Montpensier la nouvelle salle destinée à ses plaisirs ; c'était aussi le nom que lui voulaient donner les fondateurs, mais ils se heurtèrent à l'opposition formelle du roi Louis-Philippe et durent chercher un autre titre. Celui de Théâtre-Historique, suggéré par Védel, fut accepté par décision ministérielle du 23 décembre 1846.

Pendant qu'on érigeait le monument et que Hostein composait une troupe d'artistes enlevés à prix d'or aux théâtres de Paris ou des départements, Dumas faisait, à bord du vaisseau *le Véloce*, un voyage sur les côtes d'Afrique. Il revint au milieu de janvier 1847, alors que les travaux étaient presque achevés et les études de la pièce fort avancées. Cette pièce, qu'on avait dit devoir être *Monte-Christo*, était définitivement *la Reine Margot;* Dumas, avec son incroyable instinct de la scène, l'eut bientôt mise au point, et des affiches annoncèrent dès lors, pour le 20 février, l'inauguration du nouveau théâtre.

Cette inauguration fut, par essence, un événement parisien. Depuis près d'une année le Théâtre-Historique défrayait, à la cour comme à la ville, les conversations; au dernier moment il donna, peut-on dire, la fièvre aux amateurs. On les vit se grouper, aux portes, vingt-quatre heures avant l'ouverture, en plein cœur de l'hiver! L'ingéniosité des petits marchands adoucit, par bonheur l'épreuve de ces curieux forcenés. — « Vers dix heures du soir, écrit Hostein dans *Historiettes et souvenris d'un homme de théâtre*, les porteurs de bouillon commencèrent à circuler parmi les files en permanence. A minuit, arriva le tour des pains sortant de la fournée. Des marchands du voisinage eurent l'idée de vendre des bottes de paille fraîche sur laquelle on s'étendit voluptueusement. La nuit se passa en fêtes, en conversations

joyeuses; le bon ordre ne fut pas un instant troublé. Par intervalles des chœurs, très harmonieux, se faisaient entendre. L'endroit était éclairé par des centaines de lanternes et de lampions. C'était un spectacle animé et des plus curieux. Au petit jour, eut lieu l'intermède de café au lait accompagné de petits gâteaux tout chauds. Quelques personnes arrêtèrent des porteurs d'eau qui passaient et firent en public des ablutions permises... »

Enfin les portes s'ouvrirent et le public s'engouffra dans la salle inconnue, admirant à haute voix sa richesse et sa belle ordonnance. Puis l'orchestre et les loges se garnirent de tout ce que Paris comptait de célébrités dans les arts et la littérature. C'était, parmi les journalistes : Jules Janin, Rolle, Théophile Gautier, Mme de Girardin, Merle, Charles Maurice, Eugène Guinot, Darthenay, Amédée Achard, Auguste Lireux, Matharel de Fiennes, Hippolyte Lucas, Etienne Arago, Altaroche, Louis Huart, Emile Pagès, Albert Clerc, Albert Aubert, Léo Lespès, Achille Denis, Taxile Delord, Vaulabelle, Solié, Théodore de Banville, Auguste Vitu, Jules Viart, Champfleury, Mürger, Alexandre Weill, Privat d'Anglemont ; parmi les auteurs : Mélesville, Bayard, Dumanoir, Félix Pyat, Dupeuty, Clairville, d'Ennery, Paul Foucher, Anicet Bourgeois, Mallian, Alboize, Francis Cornu ; parmi les musiciens : Auber, Halévy, Clapisson, Adolphe Adam, Carafa, Panseron ; parmi les peintres : Horace Vernet, Eugène Delacroix, Ingres; parmi les acteurs enfin : Arnal, Bouffé, Duprez, Rachel et Déjazet.

A six heures et demie, le duc de Montpensier, salué par de nombreux applaudissements, prenait place dans la loge qui lui avait été réservée à l'avant-scène des premières à gauche, et qui était précédée d'un salon meublé avec un luxe royal. La représentation alors commença, pour finir, par un quinzième tableau servant d'épilogue, à trois heures du matin. Malgré la dimension

inusitée de ce spectacle, aucun des assistants privilégiés du premier soir ne songea à déserter sa place ; salle, pièce, acteurs, on fêta tout, et la critique, le lendemain, consacra avec unanimité le très heureux début de l'entreprise.

Les grosses recettes produites par *la Reine Margot* se continuèrent, avec d'autres ouvrages, pendant une année ; puis vint la révolution faite, chose bizarre, aux accents du Chœur des Girondins, chanté au Théâtre-Historique dans *le Chevalier de Maison-Rouge*. Républicain depuis 1830, Dumas vit avec joie s'établir le pouvoir populaire. Le soir du 23 mars 1848, il fit planter, devant son théâtre, un arbre de la liberté. La façade du monument était illuminée et, dès la sortie des spectateurs, Varney prit avec son orchestre place au balcon ouvert; un concert fut donné alors, suivi d'un bal qui dura jusqu'à quatre heures du matin.

L'événement politique si fêté devait peu servir les intérêts de Dumas. Tandis qu'il briguait en vain un mandat de représentant, son théâtre, comme les autres, subit plus d'une vicissitude. Nous disons son théâtre parce que, sous le nom de Hostein et sous ceux de Max de Revel, De Dollon et Doligny qui régnèrent après lui, Dumas gouverna constamment et selon ses idées personnelles, si bien qu'en octobre 1850, quand l'entreprise sombra, c'est lui qu'on mit en faillite.

Nous avons dit ailleurs le rôle joué par Dumas sous la seconde République. Dédaigné par les électeurs, obligé, pour satisfaire ses créanciers, de vendre 32,000 francs Monte-Christo qui lui en avait coûté 400,000, il saisit le prétexte du Coup d'Etat de 1851 pour aller s'établir à Bruxelles, dont les exilés Français avaient fait leur quartier général. C'est là que, pendant deux années, il écrivit des romans et des drames qui relevèrent sa fortune et lui permirent de vivre, comme il l'aimait, en seigneur magnifique ; c'est là qu'il com-

mença les étonnants *Mémoires* qui suffiraient seuls à une réputation littéraire.

Affranchi des plus criardes de ses dettes, Dumas rentra dans la capitale en novembre 1853. L'envie lui était venue d'y fonder un journal quotidien contenant 70,000 lettres de copie neuve, bien faite, amusante et pouvant être lue par tous. Quelques billets de banque lui suffirent pour lancer la feuille nouvelle, baptisée *le Mousquetaire*, et dont le programme fut ainsi formulé, dans un numéro spécimen :

« Nous nous occuperons surtout de faire la critique des critiques. Ainsi M. un tel dit systématiquement et périodiquement du mal de M. un tel ou de Madame une telle. Eh bien, nous nous enquerrons si le mal qui est dit vient d'une conviction ou d'un intérêt. Sil vient d'une conviction, nous nous contenterons de dire du bien de la personne dont on dit du mal, si nous en pensons du bien. Dans le cas contraire, nous attaquerons la critique et donnerons au faible l'appui de notre plume contre le fort. Ainsi, après trois cents succès, on attaquera injustement M. Scribe ; après vingt ans de triomphes, ou dépréciera M. Paul Delaroche. Eh bien, nous nous substituerons à M. Scribe qui ne veut pas, et à M. Delaroche qui ne peut pas répondre. Nous tâcherons d'examiner, d'étudier, de comprendre la véritable personnalité des producteurs, et nous ne leur demanderons que des produits analogues à leur essence. Nous dirons à un auteur qui écrit mal : « Etudiez la langue ! » à un peintre qui dessine défectueusement : « Etudiez la forme! » parce que la langue et la forme sont deux choses qui s'apprennent. Mais nous ne dirons pas à Alfred de Musset : « Etudiez la charpente, » ou à M. Ingres : « Etudiez la couleur. » On n'apprend pas à faire une pièce : on naît auteur dramatique. On n'apprend pas à mélanger ses couleurs : on naît coloriste. Gérard voyait vert, Girodet voyait bleu, M. Lethière voyait gris;

Diaz voit couleur d'or. Victor Hugo, le grand poète de notre époque, ne sait pas et ne saura jamais charpenter une pièce comme d'Ennery: il est vrai que cela lui est bien égal. Enfin, nous demanderons aux pommiers des pommes, aux vignes du raisin, aux rosiers des roses. »

Il y avait de la crânerie, de l'audace même à se poser en redresseur de torts à la face de l'empire triomphant, mais ces promesses de prospectus devaient rester lettre morte, *le Mousquetaire* bornant son ambition à être une feuille amusante.

Les bureaux du *Mousquetaire* furent placés rue Laffitte, dans la cour de la Maison d'Or. Dans une petite pièce d'entrée était la caisse, un cabinet noir contenait les archives, enfin une salle carrée, de dimension réduite, abritait la rédaction. Relégué au troisième étage du même bâtiment, Dumas travaillait avec courage, mais sans s'inquiéter des détails d'administration, réservés à des employés fantaisistes comme ce Michel qui, ancien jardinier de Monte-Christo et sacré caissier sans savoir lire, écrire ni compter, dit un jour à son maître : «Monsieur est bien bon de se tuer au travail quand il a ici plus de dix rédacteurs qui ne rédactent pas. » — Emus de ce désordre et jugeant que, bien administré, *le Mousquetaire* pouvait donner d'excellents résultats, Polydore Millaud et Villemessant se mirent un jour d'accord pour offrir à Dumas, l'un 100,000 francs, l'autre son expérience des choses de presse. A ces propositions l'écrivain répondit par une lettre à Villemessant, témoignant chez lui d'illusions singulières :

« Mon cher camarade,

« Ce que tu me proposes et ce que propose le bon et excellent Millaud, ce cœur d'or, est parfait, et je ne doute pas un instant du succès de cette combinaison. Mais j'ai rêvé toute ma vie d'avoir un journal à moi,

bien à moi; je le tiens enfin, et le moins qu'il puisse me rapporter, c'est un million par an. Je n'ai pas encore touché un sou pour mes articles : à quarante sous la ligne, c'est deux cent mille francs que j'ai gagnés depuis la création du *Mousquetaire*, somme que je laisse tranquillement à la caisse pour toucher dans un mois cinq cent mille francs à la fois.

« Dans ces conditions je n'ai besoin ni d'argent, ni d'un directeur ; *le Mousquetaire* est une affaire d'or, et je tiens à l'exploiter tout seul.

.« A revoir, mes chers camarades. Je regrette de n'avoir que deux mains pour serrer les quatre vôtres.

« ALEXANDRE DUMAS. »

Quelque temps après, ayant vainement réclamé son dû, Dumas cessa d'écrire dans *le Mousquetaire* qui, privé de ce puissant attrait, suspendit sa publication.

VIII

L'Emma. — Dumas Garibaldien. — Une manifestation. — L'Italie ingrate comme la France. — Dumas rentre à Paris. — La villa Catinat. — Contre la censure. — Les bêtes de Dumas. — Débâcle. — Dumas vieillit. — Un rêve. — La guerre.

Les cinq ans qui suivirent augmentèrent le bagage de Dumas d'une trentaine d'ouvrages attestant, chez le grand écrivain, la même force inventive et la même habileté d'exécution qu'en son temps le meilleur.

Les événements dont l'Italie fut le théâtre, en 1859, lui donnèrent le désir de connaître Garibaldi, dont la personnalité s'accusait chaque jour. Il partit pour Turin, recueillit de la bouche de l'aventurier des récits dont il fit ses *Mémoires*, puis alla à Marseille embarquer sur *l'Emma*, goëlette construite à ses frais. Son intention formelle était de visiter, en bonne compagnie, Venise, l'Illyrie, les îles Ioniennes, la Grèce, Constantinople, les rivages de l'Asie Mineure, la Syrie, la Palestine, l'Egypte, la Cyrénaïque, Tripoli, de donner enfin un pendant aux voyages célèbres de Chateaubriand et de Lamartine en Orient. Mais, arrivé à Gènes, il apprit que

Garibaldi était débarqué, avec ses mille soldats, dans une petite baie sicilienne ; il fit aussitôt voile pour Palerme, et entra dans le port au moment où Garibaldi venait de s'emparer de la ville.

Logés au Palais-Royal, Dumas et ses amis traversèrent, avec les Garibaldiens, la Sicile entière ; puis le grand écrivain reçut, du chef des chemises rouges, la mission d'aller en France acheter des armes pour ses hommes. Dumas s'embarqua donc sur *le Pausilippe*, bateau des messageries maritimes, fut à Marseille acquérir 1,000 fusils rayés et 550 carabines, au prix de 91,000 francs sur lesquels il en donna 50,000 de sa poche, et retourna dans la rade de Naples pour y attendre l'arrivée de Garibaldi. Quelques jours après, — le 7 septembre 1860, — le général entrait sans coup férir dans la ville où Dumas, renonçant à son voyage, s'installa aussitôt.

Garibaldi, qui payait en amitié les sentiments admiratifs du romancier, le logea dans le palais Chiatamonte, le nomma conservateur des musées de Naples, et lui donna mission d'opérer des fouilles nouvelles à Pompéi. Maxime du Camp, qui faisait alors partie d'un état-major Garibaldien, raconte à ce sujet une curieuse anecdocte.

« Alexandre Dumas — dit-il dans ses *Souvenirs littéraires* — était tout à ce projet de fouilles qu'il avait épousé avec son ardeur habituelle ; les plans de Pompéi étaient étalés sur sa table ; il me les montrait ; nous les discutions, car je connaissais le terrain. Il me disait : « Vous verrez, vous verrez ce que nous allons découvrir ; à coups de pioche, nous mettrons l'antiquité à découvert. » Il voulait écrire à Paris pour qu'on fît partir immédiatement des savants, des archéologues, des artistes qui l'aideraient dans ses travaux, dirigeraient les tranchées et numéroteraient les objets...

« Dumas espérait que Victor-Emmanuel pourrait mettre à sa disposition une compagnie de sapeurs du génie qui conduiraient le travail des fouilles. Il avait compté sans son hôte, c'est-à-dire sans le peuple de Naples, qui trouva mauvais que l'on pourvût un étranger d'une fonction — non rétribuée, qui demanda si le régime des privilèges allait renaître, qui estima que l'intrusion d'Alexandre Dumas dans les cendres de Pompéi était un scandale, et qui murmura : *Fuori straniero !*

« De tout ceci Dumas ne se doutait guère, mais nous étions prévenus et sur nos gardes. Parmi les *popolari* du quartier de Santa-Lucia, où se brassent à Naples toutes les émeutes, nous avions quelques amis qui n'étaient point avares de renseignements, lorsque ces renseignements pouvaient nous intéresser et étaient suffisamment payés. C'est par un de ces hommes que l'on apprit au palais de la Forestiera, où se trouvait notre quartier général, qu'une manifestation se préparait contre Alexandre Dumas, dont on voulait exiger l'expulsion : le jour et l'heure furent indiqués. Je reçus directement les instructions du général, et, au moment indiqué, je me rendis chez Dumas en compagnie de deux officiers supérieurs qui avaient été avertis. La garde de Castelnuovo, située dans le voisinage du palazzino de Chiatamonte, avait été confiée à une compagnie hongroise.

« C'était vers la fin du jour.

« Dumas était encore à table, entouré de quelques-uns de ces commensaux qui ne manquèrent jamais autour de lui ; il était en verve et riait à gorge déployée des histoires qu'il nous racontait. Une rumeur vint du dehors, lointaine, indécise, comme un bruit de flots sur les galets ; elle se rapprocha, Dumas dressa l'oreille et dit :

« — Il y a donc une manifestation ce soir? Contre

qui ? contre quoi ? Que veulent-ils encore ? N'ont-ils pas leur *Italia una ?*

« Comme les clameurs commençaient à devenir dictinctes : — « Dehors Dumas! Dumas à la mer ! » — les deux colonels et moi nous sortîmes, et nous nous postâmes devant la porte du palais Chiatamonte ; au Castelnuovo, la compagnie hongroise était massée dans la première cour.

« Les sentinelles avaient été doublées ; le capitaine se tenait les bras croisés et le dos appuyé contre la muraille. La manifestation s'avança, précédée d'une grosse caisse, d'un chapeau chinois et d'un drapeau aux couleurs de l'Italie. Elle était composée d'environ trois cents braillards qui vociféraient à toute poitrine ; elle n'était guère redoutable, car il suffit de quelques paroles et de quelques gestes pour la disperser. La vue des fantassins qui prirent position dans la rue acheva de la mettre en déroute. Tout cela n'avait pas duré cinq minutes.

« Lorsque je rentrai dans le palais, je trouvai Dumas assis, la tête entre les deux mains. Je lui frappai sur l'épaule, il me regarda ; ses yeux étaient baignés de larmes, il dit :

« — J'étais accoutumé à l'ingratitude de la France, je ne m'attendais pas à celle de l'Italie.

« Ce mot fera sourire, il me toucha. Dumas avait le droit de s'attendre, non pas à la reconnaissance, mais du moins au bon vouloir du peuple napolitain ; il ne s'était pas ménagé pour lui ; il avait donné son temps, son argent, son activité, et ce n'était pas faire acte d'outrecuidance que d'espérer qu'on le lui pardonnerait.

« Le comte X..., qui était un des colonels dont j'étais accompagné, lui dit :

« — C'est toujours la même canaille que du temps de Masaniello !

« Dumas leva les épaules et répondit :

« — Bah! le peuple de Naples est semblable à tous les autres peuples : exiger qu'une nation ne soit pas ingrate, c'est demander aux loups d'être herbivores. C'est nous qui sommes des naïfs de nous tant fatiguer pour ces espèces-là ! Quand je calcule ce que l'unité de l'Italie m'a rapporté et me rapportera, ce n'est vraiment pas la peine de me le reprocher; travail perdu, argent dépensé ; il faut avoir le caractère mal fait pour vouloir me mettre à la porte pour cela !

« Cet incident, qui n'était que ridicule, fut pénible à Alexandre Dumas.

« Dans notre état-major, chacun s'efforça d'effacer l'impression pénible ; on donna un grand dîner en son honneur, on organisa une excursion à Pompéi, on lui délivra une permission de chasser dans le parc de Capo-di-Monte. Il restait triste, il parlait de remonter à bord de *l'Emma*, et de s'en aller à Tripoli de Barbarie.

« Peu à peu l'insouciance, qui était une des forces de sa nature, reprit le dessus et le souvenir de sa mésaventure sembla s'être effacé. »

Il s'effaca bien réellement, car Dumas demeura quatre ans à Naples où il écrivit l'*Histoire des Bourbons*, le roman de *la San Felice* et fonda un journal quotidien, *l'Indipendente*, qu'il rédigeait à peu près seul.

Pendant tout ce temps, l'écrivain n'avait fait à Paris que deux ou trois apparitions très courtes ; aussi fut-on surpris et charmé quand on apprit, au mois d'avril 1864, qu'il revenait décidément parmi nous.

Alexandre Dumas s'installa d'abord dans la grande maison sise au coin du boulevard Montmartre et de la rue de Richelieu, où étaient les bureaux des diverses feuilles éditées par Polydore Millaud, son ami. Le photographe Reutlinger, placé sur le même carré, s'empressa de tirer le portrait du maître.

« Quatre ans d'absence, dit M. Gabriel Ferry, n'avaient pas modifié l'apparence physique de l'auteur des *Trois Mousquetaires*. C'était toujours le même homme, grand, fort, robuste, et si bien proportionné que l'embonpoint ne s'accusait pas trop. La tête, attachée aux épaules par un cou puissant, était couronnée d'une forêt de cheveux gris et crépus. La figure, illuminée par la vivacité des yeux et la mobilité de la bouche, reflétait un épanouissement presque perpétuel. Jamais la bonne humeur, la cordialité, l'expansion, l'affabilité ne furent empreints sur une physionomie humaine en traits plus expansifs. »

Choyé par ses amis, encensé par les journaux, Dumas profita, pendant quelque temps, d'un regain de popularité. A la belle saison il loua, à Enghien, la villa Catinat, maison jolie et confortable située au milieu d'un vaste jardin. Il recommença là, dans des proportions moindres, sa belle vie de Monte-Christo, faite de labeur, de plaisirs et de folies généreuses. Quelques voisins de campagne, la princesse Mathilde, Emile de Girardin, M. et Mme Charles Blanc, rendaient agréable pour Dumas le séjour d'Enghien où fut écrit, entre autres nouveautés, un drame tiré des *Mohicans de Paris*. Cette pièce, reçue au théâtre de la Gaîté, fut arrêtée par la censure, quelques jours avant la représentation ; on y trouvait des allusions trop libérales, on s'offusquait surtout des scènes où paraissait le duc de Reichstadt. Dumas en appela des employés au maître dans cette lettre, intéressante en sa franchise naïve :

« *A Sa Majesté l'Empereur Napoléon III.*

« Sire,

« Il y avait en 1830, et il y a encore aujourd'hui trois hommes à la tête de la littérature française.

« Ces trois hommes sont : Victor Hugo, Lamartine et moi.

« Victor Hugo est proscrit, Lamartine est ruiné.

« On ne peut me proscrire comme Hugo : rien dans mes écrits, dans ma vie ou dans mes paroles ne donne prise à la proscription.

« Mais on peut me ruiner comme Lamartine, et, en effet, on me ruine.

« Je ne sais quelle malveillance anime la censure contre moi.

« J'ai écrit et publié douze cents volumes. Ce n'est pas à moi de les apprécier au point de vue littéraire. Traduits dans toutes les langues, ils ont été aussi loin que la vapeur a pu les porter. Quoique je sois le moins digne des trois, ils m'ont fait, dans les cinq parties du monde, le plus populaire des trois, peut-être parce que l'un est un penseur, l'autre un rêveur, et que je ne suis, moi, qu'un vulgarisateur.

« De ces douze cents volumes, il n'en est pas un qu'on ne puisse laisser lire à un ouvrier du faubourg Saint-Antoine, le plus républicain, ou à une jeune fille du faubourg Saint-Germain, le plus pudique de nos faubourgs.

« Eh bien, Sire, aux yeux de la censure, je suis l'homme le plus immoral qui existe.

« La censure a successivement arrêté depuis douze ans :

« *Isaac Laquedem*, vendu quatre-vingt mille francs au *Constitutionnel* ;

« *La Tour de Nesle*, après huit cents représentations (le *veto* a duré sept ans) ;

« *Angèle*, après trois cents représentations (le *veto* a duré six ans) ;

« *Antony*, après trois cents cinquante représentations (le *veto* a duré six ans) ;

« *La Jeunesse de Louis XIV*, qui n'a jamais été jouée qu'à l'étranger, et qu'on allait jouer au Théâtre-Français ;

« *La Jeunesse de Louis XV*, reçue au même théâtre.

« Aujourd'hui la censure arrête *les Mohicans de Paris*, qui allaient être joués samedi prochain. Elle va probablement arrêter aussi, sous des prétextes plus ou moins spécieux, *Olympe de Clèves* et *Balsamo*, que j'écris en ce moment.

« Je ne me plains pas plus pour les *Mohicans* que pour les autres drames ; seulement je fais observer à Votre Majesté que, pendant les six ans de Restauration de Charles X, pendant les dix-huit ans du règne de Louis-Philippe, je n'ai jamais eu une pièce ni arrêtée ni suspendue, et j'ajoute, toujours pour Votre Majesté seule, qu'il me paraît injuste de faire perdre plus d'un demi-million à un seul auteur dramatique, lorsqu'on encourage et que l'on soutient tant de gens qui ne méritent pas ce nom !

« J'en appelle donc, pour la première fois et probablement pour la dernière, au prince dont j'ai eu l'honneur de serrer la main à Arenenberg, à Ham et à l'Elysée, et qui, m'ayant trouvé comme prosélyte dévoué sur le chemin de l'exil et sur celui de la prison, ne m'a jamais trouvé comme solliciteur sur celui de l'Empire !

« ALEXANDRE DUMAS.

« Paris, 10 août 1864. »

Les Mohicans furent rendus, avec des modifications qui ne les empêchèrent pas de réussir brillamment.

1865 vit Dumas conférencier aux Fantaisies-Pari-

siennes sur Eugène Delacroix, mort récemment, prendre comme directeur le Grand-Théâtre-Parisien où il donna *les Gardes Forestiers*, commencer enfin, dans *les Nouvelles*, un roman, *le comte de Moret*, qu'on interrompit. Il s'installa, la même année, dans un appartement au quatrième étage du boulevard Malesherbes, n° 107, qui devait être son dernier domicile parisien.

En juillet de l'an suivant, il alla en Allemagne pour recueillir sur place les éléments d'un roman historique, *la Terreur prussienne*, qui parut dans le journal *la Situation*. Dans ce livre, où il se rencontre en communauté de pressentiments avec Lamartine et Thiers, l'auteur formule ainsi le devoir de la France à l'égard des nations ses sœurs :

« Sur la route du progrès, la France est le symbolique conducteur de la raison humaine; elle est la colonne de fumée, le jour, de feu, la nuit. Sa politique peut se résumer en deux sentences : Ne jamais marcher assez lentement pour arrêter l'Europe, ne jamais marcher assez vite pour empêcher le monde de la suivre ! »

A la même date Dumas raconta l'histoire de ses bêtes, chiens, chats, singes, vautour, etc., dans un volume gai, spirituel, plein d'imprévu : mais, si son talent restait entier, il n'en allait pas de même pour sa réputation, battue en brèche par de nouveaux venus qui, certes, n'avaient pas moitié de son mérite. *Les Blancs et les Bleus*, *Madame de Chamblay*, romans puis drames, n'obtinrent point le succès sur lesquels il comptait, bien qu'on les puisse classer justement parmi ses œuvres les meilleures. Par suite, la débâcle qu'il avait retardée au prix d'un labeur surhumain, le livra sans défense à des créanciers d'autant plus acharnés que leurs réclamations étaient moins justifiables. En même temps l'éditeur de ses œuvres complètes réduisait de 10.000 à 4.000 francs son crédit annuel. Le décourage-

ment prit alors Dumas, et sa constitution, jusque-là si puissante, s'affaiblit très visiblement.

A la vitalité qui animait ce corps robuste succéda, par degrés, une espèce de torpeur paralysant tous les ressorts. Sa démarche, gênée par un excessif embonpoint, devint pesante, le sommeil le prit fréquemment, enfin il demeura inerte dans le cabinet de travail où s'était passé le meilleur de sa vie.

Ses enfants, alarmés de l'engourdissement qui l'annihilait, consultèrent le docteur Piorry. L'air vivifiant de la mer fut indiqué; Dumas effectivement se trouva bien d'un séjour fait, pendant l'été de 1869, sur la plage bretonne de Roscoff ; mais, avec septembre, il fallut revenir à Paris et il y retomba dans son affaiblissement de corps et d'esprit.

Hôte assidu de l'appartement du boulevard Malesherbes, M. Gabriel Ferry a fait, de la décadence du grand écrivain, une peinture navrante.

Le moment vint où, ne pouvant plus se faire illusion à lui-même, Dumas sentit sa fin prochaine. Il pleura et l'on entendit sortir de sa bouche des plaintes lamentables. L'hiver de 1869-1870 se passa plus que tristement ; la détresse avait succédé à la gêne, et, sans son fils, l'ancien châtelain de Monte-Christo n'eût su maintes fois comment dîner.

A ces misères diverses s'ajouta bientôt une souffrance morale. Dumas, à qui le présent et l'avenir échappaient, en vint à douter de son passé même. Un songe lui permit de confier à son fils sa poignante inquiétude :

« J'ai rêvé, dit-il, que j'étais debout au sommet d'une montagne de pierre dont chaque bloc avait la forme d'un de mes livres. Drames, romans, mémoires, critique, poésie ,il y avait de tout dans cet amoncellement de travaux, et, chose qui me causait une inexprimable angoisse, il me semblait, dans ce rêve persistant et



ALEXANDRE DUMAS
d'après une lithographie (1860)

tournant au cauchemar, que le bloc n'était pas solide et que ce socle d'ouvrages, s'écroulant sous mes pieds, s'effondrait comme une montagne de sable. »

Dumas fils regarda son père et, souriant au vieillard ému :

« Va, répondit-il, ne pense plus à cela et dors tranquille sur ton bloc de granit. Il est haut à donner le vertige et, s'il est aussi colossal, c'est que ta large main l'a construit à ta taille. Mais il est solide, bien solide, durable comme notre langue, immortel comme la patrie ! »

Dans les premiers mois de 1870, Dumas, qu'un abcès à la bouche tourmentait, réunit quelque argent et partit pour le midi, comme l'avait conseillé son docteur : à la fin de juillet, il revint au boulevard Malesherbes. La guerre venait d'être déclarée ; plusieurs défaites avaient suivi et le siège de Paris apparaissait possible.

Dumas fils jugea bon de soustraire le vieillard aux tristes conséquences d'un blocus et partit avec lui pour la Normandie.

IX

Puys. — La maison de Dumas fils. — Un louis longtemps conservé. — Dumas accusé d'être en enfance. — Belle lettre de son fils. — Les derniers jours. — Fin chrétienne de Dumas. — Premières funérailles.

A vingt-cinq minutes de Dieppe, une vallée boisée, aboutissant à la mer par une plage de galets, devient une plage de sable accessible aux enfants, même par les plus gros temps. Cette vallée, singulièrement verte, est voisine des bois d'Aliermont, de la forêt d'Arques, du petit Berneval et de Saint-Martin-l'Eglise, c'est-à-dire des plus charmants sites de la Normandie. De coquettes maisons, bâties sur les pentes de la falaise et entourées de jardins, donnent à ce site l'aspect d'un frais paysage. Ce coin de campagne jeté au bord de la mer, c'est Puys.

Aujourd'hui très peuplé, Puys ne comptait, en 1870, que quelques propriétés, parmi lesquelles celle de Dumas fils. George Sand, dans une des excursions solitaires et pédestres qu'elle faisait tous les ans, avait découvert ce beau pays et l'avait indiqué à son jeune confrère. qui manifestait devant elle le désir de trouver une plage tranquille et pas trop éloignée de Paris.

Dumas fils s'était fait bâtir là une maison très grande, ressemblant, de son aveu, à une gare de chemin de fer, mais située au milieu de la vallée, bien en vue de la mer. C'est dans une chambre de cette maison, éclairée sur la Manche, qu'il installa, à la fin d'août, son père qu'accompagnait Mme Petel.

Quand le temps était beau le malade, conduit sur la plage, y restait pendant plusieurs heures, éprouvant de l'air salubre et du chaud soleil un certain bien-être. L'automne le priva de ces stations bienfaisantes ; dès lors, Dumas ne quitta plus la chambre. Sauf à l'heure des repas, la somnolence le clouait dans son fauteuil ; dans ses très rares moments de veille, son fils et sa fille lui tenaient compagnie. — « Souvent, dit Gabriel Ferry, se joignait à eux M. Montigny, le directeur du Gymnase, propriétaire d'une maison voisine de celle de Dumas, et qui avait quitté Paris au moment de l'investissement. On laissait ignorer au malade les désastres de la guerre et les progrès de l'invasion. Quand son cerveau recouvrait une lueur de lucidité, la pensée de Dumas se reportait vers le passé. Un reste de mémoire surnageant s'accrochait à certains actes de son existence... »

Dans un de ces heureux moments s'échappa sa dernière boutade. En arrivant à Puys, avec vingt francs pour toute fortune, il avait déposé cette pièce sur la cheminée : ses yeux un jour l'y retrouvèrent.— « Quand je vins à Paris, dit-il à son fils, je possédais un louis ; pourquoi m'a-t-on accusé de prodigalité ? je l'ai toujours ce louis : tiens, il est là... » — Et il montra, en essayant de sourire, la modeste épave des millions disparus.

Si captivants que fussent les événements politiques, le déclin d'Alexandre Dumas n'était pas sans fournir aux journalistes provinciaux le thème d'articles plus ou moins sympathiques. L'un d'eux, ayant avancé que le

grand romancier tombait en enfance, se vit blâmer et réfuter, dans une page chaleureuse, par Alfred Asseline, ancien rédacteur du *Mousquetaire*. A cette protestation Dumas fils s'associa par une lettre très belle, datée du 23 novembre, et que nous transcrivons sans coupures, parce qu'elle donne, sur l'illustre malade, des détails que seuls pouvaient connaître les siens.

« C'est moi qui ai reçu votre lettre et votre article, mon cher Asseline. Vous avez raison, les cerveaux comme ceux-là ne tombent pas en enfance : ils ne reviennent pas en arrière, ils vont en avant, et quand ils se taisent ou parlent un langage que l'on ne comprend plus, c'est qu'ils contemplent l'infini dont ils ont été une des molécules, pour ainsi dire, et qu'ils conversent avec lui. Pour un étranger, en effet, mon père, à un certain moment, eût pu paraître frappé de paralysie intellectuelle, mais non pour moi qui ai connu et suivi depuis vingt-cinq ans les habitudes de cette organisation exceptionnelle.

« J'ai vu aussi Mme Sand dans cet état. Elle s'endormait tout à coup pendant vingt heures, trente heures, se laissant tomber n'importe où elle se trouvait, rêvant tout haut, balbutiant des paroles incohérentes, n'ayant plus besoin de rien que de sommeil, mais d'un sommeil équivalent à la fatigue résultant d'un trop grand effort de l'esprit ; puis peu à peu elle rouvrait les yeux, elle ne se réveillait pas, ce n'est pas le mot, elle renaissait, elle refaisait connaissance avec les choses extérieures et marchait pendant deux ou trois jours dans son jardin, sans dire une parole, et comme à la recherche d'elle-même. Enfin elle se retrouvait; et, rentrée en possession de son individualité, elle la remettait dans son mouvement ordinaire.

« Dans le commencement de ces phénomènes bizarres, on croyait à une paralysie imminente, et l'on était tout étonné, après ces interruptions momentanées,

de lui voir écrire *le Marquis de Villemer* ou Mlle *de la Quintinie*, car il y a de cela dix ou douze ans. Ce sont tout bonnement les repos forcés de ces forçats volontaires. Ils se croient invulnérables et la nature, qui leur a permis quelques exceptions surhumaines, les rappelle cependant à la règle de temps en temps ; et pour qu'ils n'oublient plus qu'ils ne sont que des hommes, elle les réduit pendant quelques heures ou quelques mois à l'état d'animaux, c'est-à-dire au sommeil et à la vie purement végétative. Le bœuf fatigué, épuisé, se laisse tomber sur son sillon, *procumbit humi bos* — et il regarde autour de lui jusqu'à ce que ses forces lui reviennent. C'est ce qui est arrivé à mon père. Un jour la plume lui est tombée des mains, et il s'est mis à dormir.

« Il venait de faire un voyage fatigant et de se livrer à un travail excessif. Je l'ai amené chez moi, à la campagne, au bord de la mer, et je lui ai collé la bouche au sein de cette grande nature qui avait tant fait pour lui et qui seule pouvait le refaire. Le contact a été rude, les secousses ont été inquiétantes. Elle résistait plus que lui ; enfin ils ont fini par se reconnaître, par s'entendre, par se sourire. Il lui a fait toutes les excuses et toutes les promesses qu'elle exigeait, et elle lui a rendu en échange sinon toutes ses vigueurs d'autrefois, du moins, sa bonne humeur, son esprit et sa sérénité des meilleurs temps. Seulement, comme il n'a jamais su faire les choses à demi, il se trouve si bien de ce repos, de cette contemplation, de cette vie intime de la famille, harmonieuse et apaisante, qu'il n'avait jamais eu le temps même d'entrevoir, au milieu de ses immenses travaux, qu'il ne veut plus en sortir. Il jouit doucement de se sentir libéré, gracié. Tous les soucis, toutes les excitations, tous les énervements de sa vie fiévreuse sont venus mourir à ma porte. Je ne laisse pénétrer du dehors que le soleil et le grand air. Il s'y mêle quel-

quefois un peu trop de vent, mais il l'a toujours aimé, et, comme il me le disait hier : « J'aime le vent parce qu'il m'empêche de penser. » L'appétit est bon et régulier, le sommeil devenu plus court est plus réparateur, mais, le soir venu, il s'y replonge avec délices. Supposez un homme prenant un bain à même les éléments, voilà son état.

« Je lui ai lu votre article en passant le commencement, parce que nous lui cachons toute allusion à la maladie *dont on l'a accusé* ; il en a été très touché et nous a entretenus de cette époque de sa vie comme il l'eût fait il y a dix ans. Quand, pour conclure, je lui ai dit : « Eh bien, veux-tu te remettre à travailler? il m'a répondu en secouant la tête avec ce sourire que vous connaissez : Il n'y a pas de danger qu'on m'y reprenne, je suis trop bien comme ça. » Il a ajouté : — « Dis à Asseline que si jamais je reprends la plume, ce sera pour lui écrire, mais qu'il n'y compte pas trop. »

« Sur quoi il s'est remis à jouer aux dominos avec mes enfants qu'il adore. Il en a pris son parti, il est retiré. Il n'aspire plus qu'au repos. Il l'a bien gagné, entre nous...

« J'ai résolu, grâce à cette raison dont vous voulez bien faire le contre-poids de mon cœur, de ne pas entretenir le public de mon père. On ne sait jamais, quand on est le fils d'un pareil homme, comment il faut parler de lui en public. On est toujours dans le trop ou dans le trop peu. Ces choses-là regardent les amis, l'histoire et la postérité. Les enfants ne doivent intervenir que pour remercier les sympathies et rectifier les erreurs. Je n'ai que l'une de ces choses à faire avec vous, la première, et je la fais de toute la force de nos bons souvenirs et de notre vieille amitié. »

Dumas fils se trompait en croyant et en voulant faire croire que l'engourdissement physique et intellectuel de son père pouvait n'être que passager. Ce cerveau, si

fécond qu'il eût été, ce corps, si robuste qu'on l'eût connu, étaient harassés, usés par l'abus fait de l'un et de l'autre.

Dans les derniers jours de novembre, le froid sévit à Puys avec intensité ; le ciel était bas et gris, la mer houleuse et sale : ce temps mélancolique déprima plus encore le vieillard, qui prit le lit sans vouloir désormais le quitter. Il eut conscience alors de sa fin prochaine et recommanda à sa fille de ne pas le laisser mourir sans l'assistance d'un prêtre. La mort effectivement s'approchait à pas lents, mais ininterrompus. Dans la nuit du 4 au 5 décembre, une attaque d'apoplexie séreuse se déclara, que des soins énergiques ne purent enrayer. Averti par Mme Petel, l'abbé Andrieu, curé de la paroisse Saint-Jacques, de Dieppe, vint dans la matinée à Puys; au moment d'administrer les derniers sacrements, il se pencha sur le moribond et l'appela par son nom : Dumas remua les paupières mais ne dit pas un mot : il mourut, dans l'après-midi, sans avoir repris connaissance.

Voici l'acte qui fut, dans les délais légaux, transcrit sur les registres de la commune de Neuville, dont Puys est voisin :

« Du sixième jour du mois de décembre l'an mil huit cent soixante-dix, neuf heures du matin.

« Acte de décès d'Alexandre Dumas Davy de la Pailleterie, décédé le cinq de ce mois, à dix heures du soir, au domicile de son fils, situé au hameau de Puys, commune de Neuville, âgé de soixante-huit ans quatre mois, homme de lettres, chevalier de la Légion d'honneur, de l'ordre de Léopold, de Gustave Wasa, commandeur de l'ordre d'Isabelle-la-Catholique, du Saint-Sépulcre, né à Villers-Cotterets (Aisne) le vingt-quatre juillet mil huit cent deux, fils de feu Thomas-Alexandre Dumas Davy de la Pailleterie et de feue Marie-Louise-Elisabeth Labouret, veuf de Ida Ferrier, décédée à Pise (Italie).

« Sur la déclaration à nous faite par Alexandre Dumas Davy de la Pailleterie fils, âgé de quarante-six ans, homme de lettres et propriétaire, chevalier de la Légion d'honneur, demeurant à Puys, commune de Neuville, qui a dit être fils du défunt, et par Adolphe Lemoine-Montigny, âgé de soixante-cinq ans, directeur du théâtre du Gymnase-Dramatique, demeurant présentement à Puys, qui a dit être ami du défunt.

« Lesquels ont signé après lecture faite le présent acte qui a été fait double en leur présence et constaté suivant la loi par nous, soussigné, Hébert, maire de la commune susdite, remplissant les fonctions d'officier public de l'état civil... »

La mort du romancier produisit à Dieppe, où résidaient alors nombre de Parisiens chassés par le siège, une émotion d'autant plus grande qu'elle coïncidait avec l'entrée des Prussiens dans la ville. Malgré les préoccupations causées par ce dernier incident, le conseil municipal décida que cinq de ses membres assisteraient aux funérailles du célèbre écrivain.

En raison de l'occupation prussienne, Dumas fils voulut que la cérémonie funèbre se fît à Neuville et non à Dieppe même. L'église de l'humble commune se trouva trop petite pour contenir la foule émue. Au cimetière, voisin du temple paroissial et semblable à tous ceux des villages normands, un des conseillers délégués par Dieppe, M. Lebourgeois, prononça, au milieu du recueillement général, les paroles suivantes :

« Dans les temps malheureux où nous vivons, le salut du pays absorbe toutes nos pensées.

« Cependant nous devons un adieu à celui qui nous quitte, désormais à l'abri des misères de cette vie, et nous le devons surtout quand ce mort a été un illustre vivant !

« Alexandre Dumas père, après une longue et bril-

lante carrière, est mort chez son fils, aux portes de notre ville.

« Le conseil municipal de Dieppe a pensé qu'il devait assister à ses obsèques, et nous a commis pour le représenter.

« Le nom d'Alexandre Dumas, verbe de raison littéraire qui veut dire esprit et talent, déjà populaire à Dieppe, l'est devenu davantage dès que le fils a créé, dans le vallon de Puys, une colonie désormais célèbre, puisque son père vient d'y mourir.

« Il n'appartient guère au représentant d'une ville de pêcheurs et de bourgeois d'entreprendre l'éloge funéraire d'un littérateur tel qu'Alexandre Dumas; cependant la bénédiction du plus humble, quand elle est cordiale et sincère, doit, à cause de sa simplicité même, toucher les cœurs généreux, tout autant qu'un éloge académique.

« Nous ne sommes pas tous initiés aux jouissances de la littérature ; cependant il en est bien peu, parmi nous, qui ne doivent à Alexandre Dumas beaucoup de ces heureuses veillées, où la dernière page du livre arrive toujours trop tôt. Il a su, dans ses nombreuses chroniques, aplanir les difficultés de l'histoire et forcer le lecteur à s'instruire en s'amusant ! Presque toutes les créations de sa verve littéraire sont devenus populaires ; mais ce n'est pas à nous qu'il appartient de juger ses œuvres; c'est peut-être le temps, mais ce n'est pas le lieu : d'autres plus compétents sauront le faire.

« Disons seulement que tous ceux qui l'ont lu doivent l'aimer, car, à chaque trait de son humeur primesautière, de son esprit si français, on reconnaît l'élan d'un cœur généreux !

« Voyez, messieurs, quelle misère est la nôtre, en ces affreux temps d'invasion ! En temps ordinaire, la mort d'Alexandre Dumas eût occupé Paris et la France ; toutes les notabilités de la littérature auraient tenu à

honneur de l'accompagner à sa dernière demeure. Que d'adieux éloquents ! que d'éloges noblement exprimés ! Et, aujourd'hui, quelques mots seulement tombent sur sa fosse, d'une bouche inconnue. Mais ne perdons pas courage. La France vit encore ; nos pauvres enfants, que nous suivons du cœur, combattent tous les jours pour la sauver ! La force brutale, aidée de je ne sais quelle mystérieuse complicité, a pu nous imposer des pertes matérielles ; mais l'esprit français n'émigrera jamais en Allemagne !

« Alexandre Dumas, le nom que vous avez rendu célèbre était un héritage lourd à porter; mais il était recueilli d'avance, et vous avez emporté cette consolation dans la tombe !

« Oui, messieurs, aussitôt que des jours meilleurs — et la date n'en est pas éloignée — viendront luire sur notre beau pays, nous verrons reparaître avec un nouvel éclat le nom d'Alexandre Dumas ! »

Ce discours, en sa cordiale simplicité, traduisait bien le sentiment de tous ; aussi fut-il vivement approuvé. M. Lemoine-Montigny parla ensuite au nom du monde littéraire, puis M. Bénédict Masson, peintre de talent, dit le suprême adieu de l'art et des artistes à celui qui les avait passionnément aimés.

Les dernières prières faites, les assistants se dispersèrent, confondant dans la même émotion poignante ce deuil intime et les malheurs publics !...

Après l'Année terrible. — Un hommage. — Obsèques définitives de Dumas. — Deux statues. — Le discours d'Edmond About. — Biographies et études. — Le centenaire de Dumas. — Comment on aurait dû le célébrer.

Quand, la paix signée et la Commune vaincue, on récapitula les pertes subies pendant l'Année terrible, celle d'Alexandre Dumas apparut, au monde littéraire, comme une des plus sensibles.

Paris, dont il avait été l'enfant gâté, fut le premier à lui dédier une fête reconnaissante. Le 17 décembre 1871, Ballande, fondateur des *Matinées littéraires*, donna effectivement, en l'honneur du grand dramaturge, une représentation composée d'actes détachés de ses meilleures pièces, et terminée par un à-propos de M. Paul Delair : l'*Eloge d'Alexandre Dumas*, joué par Mélingue, Dumaine, Berton père, Mmes Arnould-Plessy, Marie Laurent, Desclée et Laurence Gérard. A la scène finale de ce poétique hommage, le plus glorieux acteur du théâtre romantique, Frédérick-Lemaître, couronna de laurier le buste de Dumas, au milieu des applaudissements d'une nombreuse assistance.

Cinq mois plus tard une cérémonie touchante attirait à Villers-Cotterets les représentants de la littérature, de l'art et de la presse. Dumas fils ramenait, au tom-

beau de famille, les restes de son père, exhumés de Neuville. C'était le 16 avril 1872, et le soleil dorait de chauds rayons le petit cimetière où le grand homme allait, selon sa volonté, dormir son dernier sommeil. Quand le corps, escorté de confrères et d'amis, eut atteint le caveau, les discours commencèrent. MM. Ferdinand Dugué, Emmanuel Gonzalès, Perrin, Charles Blanc et Potier prirent successivement la parole, au nom des auteurs dramatiques, des gens de lettres, des théâtres, du ministère des Beaux-Arts et des compatriotes de l'écrivain. Puis, comme chef de famille, Dumas fils s'exprima en ces termes :

« Messieurs,

« Je ne veux pas me séparer de vous sans avoir donné quelques explications, que les amis de mon père, ses compatriotes et l'histoire ont le droit de me demander, à moi personnellement.

« On a pu s'étonner qu'il s'écoulât un temps si long entre le jour de la mort de mon père et la cérémonie qui nous réunit en ce moment. En voici la raison : mon père est mort chez moi, à Puys, le 5 décembre 1870. Il est mort sans secousse, sans douleur, sans agonie, au milieu des siens, tandis que tant d'autres tombaient sur les champs de bataille, au milieu des imprécations et loin de ceux qu'ils aimaient.

« Il y a de cela dix-huit mois ; le département de la Seine-Inférieure était alors envahi par l'ennemi ; la guerre continuait. J'enterrai mon père aux lieux mêmes où il était mort, en attendant la fin. La paix faite, les Prussiens étaient ici, attendant leur argent.

« Ramener mon père à ce moment, c'eût été leur donner l'occasion de venir, sous prétexte de s'associer à notre hommage, fouler aux pieds une autre tombe

glorieuse, celle du général qui les avait autrefois combattus.

« Ils partirent à la fin d'octobre. Le ciel était froid, nos bois dénudés étaient tristes et sans soleil. Et je voulais que mon père ne rentrât parmi vous qu'avec la lumière. Je voulais que cette cérémonie fût moins un deuil qu'une fête, moins un ensevelissement qu'une résurrection.

« Vous voyez que j'ai bien fait d'attendre, puisque le printemps lui-même s'est fait mon complice.

« Mon père avait toujours désiré d'être enterré ici. Il y avait laissé des amitiés, des souvenirs ; et ce sont ces souvenirs et ces amitiés qui m'ont accueilli hier soir, lorsque tant de bras dévoués se sont offerts pour suppléer les porteurs et conduire eux-mêmes à l'église le corps de leur grand ami. J'ai compris alors pourquoi mon père tenait à reposer parmi vous.

« J'ai contracté, là, une dette de reconnaissance que je léguerai à mes enfants, comme mon père m'a légué la sienne, reconnaissance que je ne puis prouver aujourd'hui que par l'émotion qui m'empêche de m'exprimer comme je le voudrais... »

En ce temps où le bronze et le marbre servent à glorifier des hommes d'une médiocrité notoire, il eût été bizarre que le génie incontestable de Dumas ne fût point affirmé sur nos places publiques. Maltraité quelque peu par les contemporains de ses dernières années, l'auteur des *Mousquetaires* n'a pas à faire à la postérité le même reproche d'ingratitude. En décembre 1877, le conseil municipal de Villers-Cotterets décidait de lui élever une statue et, le 29 avril 1878, un comité se formait à Paris, pour la réalisation d'un projet identique.

Favorisée de puissants concours, l'œuvre parisienne prit le pas sur sa concurrente. Par suite, le 3 novembre

1883, on inaugura solennellement, sur la place Malesherbes, un très beau monument, pierre et bronze, dû à Gustave Doré. Sur un haut piédestal, Dumas est assis, tête levée ; sa main droite tient une plume, sa main gauche un livre. Sur le devant du piédestal, une jeune femme lit, entre un bourgeois et un ouvrier ; derrière, D'Artagnan est assis, dans son costume de mousquetaire. Les faces latérales portent, sans ordre, les titres des principales œuvres de Dumas, les noms des membres du comité et, chose regrettable, des inscriptions faisant naître l'auteur en 1803, soit un an plus tard que la date exacte.

Il fut, au jour de l'inauguration, prononcé sept discours que l'on a réunis en une jolie plaquette ; nous renvoyons à cette brochure les amateurs de rhétorique, sans pouvoir résister au désir de citer l'allocution d'Edmond About. Elle échappe, en effet, aux banales formules des éloges officiels, et contient des détails auxquels il faut laisser leur artistique encadrement :

« Cette statue, qui serait d'or massif si tous les lecteurs de Dumas s'étaient cotisés d'un centime, cette statue, messieurs, est celle d'un grand fou qui, dans sa belle humeur et son étourdissante gaîté, logeait plus de bon sens et de véritable sagesse que nous n'en possédons entre nous tous. C'est l'image d'un irrégulier qui a donné tort à la règle, d'un homme de plaisir qui pourrait servir de modèle à tous les hommes de travail, d'un coureur d'aventures galantes, politiques et guerrières, qui a plus étudié à lui seul que trois couvents de bénédictins. C'est le portrait d'un prodigue qui, après avoir gaspillé des millions en libéralités de toute sorte, a laissé, sans le savoir, un héritage de roi. Cette figure rayonnante est celle d'un égoïste qui s'est dévoué toute sa vie à sa mère, à ses enfants, à ses amis, à

sa patrie : d'un père faible et débonnaire qui jeta la bride sur le cou de son fils, et qui pourtant eut la rare fortune de se voir continué tout vivant par un des hommes les plus illustres et les meilleurs que la France ait jamais applaudis.

« Le comité qui a pris l'initiative de cette réunion littéraire et patriotique a bien fait d'y convier la société des gens de lettres. Je craignais encore, il y a quelques jours, qu'il ne nous eût oubliés, et je ne m'en consolais pas facilement, car Dumas, qui fut un de nos fondateurs avec Hugo, Balzac et tous les grands romanciers du siècle, nous appartient au moins autant qu'à nos honorables amis les auteurs dramatiques. Ses livres seront lus plus longtemps que ses comédies et ses drames ne seront représentés. Durant un siècle et plus, ces beaux récits où l'action ne languit jamais, où le style est limpide et brillant comme le cristal d'une source, où le dialogue pétille comme bois vert sur le feu, feront la joie des jeunes gens, la distraction des vieillards, le repos des travailleurs, la consolation des malades, les délices de tous. J'ai vu des hommes d'un certain âge et passablement occupés, moi, par exemple, s'oublier une nuit entière en compagnie du *Chevalier de Maison-Rouge* ou des *Mohicans de Paris*. J'entends encore quelquefois mes enfants se quereller amicalement parce que l'un n'a pas fini le second volume de *Monte-Christo*, quand l'autre, qui attend son tour, est arrivé au bout du premier. Et j'en conclus que le bon Dumas n'a rien perdu de sa fraîcheur depuis le temps, hélas ! un peu lointain, où il faillit causer la mort d'un de nos camarades. C'était un petit Espagnol, interne à la pension Massin : il avait perdu l'appétit et le sommeil, et se consumait lentement comme tous ceux qui ont le mal du pays. Sarcey, qui était dans sa classe et qui l'avait pris en amitié, lui dit un jour :

« — C'est ta mère que tu voudrais voir ?

« — Non, répondit l'enfant, elle est morte.

« — Ton père, alors ?

« — Il me battait.

« — Tes frères et sœurs ?

« — Je n'en ai pas.

« — Mais pourquoi donc es-tu si pressé de retourner en Espagne ?

« — Pour achever un livre que j'ai commencé aux vacances.

« — Et qui s'appelle ?

« — *Los Tres Mosqueteros.* »

« Le pauvre enfant, messieurs, avait la nostalgie des *Trois Mousquetaires*. Il ne fut pas difficile à guérir.

« Ce n'est pas seulement par son incomparable génie de conteur que Dumas appartient à notre vieille et fraternelle société ; c'est aussi par son caractère, par ses mœurs, ses qualités, ses défauts, ses erreurs même. Nous avons eu parmi nous d'aussi grands écrivains, jamais un type d'homme de lettres aussi parfaitement accompli. Il a fait bien des choses en dehors de son état, par exemple, la révolution de 1830 et la conquête des Deux-Siciles ; mais on peut dire sans exagération qu'il n'a vécu que pour écrire. Lorsqu'il se plongeait dans l'histoire, c'était comme un pêcheur de perles, pour en rapporter un roman. Lorsqu'il voyageait en Afrique, en Syrie, au Caucase, en Suisse, en Italie, c'était pour raconter ses voyages. La rencontre la plus vulgaire, la conversation la plus insipide, lui fournissait au moins une page intéressante. Il a nourri des animaux, chiens, chats, singes, tortues, grenouilles, et même un ours, si j'ai bonne mémoire : c'était pour leur prêter de l'esprit. Les femmes ont pris beaucoup de son cœur et fort peu de son temps : je doute que la plus aimée ait eu assez d'empire sur lui pour le détourner

du travail, car il n'a cessé de produire que lorsqu'il a cessé de vivre. Et que fût-il advenu, bonté du ciel ! si la manne que tout son peuple attendait bouche bée avait fait défaut un seul jour? Rappelez-vous ce temps, cet heureux temps, où les grands journaux politiques se disputaient la clientèle à coups de feuilleton, où le premier-Paris n'était plus pour ainsi dire qu'un hors-d'œuvre, car la France s'intéressait plus vivement à D'Artagnan ou à Edmond Dantès qu'à MM. Duvergier de Hauranne et Guizot. C'était l'âge d'or du roman, le règne de Dumas Ier, qui fut d'ailleurs un bon roi ; car il n'abusa du pouvoir que contre les libraires et les éditeurs de journaux au grand profit de tous ses confrères. En faisant admettre l'esprit à la cote des valeurs mobilières, il servit le prochain autant et plus que lui-même et il améliora largement la condition de l'écrivain. Il la relevait en même temps aux yeux des sots, cette imposante majorité du genre humain, par la magnificence de sa vie et ses largesses sans exemple. Assez longtemps les grands seigneurs avaient humilié les grands talents : Dumas se mit en tête de venger le pauvre Colletet crotté jusqu'à l'échine et tous ceux qui depuis deux siècles ont accepté l'aumône dédaigneuse des princes, des financiers ou des gouvernements. Il fit merveille dans cette voie ; peut-être même y poussa-t-il un peu trop loin, car son inexpérience des chiffres le livra quelque temps aux créanciers, aux usuriers et aux huissiers. Mais Dumas n'était pas homme à se troubler pour si peu. Lorsqu'il fut bien certain d'avoir des dettes, il travailla pour ses créanciers comme il avait travaillé pour ses amis, ses maîtresses et ses parasites. Cela ne le changeait pas beaucoup, car il n'avait pas de besoins personnels, sauf l'encre et le papier. Je me trompe : il lui fallait encore des collaborateurs, et il en a fait une large consommation. Il ne s'en est jamais caché, et, d'ailleurs, le simple bon

sens dit assez qu'un seul homme était incapable d'écrire plus de cent volumes par an. Les envieux et les impuissants lui ont fait un reproche de cette nécessité. Les Mirecourt du temps ont pleuré des larmes de crocodile sur les victimes de sa gloire et de son talent. Il paraît mal aisé de plaindre les collaborateurs de Dumas, quand on regarde ceux qui ont survécu. Le maître ne leur a pris ni leur argent, car ils sont riches, ni leur réputation, car ils sont célèbres, ni leur mérite, car ils en ont encore et beaucoup. Du reste ils ne se sont jamais lamentés, tout au contraire. Les plus fiers s'applaudissent, je crois, d'avoir été à si bonne école, et c'est avec une véritable piété que le premier de tous, M. Auguste Maquet, parle toujours de son grand ami. Je ne sais pas dans quelle proportion l'on partageait les fruits du travail commun ; il est certain que le crédit de son nom et la supériorité de son style permettaient à Dumas de se faire la part du lion ; mais l'empressement avec lequel on recherchait son patronage atteste que ce beau génie n'était pas un génie injuste et malfaisant. Quant à la somme de travail qu'il apportait à la masse, je puis dire avec une sorte de précision ce qu'elle était, car un heureux concours de circonstances m'a permis de surprendre ce grand producteur en flagrant bienfait de collaboration.

« C'était au mois de mars 1858, à Marseille. J'allais en Italie, ou du moins je croyais y aller et prendre le bateau de Civita-Vecchia le soir même. Mais, en mettant les pieds sur le quai de la gare, je me sentis soulevé de terre par un colosse superbe et bienveillant, qui m'embrassa. Il était venu au-devant d'une femme adorée qu'il n'aimait plus depuis la veille, car il venait tout justement de lui donner une rivale dans son impatience de la revoir. Il l'accueillit d'ailleurs avec la tendresse la plus vive et la plus sincère ; puis revenant à moi : — « Je te garde, dit il ; tu vas descendre à mon

hôtel ; nous dînerons ensemble, et je te ferai moi-même une bouillabaisse dont tu te lècheras les doigts; tu viendras ensuite au Gymnase applaudir la première représentation d'un drame qu'ils m'ont forcé d'écrire en trois jours ; Clarisse et Jenneval y sont sublimes. Et ma petite ingénue! Un amour! Mais n'en dis rien devant la dame de Paris. »

« Je lui obéis avec joie, comme on obéissait toujours à cet être irrésistible. Sa bouillabaisse fut délicieuse ; son drame, intitulé les *Gardes Forestiers*, alla aux nues; on offrit sur la scène une couronne d'or à l'auteur ; l'orchestre du théâtre vint lui donner une aubade sous les fenêtres de l'hôtel aux applaudissements du public; il parut au balcon, remercia les musiciens et harangua le peuple ; on se rendit ensuite au meilleur restaurant de la ville où les directeurs du théâtre avaient commandé le souper. La fête se prolongea jusqu'à trois ou quatre heures du matin. Nous rentrons; je dormais debout. Lui, le géant, était frais et dispos comme un homme qui sort du lit. Il me fit entrer dans sa chambre, alluma devant moi deux bougies neuves sous un abat-jour et me dit :

« Repose-toi, vieillard! Moi qui n'ai que cinquante-cinq ans, je vais écrire trois feuilletons qui partiront demain, c'est-à-dire aujourd'hui par le courrier. Si, par hasard, il me restait un peu de temps, je bâclerais pour Montigny un petit acte dont le scénario me trotte par la tête. »

« Je crus qu'il se moquait ; mais en m'éveillant je trouvai dans la chambre ouverte, où il chantait en faisant sa barbe, trois grands plis destinés à *la Patrie*, au *Journal pour tous* et à je ne sais quelle autre feuille de Paris; un rouleau de papier à l'adresse de Montigny renfermant le petit acte annoncé, qui était tout bêtement un chef-d'œuvre : l'*Invitation à la valse*.

« Il est manifestement impossible à l'homme le mieux doué d'abattre une telle besogne en quelques heures si sa tâche n'a pas été sérieusement préparée, soit par lui-même, soit par un autre. Dumas écrivait ses romans de sa main, d'une belle et lumineuse écriture, sur un grand papier azuré et satiné. Mais il en improvisait la broderie sur un fond qui n'était pas improvisé. Je vois encore sur notre table d'hôtel la première version des *Compagnons de Jéhu*. C'était un fort dossier de papier écolier, coupé en quatre et couvert d'une petite écriture fort nette ; une excellente ébauche mise au point par un praticien distingué, d'après la maquette originale du maître. Pour en faire un roman de Dumas, il ne restait plus qu'à l'écrire, et Dumas l'écrivait. Il copiait à sa manière, c'est-à-dire en y semant l'esprit à pleines mains, chaque petite feuille de papier blanc sur une grande feuille de papier bleu. Il faisait ainsi pour lui-même ce qu'un autre Dumas fit plus tard pour Mme Sand avec un désintéressement absolu lorsqu'il tira son grand feu d'artifice à travers les quinconces, les charmilles et les plates-bandes du *Marquis de Villemer*.

« L'esprit du fils et l'esprit du père seront peut-être un jour le thème d'un parallèle à la Plutarque que je n'entreprendrai point, et pour cause : il y faudrait un demi-siècle de reculée et le savoir d'un lapidaire assez exercé pour comparer le Régent au Sancy. J'ai vu des Parisiens qui savaient leur métier de maîtres de maison organiser un concours entre ces deux grands virtuoses; mais c'est en vain qu'on les faisait s'asseoir à la même table ; ils s'éteignaient réciproquement et cachaient leur esprit à qui mieux mieux, parce que chacun d'eux avait peur d'en montrer plus que l'autre, et qu'ils s'adoraient l'un l'autre jusqu'à l'abnégation.

« Dans notre précieuse et trop courte intimité de Marseille, Dumas père m'a dit un jour : « Tu as bien

raison d'aimer Alexandre, c'est un être profondément humain, il a le cœur aussi grand que la tête. Laisse faire, si tout va bien, ce garçon-là sera Dieu le fils. » L'excellent homme savait-il, en parlant ainsi, qu'il usurpait le trône de Dieu le père ? Peut-être ; mais chez Dumas le moi n'était jamais haïssable parce qu'il était toujours naïf et bon. La bonté entre au moins pour les trois quarts dans le composé turbulent et fumeux de son génie.

« Sous le bon écrivain qui ne tardera pas à devenir classique, grâce à la limpidité de son style, on trouve toujours le bon homme et le bon Français. Il aima son pays par-dessus tout, dans le présent et dans le passé, sans rien sacrifier à l'esprit de parti, sans tomber dans les déplorables iniquités de la politique. Nul n'a parlé de Louis XIV avec plus de respect, de Marie-Antoinette avec plus de pitié, de Bonaparte avec plus d'admiration que ce républicain déclaré et convaincu. Il a été, concurremment avec Michelet, avec Henri Martin, avec les plus ardents, avec les plus austères, un vulgarisateur de notre histoire, c'est ainsi qu'il a mérité l'amère faveur du destin qui l'a fait mourir à la fin de l'année terrible, l'a retranché de la France en même temps que l'Alsace et la Lorraine, et l'a enseveli, comme un héros vaincu, dans le drapeau national en deuil. Sa gloire littéraire est surtout, avant tout, une gloire patriotique : aussi voyons-nous sa statue, la première qu'un simple romancier ait obtenue en France, rassembler autour d'elle l'élite de tous les partis.

« Ce libre penseur, qui était d'ailleurs un spiritualiste convaincu, respectait religieusement la foi d'autrui ; ce bon vivant, ce joyeux compagnon, n'a propagé que les bons principes, il n'a prêché que la saine morale ; aussi voyons-nous les fidèles de toutes les communions, les philosophes de toutes les écoles, absoudre unanime-

ment les écarts véniels de sa vie et de sa plume. Enfin cet écrivain fougueux, puissant, irrésistible comme un torrent débordé, ne fit jamais œuvre de haine ou de vengeance ; il fut clément et généreux envers ses pires ennemis ; aussi n'a-t-il laissé ici-bas que des amis. Le champ de l'avenir est le patrimoine des bons. Telle est, messieurs, la moralité de cette cérémonie. »

La citation est longue, mais nous l'avons voulue pour que fussent confirmés, par un maître écrivain, les jugements portés au cours du présent livre. Les pages humoristiques d'About furent d'ailleurs, entre toutes, goûtées et applaudies par les vingt mille personnes groupées autour de la sympathique effigie de Dumas. Aux discours répondirent, dans les théâtres et les journaux parisiens, des poésies ou des études originales glorifiant justement Dumas et ses ouvrages.

Deux ans plus tard, le 24 mai 1885, Villers-Cotterets, à son tour, inaugurait une statue du romancier, payée par souscription publique et exécutée par Carrier-Belleuse père.

Plusieurs publications ont depuis rappelé la vie singulière d'Alexandre Dumas en étudiant ses pièces parfois reprises, ses livres réédités modestement ou avec un grand luxe artistique. La mort de son fils, survenue le 27 novembre 1895, fut surtout le prétexte d'ingénieux parallèles entre deux talents, égaux peut-être mais de procédés et buts dissemblables. Enfin, après Villers-Cotterets où il vint au monde, Marseille et Dieppe qu'il illustra, Paris, qui couronna Dumas de lauriers si nombreux, a célébré pieusement le centenaire de sa naissance.

Nous aurions voulu, pour cette dernière fête justifiée par tant de raisons excellentes, un programme sortant des banalités coutumières. Etait tout indiquée, à sa date, la réalisation d'un projet exposé depuis des années et con-

sistant à ériger les satues du général Dumas et de Dumas fils sur la place même où sourit celle du romancier-dramaturge et qu'on eût alors baptisée *Place des trois Dumas*. Aucun discours, vers ou prose, n'a dû réjouir l'âme immortelle du bon Dumas comme l'eût fait l'apothéose du père qu'il admira et du fils dont il fut aimé...

DEUXIÈME PARTIE

LES ŒUVRES

XI

Les livres de Dumas. — Dumas romancier. — Son premier volume. — Spéculation malheureuse. — « Faites-vous un nom ». — Seconde formule littéraire. — Les romans historiques de Dumas, dans quel ordre il faut les lire. — Dumas nomade, ses *Impressions de voyage*. — Dumas cuisinier, ses recettes. — Dumas poète. — Pourquoi ses vers n'ont pas été recueillis.

L'examen du bagage littéraire d'un auteur est le complément obligé de sa biographie. Pour Dumas ce travail, en raison du nombre et de la diversité des œuvres produites, nécessiterait plusieurs volumes. Bornons-nous donc à spécifier les genres successivement exploités, par le grand écrivain, pendant quarante années.

Les livres de Dumas comprennent, outre les romans,

nouvelles et contes, des études historiques, les récits de voyage, des biographies et critiques, trois cents volumes petit texte, au total, correspondant à douze cents tomes au moins du format dit *Cabinet de lecture.*

Des Dumas nombreux affirmés par cette œuvre colossale, détachons d'abord le Dumas romancier. Son début dans le genre qui devait lui valoir une célébrité sans rivale fut pourtant loin d'être brillant.

Il avait, en 1825, écrit trois nouvelles avec lesquelles, naïf comme tout commençant, il espérait faire du bruit et gagner une fortune ; mais c'est en vain qu'il les offrit successivement à dix libraires parisiens. Convaincu cependant que son petit volume lui vaudrait un succès comparable à celui d'*Ourika*, Dumas s'aboucha avec un imprimeur nommé Sétier qui, sur l'avis de sa femme, consentit à publier, de compte à demi, les fameuses nouvelles. Le livre, tiré à mille exemplaires, devait coûter six cents francs ; pour payer sa part, Dumas emprunta sur les billets d'auteur de son premier vaudeville reçu par l'Ambigu. Bien imprimés et habillés d'une coquette couverture grise, les essais de Dumas parurent en 1826, chez le libraire Sanson, sous ce titre : *Nouvelles Contemporaines*, et avec cette pieuse dédicace : « A ma mère, hommage d'amour, de respect et de reconnaissance. » — « On en vendit quatre exemplaires, confesse l'auteur dans ses *Mémoires*, et l'on fit dessus un article dans *le Figaro.* M. Sétier en fut de deux cent quatre-vingt-dix francs pour avoir imprimé les *Nouvelles Contemporaines* et moi de trois cents francs pour les avoir faites. La spéculation n'était heureuse ni pour l'un ni pour l'autre ; aussi je m'en tins à ce conseil que m'avait donné un libraire fort intelligent, M. Bossange : « Faites-vous un nom et je vous imprimerai. »

C'est au théâtre que Dumas demanda la notoriété nécessaire pour ouvrir les portes des librairies ; son nom

fait, il y frappa de nouveau et, cette fois, avec de meilleurs résultats. En 1835 paraissaient, aux frais de l'éditeur Dumont, les *Souvenirs d'Antony*, réunion de nouvelles en partie recueillies dans diverses publications ; puis, les années suivantes, *Isabel de Bavière*, *la Salle d'armes*, *le Capitaine Paul*, *la Comtesse de Salisbury*, *Jacques Ortis*, *les Aventures de John Davy*, d'autres volumes encore, charmants, pleins d'esprit, atteignant enfin le seul but visé par l'auteur, amuser sans relâche.

Vers 1839 une amélioration notable, due peut-être à sa rencontre avec Auguste Maquet, se fit remarquer dans le talent de Dumas. Alors commença sa série de romans chevaleresques ressuscitant le passé avec une verve aussi attrayante qu'instructive. *D'Harmental*, *les Mousquetaires*, *la Reine Margot*, *Maison-Rouge*, *la Dame de Monsoreau* tiennent la tête de ces évocations saisissantes, auxquelles faisaient contraste d'intimes études comme *Amaury* et *Fernande*. Ce n'est pas un monde, mais vingt mondes différents, qu'on voit, dans les œuvres de Dumas, passer comme un rêve. Les péripéties s'y succèdent avec tant de rapidité, les personnages subissent, dans leurs caractères ou leur fortune, des transformations si complètes que le lecteur, arraché aux platitudes de la vie, dévore jusqu'à la dernière ligne du volume et, ce volume fini, étend la main pour en saisir un autre, sans s'occuper du style, parfois incorrect, ni des pensées, rarement profondes.

La nomenclature des romans de Dumas n'aurait pour l'amateur, renseigné par divers catalogues, qu'un intérêt médiocre : il sera plus utile d'indiquer ici, pour la première fois, l'ordre que l'on doit suivre pour tirer de leur lecture un profit complet.

Insoucieux des obstacles, Dumas avait, un jour, déclaré l'intention de faire, dans ses livres romanesques, défiler successivement toutes les époques de notre histoire ; ce projet ne reçut qu'une exécution partielle, mais



les jalons posés, de siècle en siècle, par l'ambitieux auteur, ont entre eux des liens dont il faut tenir compte, si relâchés d'ailleurs que ces liens puissent paraître. Voici donc le classement logique des romans dans lesquels l'écrivain prétendit éclaircir les faits et juger les hommes de divers temps :

Le Bâtard de Mauléon,
Isabel de Bavière,
La Comtese de Salisbury,
Charles-le-Téméraire,
Ascanio,
Les Deux Diane,
Le Page du duc de Savoie,
La Reine Margot,
La Dame de Monsoreau,
Les Quarante-Cinq,
Les Trois Mousquetaires,
Vingt ans après,
Le Vicomte de Bragelonne,
Le Chevalier d'Harmental,
Une Fille du Régent,
Olympe de Clèves,
Joseph Balsamo,
Le Collier de la Reine,
Ange Pitou,
La Comtesse de Charny,
Le Chevalier de Maison-Rouge,
Les Blancs et les Bleus,
Les Compagnons de Jéhu,
Le Comte de Monte-Christo,
Les Mohicans de Paris,
Salvator le commissionnaire,
Les Louves de Machecoul.

Ces vingt-sept livres évoquent, de 1361 à 1832, un certain nombre de personnages intéressants en laissant dans l'ombre des figures plus captivantes encore. Il n'en pouvait être autrement et ces lacunes, possibles à combler, l'eussent été sans doute par Dumas, si quelque raison ignorée ne l'eût porté à renoncer à une idée heureuse entre toutes. Ce qu'on possède de ces œuvres historiques fait regretter vivement qu'il n'ait qu'en partie édité la chronique amusante dont le peuple eût gardé la mémoire à jamais.

Autant que romans d'aventures ou d'amour plurent universellement les études, contes et souvenirs publiés, à diverses dates, par Alexandre Dumas. Ces derniers, vraiment, constituent une œuvre exceptionnelle, sans modèle et sans imitation possible. L'auteur, que la multiplicité de ses travaux eût logiquement dû fixer à Paris, était au contraire un nomade. La Suisse, la Méditerranée et ses côtes, l'Egypte, le Midi de la France, les bords du Rhin, Florence, Naples, l'Espagne, l'Afrique, la Russie, le Caucase, Astrakan, la Prusse et l'Autriche le virent successivement passer en grand seigneur ou en artiste. Trente volumes au moins relatent ces voyages, payés tantôt par le gouvernement français, tantôt par Dumas même. Au jugement d'un bibliographe, on trouve, dans les *Impressions de voyage*, « du drame, de l'élégie, de l'églogue, de l'idylle, de la politique, de la gastronomie, de la statistique, de la géographie, de l'histoire, de l'esprit, enfin tout, excepté de la vérité. » — Qu'importe au lecteur, indulgent pour les gasconnades de l'écrivain, et que passionnent les pages où Dumas parle sans fard de lui-même, de ses compagnons, des choses qu'il voit, de ce qu'il sait ou ignore avec une verve continue !

Au cours d'aventures vraies ou supposées Dumas, dans ses voyages, se faisait un plaisir d'étudier l'art de vivre des divers peuples. Il recueillait ainsi des recettes

culinaires que répandaient ses livres et qu'il utilisait lui-même au profit des convives admis à sa table. Il acquit de la sorte, parmi les gastronomes, un renom dont il tirait gaîment vanité. — « Je vois, écrivait-il un jour, que ma réputation culinaire se répand et promet d'effacer bientôt ma réputation littéraire. Dieu soit loué ! Je pourrai donc me vouer à un état honorable et léguer à mes enfants, au lieu de livres dont ils n'hériteraient que pour quinze ou vingt ans, des casseroles ou des marmites dont ils hériteront pour l'éternité et qu'ils pourront léguer à leurs descendants, comme je les leur aurai léguées, à eux. » — Partant de cette idée il préparait, pour l'avenir, un recueil de recettes mirifiques destinées à renouveler notre alimentation démodée. Ces recettes ont été publiées, en 1878, avec un luxe digne de leur importance. Le *Grand dictionnaire de cuisine* est, en même temps qu'un guide précieux pour les amateurs de chère lie, le complément indispensable des œuvres du plus français de nos auteurs.

— « Mon goût pour la cuisine, comme celui de la poésie, me vient du ciel », — déclare Dumas à la suite des lignes citées plus haut. Sans accepter cette assimilation bizarre entre deux arts antipathiques, force nous est de rapprocher ici, du répertoire culinaire qui clôt la liste de ses ouvrages publiés, les poésies diverses qui, seules, ne figurent point dans son long catalogue.

Bien que des livres en prose aient surtout fait sa renommée, Dumas fut de la muse un courtisan fidèle. Il rimait avant de connaître les règles de la prosodie, et la première brochure lancée avec son nom fut, en 1825, une *Elégie sur la mort du général Foy*, qui l'avait deux ans plus tôt protégé. On lira avec curiosité la fin de cette pièce, imprimée aux frais de l'auteur et composée d'une *apparition*, d'un *hymne*, d'un *convoi* et d'un *épilogue :*

Mais, de sa main consacrant le cercueil,
Déjà le prêtre a versé l'eau lustrale;
Le cortège reprend sa marche triomphale,
Et du champ de la mort bientôt touche le seuil.
C'est là qu'on croit reperdre encore
Les objets que nos cœurs se plaisaient à chérir,
Et que le sol qui les dévore
Une seconde fois semble nous les ravir.
Éloignez donc ses fils,... que votre prévoyance
Epargne ce spectacle à leur timide enfance,
Et qu'ils n'entendent pas le bruit
De cette terre qui retombe
En retentissant dans la tombe
Comme un écho de l'éternelle nuit.
Et toi, peuple, dont les alarmes
Accompagnent ici le soutien de tes droits,
Tu viens de donner par tes larmes,
Une grande leçon aux rois.

Il y a du sentiment, de la sincérité, dans ces vers sans grand art, comme dans *Canaris*, dithyrambe publié l'an suivant et vendu au profit des Grecs.

C'est à *la Psyché*, recueil mensuel fondé par lui avec le concours de deux associés, que Dumas donna, de 1826 à 1829, la primeur de ses poésies subséquentes. On trouve, dans cette collection très rare, dix-neuf pièces de tons variés et prouvant chez le jeune écrivain la volonté ferme de profiter des conseils que lui donnaient ses amis. *La Psyché* morte, *l'Almanach des Muses*, *les Annales romantiques*, *le Talisman*, d'autres annuaires, accueillirent nombre de vers signés par Dumas qui, dans ses propres livres, en donna par la suite davantage encore. Comment se fait-il que les propriétaires des *Œuvres complètes* d'Alexandre Dumas n'aient jamais eu l'idée de grossir son avoir littéraire des poésies inventées ou traduites par lui avec un talent vrai ? Certains fidèles, à défaut d'éditeur, pré-

tendirent les grouper, mais, chose étrange, Dumas fils combattit leur projet, voulant, disait-il, rendre lui-même cet hommage à son père. Il ne le fit pas, et sa mort a plus que compromis les chances qu'on avait de voir combler un jour une lacune regrettable.

XII

Le théâtre de Dumas. — Comment Dumas devint auteur dramatique. — Un couplet du *Major de Strasbourg*. — Vaudevilles et mélodrames. — Un directeur assassiné. — Lecture et réception d'*Henri III et sa cour*. — Liste complète des pièces écrites par Dumas, soit seul, soit en collaboration, avec les noms de ceux qui les firent avec lui et l'indication des brochures publiées à l'occasion de ces pièces. — Ce qui n'est pas dans le *Théâtre complet* de Dumas. — Un drame inédit. — *Le Fils de l'Emigré*, analyse des trois premiers actes et texte complet du dernier. — Manuscrits conservés de Dumas.

Au théâtre, plus encore que dans le roman, Alexandre Dumas fut un maître. Ses pièces, dramatiques ou aimables, restent des modèles d'agencement et, de chacune d'elles, se dégage une étonnante intensité de vie.

C'est, nous l'avons dit, à Villers-Cotterets et au cours de sa dix-huitième année que, sur les conseils d'Adolphe de Leuven son ami, Dumas songea pour la première fois à aborder la scène. Un vaudeville d'abord fut le résultat de sa collaboration avec son mentor littéraire ; il avait pour titre le *Major de Strasbourg* et contait l'histoire d'un soldat de l'empire devenu laboureur à la suite des revers de la Grande-Armée. On ignorera toujours le plan

de cet acte, dont un couplet seulement figure dans les *Mémoires* qui sont, à vrai dire, l'unique document qu'on possède sur la jeunesse de Dumas.

Voici le couplet, sur l'air : *T'en souviens-tu*, et chanté par un comte et son fils Julien surprenant le vieil officier livré à une lecture qui l'absorbe :

JULIEN.

N'approchez pas, demeurez où vous êtes,
Il lit...

LE COMTE.

Sans doute un récit de combats,
Ce livre?

JULIEN, *regardant par-dessus l'épaule du major.*
C'est *Victoires et Conquêtes.*

LE COMTE.

Tu vois, enfant, je ne me trompais pas :
Son cœur revole aux champs de l'Allemagne,
Il croit encor voir les Français vainqueurs...

JULIEN.

Mon père, il lit la dernière campagne,
Car de ses yeux je vois couler des pleurs.

Ces vers chauvins plurent à De Leuven, qui fit ensuite avec Dumas *le Dîner d'Amis*, vaudeville emprunté aux *Contes à ma fille*, de Bouilly, et *les Abencérages*, mélodrame inspiré du *Gonzalve de Cordoue*, de Florian. Avec ce bagage, Leuven partit pour Paris dans l'espoir d'y séduire quelque impresario. Aucun n'avait ouvert sa porte quand Dumas, chassé de Villers-Cotterets par la misère, rejoignit son ami. Entré comme surnuméraire au secrétariat du duc d'Orléans, Dumas, tout en

complétant ses études, pensa de plus en plus à demander au théâtre des ressources que la faiblesse de ses appointements rendait nécessaires. C'est alors qu'il brocha, avec De Leuven et Rousseau, un vaudeville intitulé *la Chasse et l'Amour* qui, refusé par le Gymnase, fut accepté et joué par l'Ambigu-Comique ; puis, avec Lassagne, son sous-chef, et Vulpian, une autre pièce dédaignée par le Vaudeville et qui trouva asile à la Porte-Saint-Martin, *la Noce et l'Enterrement.*

Ces deux actes furent imprimés sous le pseudonyme de Davy, car Dumas ne voulait mettre son nom qu'à une œuvre susceptible d'un grand retentissement. Rêvant dès lors des sujets de plus large envergure, il écrivit successivement une tragédie des *Gracques* qu'il jeta au feu, un drame en vers, traduit du *Fiesque* de Schiller, et le plan d'un ouvrage inspiré par *les Puritains d'Ecosse*. Enfin lui vint, à la vue d'un bas-relief exposé au salon de 1827, l'idée d'exploiter sur la scène le meurtre de Monaldeschi par Christine, reine de Suède. Ce drame, rimé pendant les loisirs que laissait à Dumas son travail de bureau, restait à le faire recevoir au Théâtre-Français, qu'avait visé le jeune auteur. Une lettre de l'obligeant Charles Nodier obtint pour Dumas une audition du baron Taylor, commissaire royal près la Comédie. L'auteur nous a conservé les singuliers détails de cette entrevue qui devait décider de son avenir.

« A sept heures du matin je sonnai à la porte de Taylor avec un battement de cœur effroyable, on ne me répondit pas. Cependant j'entendais, en prêtant l'oreille, un bruit annonçant qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire dans l'appartement ; c'étaient des sons confus et glapissants qui tantôt avaient l'air d'accents de colère et tantôt, retombant dans le mat, formaient la basse d'une musique monotone et continue. Je ne pouvais deviner ce que c'était ; je craignais de déranger

Taylor en ce moment, mais néanmoins c'était bien l'heure fixée par lui pour le rendez-vous. Je sonnai plus fort; j'entendis qu'on ouvrait une porte; en même temps, ce bruit intérieur, inconnu, qui m'avait arrêté un instant, m'arriva plus mugissant que jamais. Enfin, une vieille bonne m'ouvrit.

« — Ah! monsieur, me dit-elle d'un air consterné, vous rendez un fier service à monsieur en arrivant, et il vous désire bien!

« — Comment cela?

« — Oh! entrez, entrez, ne perdez pas une minute!

« Je me précipitai dans la chambre et trouvai Taylor pris dans sa baignoire comme un tigre dans une fosse, et ayant près de lui un monsieur qui lui lisait une tragédie d'*Hécube*. Ce monsieur avait forcé la porte, quelque chose qu'on eût pu lui dire ; il avait surpris Taylor, comme Charlotte Corday Marat, et il le poignardait dans le bain ; seulement l'agonie du commissaire du roi était plus longue que ne l'avait été celle du tribun du peuple : la tragédie avait deux mille quatre cents vers.

« Lorsque ce monsieur m'aperçut, il comprit qu'on venait lui arracher sa victime ; il se cramponna à la baignoire en criant :

« — Il n'y a plus que deux actes, monsieur, il n'y a plus que deux actes !

« — Deux coups d'épée, deux coups de couteau ; choisissez parmi les armes qui sont ici — et il y en a de tous les pays — choisissez celle qui coupe le mieux et égorgez-moi tout de suite!

« — Monsieur, le gouvernement vous a nommé commissaire du roi, c'est pour entendre ma pièce ; il est dans vos attributions d'entendre ma pièce, et vous entendrez ma pièce !

« — Eh! voilà mon malheur! Mais vous et vos pareils serez cause que je quitterai la France ; j'irai, s'il le faut,

La maison de Puys d'Alexandre Dumas fils

en Egypte, je remonterai les sources du Nil jusqu'à la Nubie, et je vais chercher mon passeport...

« En ce moment Taylor fit un mouvement pour s'élancer hors du bain. Le monsieur lui mit la main sur l'épaule, et le força de reprendre la position horizontale.

« — Vous irez en Chine si vous voulez, mais vous irez après avoir entendu ma pièce.

« Taylor poussa un profond gémissement, comme un athlète vaincu, me fit signe de passer dans la chambre à coucher et pencha avec résignation sa tête sur sa poitrine ; le monsieur continua.

« La précaution que Taylor avait prise de mettre une porte entre lui, son lecteur et moi, était inutile ; je ne perdis pas un mot des deux derniers actes d'*Hécube*. Dieu est grand et miséricordieux, qu'il fasse paix à son auteur!

« Le bain avait profité de la lecture pour refroidir, et Taylor rentra dans sa chambre à coucher tout grelottant ; j'aurais donné un mois de mes appointements pour qu'il trouvât son lit bassiné! Et cela est concevable; on conviendra qu'un homme à moitié gelé et qui vient d'entendre cinq actes ne se trouve naturellement pas dans une situation d'esprit bien favorable pour en écouter cinq autres...

« — Hélas! monsieur, lui dis-je, je tombe dans un bien mauvais moment et je crains que vous ne soyez guère disposé à m'entendre, du moins avec l'indulgence dont j'aurais besoin.

« — Oh! monsieur, je ne dis pas cela pour vous, me répondit Taylor, puisque je ne connais pas encore votre ouvrage : mais comprenez-vous quel supplice cela est d'entendre, tous les jours que Dieu fait, de semblables choses?

« — Tous les jours?

« — Et plutôt deux fois qu'une. Tenez, voici mon bul-

letin pour le comité d'aujourd'hui ; voyez, on nous lit un *Epaminondas!*

« Je poussai un soupir : ma pauvre *Christine* était prise entre deux feux croisés classiques.

« — Monsieur le baron, hasardai-je timidement, si vous voulez que je revienne un autre jour...

« — Non, non, pendant que j'y suis, j'aime autant...

« — Eh bien, je vais vous lire un acte seulement, et, si cela vous fatigue ou vous ennuie, vous m'arrêterez.

« — Vous avez plus de compassion que vos confrères, c'est déjà bon signe... Allez, je vous écoute.

« Je tirai, tremblant, ma pièce de ma poche; elle formait un volume effrayant ; Taylor jeta les yeux dessus avec une espèce d'effroi instinctif.

« — Ah! monsieur, me hâtai-je de lui dire, le manuscrit n'est écrit que d'un côté.

« Il respira : je commençai. J'avais la vue si troublée que je ne voyais rien, la voix si tremblante que je n'entendais pas moi-même ce que je disais. Taylor me rassura avec bonté; j'achevai tant bien que mal mon premier acte.

« — Eh bien, continuerai-je, monsieur? lui dis-je d'une voix faible et sans lever les yeux.

« — Oui, oui, allez, répondit-il ; c'est bien, c'est très bien.

« Je me repris à la vie et je lus mon deuxième acte avec plus de courage que l'autre. Lorsque j'eus fini, Taylor fut le premier à demander le troisième, puis le quatrième, puis le cinquième. J'avais grande envie de l'embrasser ; il en fut quitte pour la peur.

« La lecture achevée, Taylor sauta à bas de son lit.

« — Vous allez venir au Théâtre-Français avec moi, me dit-il.

« — Qu'y faire?

« — Prendre votre tour de lecture ; il faut que le comité entende cela le plus tôt possible... »

Lue trois jours après, *Christine* fut reçue par acclamation. On ne la joua point, cependant. Un sieur Brault, protégé du ministre Decazes, fit recevoir une pièce sur le même sujet ; il était malade et Dumas, sollicité de tous côtés, ne put refuser de lui céder son tour. Un heureux hasard lui donna, par bonheur, le sujet d'*Henri III* qu'il fit en deux mois, lut d'abord en petit comité, puis aux acteurs du Théâtre-Français qui le reçurent, comme ils avaient reçu *Christine*, avec enthousiasme. Cette fois, du moins, les efforts de l'auteur devaient être récompensés : *Henri III* fut joué sur notre première scène, le 11 février 1829, et obtint un succès considérable. C'est que l'avènement du drame historique avait une signification plus importante que la révélation d'un génie de vingt-sept ans : c'était l'émancipation d'un genre jusqu'alors emprisonné dans les langes de l'imitation ancienne, une révolution littéraire dont les suites devaient être aussi utiles qu'intéressantes.

Avec *Henri III*, Dumas sortit en même temps de son obscurité et de la misère; ce fut justice, car, malgré la lenteur un peu fatigante du début, l'œuvre renferme des beautés scéniques de premier ordre, des situations émouvantes couronnées par un dénouement des plus pathétiques.

Devenu célèbre en un jour, Dumas vit s'ouvrir toutes grandes devant lui les portes jusque là fermées des entrepreneurs de spectacles. Harel réclama pour l'Odéon la *Christine* que la Comédie-Française laissait dormir dans ses cartons, et la joua, ainsi qu'un *Napoléon* fait sur mesure et *Charles VII chez ses vassaux;* il allait jouer *Richard Darlington*, quand son accession à la Porte-Saint-Martin enrichit le premier théâtre des boulevards de cette magnifique étude de l'ambitieux politique.

Nous ne pouvons songer à faire, dans un chapitre

l'étude des pièces de genres divers signées, pendant quarante années, par Alexandre Dumas, mais, à celui qui la voudrait tenter, nous dédierons un document précieux en sa sécheresse apparente.

Voici, dressée pour la première fois, la liste complète des ouvrages dramatiques que Dumas père écrivit, soit seul, soit en société, avec les noms de ses collaborateurs connus ou anonymes, et l'indication des parodies ou brochures écloses à l'occasion de ces pièces.

Ambigu, 22 septembre 1825 : *la Chasse et l'Amour*, vaudeville en un 1 acte, par Rousseau, Adolphe (de Leuven) et Davy (pseudonyme de Dumas).

Porte-Saint-Martin, 21 novembre 1826 : *la Noce et l'Enterrement*, vaudeville en 3 tableaux, par Davy (Dumas), Lassagne et Gustave (Vulpian).

Théâtre-Français, 11 février 1829 : *Henri III et sa Cour*, drame historique en 5 actes.

Vaudeville, 28 février 1829 : la *Cour du roi Pétaud*, vaudeville à tableaux, en 1 acte, par Alexandre et Henri (Alexandre Dumas, Cavé, Ferdinand Langlé et Adolphe de Leuven.). — Parodie non imprimée du drame précédent, qui donna lieu, en outre, à trois pièces : *le Brutal*, parodie-vaudeville en 2 actes, par Prosper (Armand Dartois, Barthélemy Jarnet et Michel Masson), représentée sur le théâtre de la Gaîté le 27 février 1829, non imprimée; *Cricri et ses mitrons*, petite parodie en vers et en 5 tableaux d'une grande pièce en 5 actes et en prose, par Carmouche, Jouslin de Lasalle et Charles Dupeuty, représentée aux Variétés le 7 mars 1829; *le Duc de Prise, ou le Mouchoir criminel*, parodie-vaudeville en 1 acte, par***, représentée sur le théâtre du Luxembourg le 3 avril 1829, non imprimée. Citons, en outre, cette brochure : *Indications générales pour la mise en scène de Henri III et sa Cour*, par Albertin, directeur de la scène près le Théâtre-Français.

Odéon, 30 mars 1830 : *Stockholm, Fontainebleau et Rome*, trilogie dramatique sur la vie de Christine, 5 actes en vers, avec prologue et épilogue.

— Cette pièce donna lieu à la parodie suivante : *Tristine ou Chaillot, Suresne et Charenton*, trilogie sans préambule et sans suite en 30 actes, d'une scène, et en vers alexandrins, par Carmouche, Frédéric de Courcy et Charles Dupeuty, représentée à l'Ambigu le 26 avril 1830,

Odéon, 10 janvier 1831 : *Napoléon Bonaparte, ou Trente ans de l'histoire de France*, drame en 6 actes et 23 tableaux.

Porte-Saint-Martin, 3 mai 1831 : *Antony*, drame en 5 actes.

— Parodie d'*Antony* : *Batardi, ou le Désagrément de n'avoir ni père ni mère*, existence d'homme en 5 portions, par Dupin (avec Armand Dartois), représentée aux Variétés le 30 mai 1831.

Odéon, 20 octobre 1831 : *Charles VII chez ses grands vassaux*, tragédie en 5 actes.

Porte-Saint-Martin, 10 décembre 1831 : *Richard Darlington*, drame en 3 actes et 8 tableaux, précédé de *la Maison du docteur*, prologue, par Dinaux (Félix Beudin, Prosper Goubaux) et Alexandre Dumas.

— Parodié dans *Piffard Droldeton*, pièce en 3 actes, précédée de la *Mansarde de la sage-femme*, prologue par Dumersan, Brazier et Saint-Hilaire, représentée à l'Odéon le 31 décembre 1831, et non imprimée.

Opéra-Comique, 6 février 1832 : *Teresa*, drame en 5 actes (en collaboration avec Anicet Bourgeois).

Théâtre-Français, 4 avril 1832 : *le Mari de la Veuve*, comédie en 1 acte, par *** (Anicet Bourgeois, Durieu et Alexandre Dumas).

Porte-Saint-Martin, 29 mai 1832 : *la Tour de Nesle*,

drame en 5 actes et 9 tableaux, par Frédéric Gaillardet et*** (Alexandre Dumas).

Porte-Saint-Martin, 28 août 1832 : *le fils de l'Emigré*, drame en 4 actes et 8 tableaux, précédé de *l'Armurier de Brientz*, prologue, par Anicet Bourgeois (et Alexandre Dumas).

Porte-Saint-Martin, 28 décembre 1833 : *Angèle*, drame en 5 actes (en collaboration avec Anicet Bourgeois).

— Cette pièce a donné lieu aux deux brochures suivantes : *Angèle*, drame de M. Alexandre Dumas, vengé des critiques de ses détracteurs; — *Angèle*, drame en 5 actes, narré et commenté par Mme Gibou à ses commères, Mme Pochet, la Lyonnaise, etc. (par Roberge).

Porte-Saint-Martin, 7 mars 1834 : *la Vénitienne*, drame en 5 actes, par Anicet Bourgeois (avec Alexandre Dumas).

— On fit sur ce drame une brochure : *la Vénitienne*, de M. Anicet, comparée au *Bravo* de Cooper.

Porte-Saint-Martin, 2 juin 1834 : *Catherine Howard*, drame en 5 actes et 8 tableaux (en société avec Anicet Bourgeois).

— On publia, à l'occasion de cette pièce : *Catherine Howard*, drame en 5 actes de M. Alexandre Dumas, et Catherine Howard, d'après Voltaire et d'autres historiens.

Variétés, 24 juin 1834 : *la Tour de Babel*, revue épisodique en 1 acte, par*** (34 auteurs en société, parmi lesquels Alexandre Dumas, chargé des scènes d'*Antony* et du *Constitutionnel*).

Porte-Saint-Martin, 21 mai 1835 : *Cromwell et Charles Ier*, drame en 5 actes, précédé de : *Un dernier jour de popularité*, prologue, par Cordellier-Delanoue (avec Alexandre Dumas).

Variétés, 14 mars 1836 : *le Marquis de Brunoy*, pièce

en 5 actes, par Théaulon et Jaime (avec Armand Dartois et Alexandre Dumas).

Porte-Saint-Martin, 30 avril 1836 : *Don Juan de Marana, ou la Chute d'un ange*, mystère en 5 actes et 9 tableaux, prose et vers.

— Ce mystère donna lieu à la parodie suivante : *Don Juan de Marana, ou la Chute d'un ange*, drame en 10 tableaux, prose et vers.
Roberge .

Variétés, 31 août 1836 : *Kean, ou Désordre et Génie*, comédie en 5 actes (avec la collaboration de Théaulon et de Frédéric de Courcy).

— Facétie inspirée par cette pièce : *Kinne, ou Que de génie en désordre*, variété en 99 couplets.

Opéra-Comique, 31 octobre 1837 : *Piquillo*, opéra-comique en 3 actes, musique d'Hippolyte Monpou (en société avec Gérard de Nerval).

Théâtre-Français, 26 décembre 1837 : *Caligula*, tragédie en 5 actes, avec un prologue.

— Une poésie anonyme fut mise en vente à cette occasion : *Messaline à l'auteur de Caligula*, puis la parodie suivante : *Catilina*, pot-pourri, par Romain Duclacoir (Jules Lantin).

Odéon, 21 mai 1838 : *Le Bourgeois de Gand, ou le Secrétaire du duc d'Albe*, drame en 5 actes, par Hippolyte Romand (avec Alexandre Dumas).

Théâtre du Panthéon, 8 octobre 1838 : *Paul Jones*, drame en 5 actes. — Repris à la Porte-Saint-Martin, le 16 octobre 1841, sous le titre de *Paul le Corsaire*.

Renaissance, 14 janvier 1839 : *Bathilde*, drame en 3 actes, par Auguste Maquet (avec Alexandre Dumas et Cordellier-Delanoue).

Théâtre-Français, 2 avril 1839 : *Mademoiselle de Belle-Isle*, drame en 5 actes.

Renaissance, 10 avril 1839 : *l'Alchimiste*, drame en

5 actes, en vers, (avec la collaboration de Gérard de Nerval).

Porte-Saint-Martin, 16 avril 1839 : *Léo Burckart*, drame en 5 actes et un prologue, par Gérard de Nerval (avec Alexandre Dumas).

Gymnase, 3 juin 1840 : *Jarvis l'honnête homme*, drame en 2 actes, par Charles Lafont (et Alexandre Dumas). — Repris à la Porte-Saint-Martin, le 8 janvier 1842, en 3 actes et sous ce titre : *le Marchand de Londres*.

Théâtre-Français, 1er juin 1841 : *Un Mariage sous Louis XV*, comédie en 5 actes.

Porte-Saint-Martin, 27 novembre 1841 : *Jeannic le Breton, ou le Gérant responsable*, drame en 5 actes, par Eugène Bourgeois (et Alexandre Dumas).

Théâtre-Français, 24 février 1842 : *Lorenzino*, drame en 5 actes.

Délassements-Comiques, 5 novembre 1842 : *le Séducteur et le Mari*, drame en 3 actes, par Charles Lafont (avec Alexandre Dumas).

Variétés, 2 décembre 1842 : *Halifax*, comédie en 3 actes, mêlée de chants, avec un prologue (en société avec Adolphe d'Ennery).

Variétés, 9 mars 1843 : le *Mariage au tambour*, comédie en 3 actes, mêlée de chants, par A. de Leuven et Brunswick (avec Alexandre Dumas).

Théâtre-Français, 25 juillet 1843 : *les Demoiselles de Saint-Cyr*, comédie en 5 actes (avec la collaboration d'A. de Leuven et de Lhérie).

— Une polémique s'engagea au sujet de cette pièce, polémique consignée dans la brochure suivante : *Le critique Jules Janin et le dramaturge Alexandre Dumas, à propos des Demoiselles de Saint-Cyr*.

Odéon, 29 septembre 1843 : *L'Ecole des Princes*, comé-

die en 5 actes, en vers, par Louis Lefèvre (avec Alexandre Dumas).

Porte-Saint-Martin, 18 novembre 1843 : *Louise Bernard*, drame en 5 actes (en société avec A. de Leuven et Lhérie).

Odéon, 30 décembre 1843 : *le Laird de Dumbicky*, comédie en 5 actes (en société avec A. de Leuven et Lhérie).

Variétés, 15 mars 1845 : *le Garde Forestier*, comédie mêlée de couplets en 2 actes et en 2 époques, par A. de Leuven et Brunswick (avec Alexandre Dumas).

Variétés, 29 avril 1845 : *Un Conte de fées*, comédie en 3 actes, mêlée de chants, par A. de Leuven et Brunswick (avec Alexandre Dumas).

Palais-Royal, 7 juin 1845 : *Sylvandire*, roman mis en 4 chapitres, par A. de Leuven et Vanderburch (avec Alexandre Dumas).

Ambigu, 27 octobre 1845 : *les Mousquetaires*, *drame* en 5 actes et 12 tableaux, précédé de *l'Auberge de Béthune*, prologue (en société avec Auguste Maquet).

— Ce drame, parodié dans les *Trois gendarmes*, un acte en vers, par Gabriel Richard et Charles Monselet, représenté aux Variétés de Bordeaux le 18 avril 1846, donna lieu, en outre, à la brochure suivante : *Fanfan le Bâtonniste à la représentation des Mousquetaires*, parodie pot-pourri en 30 couplets.

Théâtre-Français, 1er avril 1846 : *Une Fille du Régent*, comédie en 5 actes, dont un prologue.

Odéon, 23 mai 1846 : *Echec et Mat*, comédie en 5 actes, par Octave Feuillet et Paul Bocage (avec Alexandre Dumas).

Théâtre-Historique, 20 février 1847 : *la Reine Margot*, drame en 5 actes, 14 tableaux et un épilogue (en société avec Auguste Maquet).

— Cette pièce, donnée pour l'inauguration du Théâtre-Historique, fut parodiée, aux Délassements-Comiques, dans *Catherine 3/6*, 3 actes, par Barthélemy Jarnet, Salvat et Auguste Jouhaud (6 mars 1847) ; aux Funambules, dans *la Reine Margoton*, ouverture historique en 6 tableaux, par *** (20 mars), et aux Folies-Dramatiques, dans *la Reine Argot*, 3 actes et 7 tableaux, en vers, par Lubize, Adolphe Guénée et Marc Leprévost (23 mars). La dernière de ces parodies fut seule imprimée, mais deux plaquettes s'y joignirent : *Apothéose de M. A. Dumas à la suite de la 1re représentation de la Reine Margot*, 6 couplets, par***, et *Fouyou au Théâtre-Historique, représentation de la Reine Margot*, pot-pourri en 14 tableaux, également anonyme.

Théâtre-Historique, 11 juin 1847 : *Intrigue et Amour*, drame en 5 actes et 9 tableaux, traduit de Schiller (en société avec Auguste Maquet).

Théâtre-Historique, 3 août 1847 : *le Chevalier de Maison-Rouge*, drame en 5 actes et 12 tableaux (en société avec Auguste Maquet).

Théâtre-Historique, 15 décembre 1847 : *Hamlet, prince de Danemark*, drame en 5 actes et 8 parties, en vers, par Alexandre Dumas et Paul Meurice.

Théâtre-Historique, 3 février 1848 : *Monte-Christo*, 1re soirée, drame en 5 actes et 11 tableaux (en société avec Auguste Maquet).

Théâtre-Historique, 4 février 1848 : *Monte-Christo* 2e soirée, drame en 5 actes et 6 tableaux (en société avec Auguste Maquet).

Théâtre-Historique, 14 octobre 1848 : *Catilina*, drame en 5 actes et 7 tableaux (en société avec Auguste Maquet).

Théâtre-Historique, 17 février 1849 : *la Jeunesse des Mousquetaires*, drame en 5 actes et 12 tableaux, avec prologue et épilogue (en société avec Auguste Maquet).

Théâtre-Historique, 26 juillet 1849 : *le Chevalier d'Harmental*, drame en 5 actes et 10 tableaux, avec prologue (en société avec Auguste Maquet).

Théâtre-Historique, 1er octobre 1849 : *La Guerre des Femmes*, drame en 5 actes et 10 tableaux (en société avec Auguste Maquet).

Porte-Saint-Martin, 20 octobre 1849 : *le Connétable de Bourbon, ou l'Italie au XVIe siècle*, drame en 5 actes et 12 tableaux, par Eugène Grangé et Xavier de Montépin (avec Alexandre Dumas).

Théâtre-Français, 10 novembre 1849 : *le Testament de César*, drame en 5 actes, en vers, suivi d'un épilogue, par Jules Lacroix (avec Alexandre Dumas).

Théâtre-Historique, 22 novembre 1849 : *le Comte Hermann*, drame en 5 actes (en société avec Auguste Maquet).

Gymnase, 15 décembre 1849 : *le Cachemire vert*, comédie en 1 acte (en société avec Eugène Nus).

Théâtre-Français, 15 janvier 1850 : *Trois entr'actes pour l'Amour médecin*, de Molière.

Théâtre-Historique, 30 mars 1850 : *Urbain Grandier*, drame en 5 actes et 13 tableaux, dont un prologue (en société avec Auguste Maquet) .

Gaîté, 30 mars 1850 : *l'Auberge de Schawasbach, ou le Vingt-quatre Février*, pièce en 1 acte, imitée de Z. Werner.

Théâtre-Historique, 3 août 1850 : *la Chasse au chastre*, fantaisie en 3 actes et 8 tableaux (en société avec Auguste Maquet).

Théâtre-Historique, 23 septembre 1850 : *le Capitaine Lajonquière*, drame en 5 actes (version modifiée de *Une Fille du Régent*).

Ambigu, 1er avril 1851 : *le Comte de Morcerf*, 3e par-

tie de *Monte-Christo*, drame en 5 actes et 10 tableaux (en société avec Auguste Maquet).

Théâtre National (ancien Cirque), 21 avril 1851 : *la Barrière Clichy*, drame militaire en 5 actes et 14 tableaux (en société avec Auguste Maquet et Paul Meurice).

Ambigu, 8 mai 1851 : *Villefort*, 4e partie de *Monte-Christo*, drame en 5 actes et 10 tableaux (en société avec Auguste Maquet).

Ambigu, 20 décembre 1851 : *le Vampire*, drame fantastique en 5 actes et 10 tableaux (en société avec Auguste Maquet).

Porte-Saint-Martin, 1er avril 1852 : *Benvenuto Cellini*, drame en 5 actes et 8 tableaux, par Paul Meurice (avec Alexandre Dumas).

Théâtre-Français, 13 janvier 1854 : *Romulus*, comédie en 1 acte (en société avec Octave Feuillet et Paul Bocage).

Vaudeville de Bruxelles, 20 janvier 1854 : la *Jeunesse de Louis XIV*, comédie en 5 actes.

Vaudeville, 22 mai 1854 : *le Marbrier*, drame en 3 actes (en société avec Lhérie et Paul Bocage).

Odéon, 4 novembre 1854 : *la Conscience*, drame en 5 actes et 6 tableaux (en collaboration avec Lockroy).
— Une parodie de cette pièce parut en feuilleton, dans *l'Ere nouvelle théâtrale* de mars 1856, sous ce titre : *l'Inconscience*, drame humanitaire en 2 parties, par Edouard Jaloux.

Porte-Saint-Martin, 5 janvier 1856 : *l'Orestie*, tragédie en 3 actes, imitée de l'antique.

Cirque, 15 novembre 1856 : *la Tour Saint-Jacques-la Boucherie*, drame en 5 actes et 9 tableaux (en société avec Xavier de Montépin).

— Parodié aux Délassements-Comiques, le 20 décembre

1856, sous ce titre : *la Cour Saint-Jacques-la-Boucherie*, 1 acte et 3 tableaux, par G. Bondon.

Gymnase, 15 décembre 1856 : *le Verrou de la reine*, comédie en 3 actes.

Gaîté, 2 juillet 1857 : *les Compagnons de Jéhu*, drame en 5 actes et 15 tableaux, par Charles Gabet (avec Alexandre Dumas).

Gymnase, 3 août 1857 : *l'Invitation à la valse*, comédie en 1 acte (en société avec Paul Bocage).

Grand-Théâtre de Marseille, 23 mars 1858 : *les Gardes Forestiers*, drame en 5 actes.

Gymnase, 19 juin 1858 : *l'Honneur est satisfait*, comédie en 1 acte (en société avec Wolff et Cherville).

Opéra-Comique, 4 novembre 1858 : *la Bacchante*, opéra-comique en 2 actes, par A. de Leuven et A. de Beauplan (avec Alexandre Dumas), musique d'Eugène Gauthier.

Opéra-Comique, 4 février 1860 : *le Roman d'Elvire*, opéra-comique en 3 actes (en société avec A. de Leuven), musique d'Ambroise Thomas.

Vaudeville, 4 juin 1860 : *l'Envers d'une conspiration*, comédie en 4 actes (en collaboration avec Lockroy).

Porte-Saint-Martin, 12 juin 1860 : *le Gentilhomme de la montagne*, drame en 5 actes et 8 tableaux, avec prologue (en société avec Lockroy).

Ambigu, 19 novembre 1860 : *la Dame de Monsoreau*, drame en 5 actes et 10 tableaux, précédé de *l'Etang de Beaugé*, prologue (en société avec Auguste Maquet).

Cirque, 22 mars 1861 : *le Prisonnier de la Bastille*, fin des *Mousquetaires*, drame en 5 actes et 9 tableaux.

Gaîté, 20 août 1864 : *les Mohicans de Paris*, drame en 5 actes et 9 tableaux, avec prologue (en société avec Paul Bocage).

Ambigu, 16 mars 1866 : *Gabriel Lambert*, drame en 5 actes et un prologue (en société avec Amédée de Jallais). — Cette pièce fut reprise au théâtre Beaumarchais,

le 23 septembre 1868, avec ce titre modifié : *Gabriel le faussaire.*

Salle Ventadour, 4 juin 1868 : *Madame de Chamblay*, drame en 5 actes.

Châtelet, 10 mars 1869 : *les Blancs et les Bleus*, drame en 5 actes et 11 tableaux.

Au total, 91 ouvrages, dont 57 drames, 3 tragédies, 1 mystère, 23 comédies, 4 vaudevilles et 3 opéras-comiques.

Ne figurent pas, dans le *Théâtre complet* d'Alexandre Dumas, publié en vingt-cinq volumes : *la Cour du roi Pétaud, le Fils de l'Emigré, la Vénitienne, la Tour de Babel, Cromwell et Charles Ier, le Marquis de Brunoy, Bathilde, Léo Burckart, Jarvis l'honnête homme, Jeannic le Breton, le Séducteur et le Mari, le Mariage au tambour, le Garde-Forestier, Un Conte de fées, Sylvandire, Echec et Mat, le Bourgeois de Gand, l'Ecole des Princes, le Capitaine La Jonquière, le Connétable de Bourbon, le Testament de César, Benvenuto Cellini, les Compagnons de Jéhu, la Bacchante.* Sa collaboration à ces œuvres diverses est néanmoins établie par des documents variés, par les registres surtout de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques où Dumas émargeait, avec les auteurs connus, soit sous son nom soit sous celui du marchand de billets Porcher, avec lequel il fut toujours en compte suivi.

Les 91 pièces composant le répertoire de Dumas sont imprimées, sauf la *Cour du roi Pétaud, le Fils de l'Emigré, le Capitaine La Jonquière* et *la Bacchante.* Cela n'a pas d'inconvénients pour la première qui n'est qu'une bouffonnerie collective, pour la troisième que des détails de mise en scène différencient, seuls, de *la Fille du Régent*, ni pour la dernière, libretto banal qui vécut trois soirées ; il n'en est pas de même pour *le Fils de l'Emigré*, drame inégal, mais d'une audace que, malgré

leur désinvolture, les auteurs de nos jours n'ont point encore dépassée. Possesseur du manuscrit de cet ouvrage, nous justifierons nos dires en l'analysant et en donnant, après quelques extraits des premiers tableaux, le texte complet de l'acte final qui déchaîna, le premier soir, la plus formidable des tempêtes.

C'est à une fantaisie de Mlle George, favorite du directeur de la Porte-Saint-Martin, que *le Fils de l'Emigré* dut l'existence.

— J'ai joué des princesses et des reines, dit-elle un jour à Alexandre Dumas, je voudrais jouer une femme du peuple, une mendiante.

— Nous avons Jane Shore, cela vous va-t-il? questionna l'auteur.

— Non, Jane Shore est encore une princesse, je veux une femme du peuple, je vous dis.

— Avez-vous un sujet ?

— J'ai quelqu'un qui en a un.

— Envoyez-moi votre quelqu'un.

C'était Anicet Bourgeois, avec lequel Dumas avait fait déjà *Teresa* et *le Mari de la veuve*.

« Anicet, dit le romancier dans ses *Mémoires*, est un travailleur consciencieux, un chercheur infatigable ; nul ne fait plus grandement sa part dans une collaboration. L'idée du *Fils de l'Emigré* était de lui ; l'exécution — dans les trois premiers actes surtout — fut entièrement de moi. Nous fîmes ensemble les deux derniers actes. »

Cela se passait en juin 1832. Le drame achevé, Dumas dont la santé était ébranlée et qui s'était un peu compromis dans l'émeute provoquée par les obsèques du général Lamarque, partit pour la Suisse, d'où il devait rapporter la première série de ses attrayantes *Impressions de voyage*. A Kœnigsfelden, un numéro du *Constitutionnel*, trouvé dans une auberge, lui fit connaître le résultat de la représentation du *Fils de l'Emigré*, joué le 28 août ; c'était une chute complète et son nom,

qu'il avait prétendu ne point livrer à la publicité, s'étalait en plein journal avec les épithètes les plus désobligeantes.

Voyons, d'après le manuscrit, si la sévérité du public et de la presse ne fut pas, alors, excessive.

LE FILS DE L'ÉMIGRÉ

DRAME EN 4 ACTES ET 8 TABLEAUX,

précédé de *l'Armurier de Brientz*, prologue.

PERSONNAGES DU PROLOGUE :

Grégoire Humbert	MM.	AUGUSTE
Le marquis Edouard de Bray		DELAFOSSE
Patrot, ouvrier d'Humbert.		PROVOST
Burk, grand-père de Catherine.		X...
Un soldat.		VISSOT
Marianne, servante d'Humbert	Mme	ADÈLE

La scène se passe à Brientz, petite ville de la Suisse allemande. Catherine, femme de l'armurier français Grégoire Humbert, vient de mettre au monde un garçon magnifique. Le père, ivre de joie, embrasse son ouvrier Patrot qui, lui, reste morne. Il vient de rencontrer, au milieu d'un corps d'armée autrichien, le régiment de Condé composé d'émigrés et, parmi ceux-là, le marquis Edouard de Bray, pour lequel il éprouve de l'antipathie. Grégoire, lui, est enchanté de la nouvelle ; il aime Edouard qu'il a logé un an plus tôt et qu'il déclare bon diable. — « J'ai fait avec ce noble-là, confesse-t-il, une orgie passablement roturière. Il y a de cela neuf mois,

jour pour jour ; il m'a pardieu bien laissé sur le champ de bataille au milieu des verres et des bouteilles et j'y ai bravement passé la nuit, pendant que ma pauvre Catherine la passait seule. Trois mois après notre mariage, c'était sévère pour elle ! Aussi a-t-elle été un mois à me la pardonner, cette nuit-là... » — La conversation de l'armurier et de Patrot a lieu au bruit de la canonnade, car les Autrichiens et les Français sont aux prises à quelque distance. Grégoire, toujours joyeux, sort pour aller faire baptiser son fils, qu'il veut nommer Georges, et confie à Patrot la garde de Catherine alitée. A peine l'armurier s'est-il éloigné que le feu se rapproche ; Patrot ouvre sa fenêtre pour en fermer les contrevents, mais une voix s'élève pour demander secours, celle d'un émigré que Patrot s'empresse de recueillir : c'est Edouard de Bray qui, vêtu d'un costume d'officier de l'armée de Condé, pénètre ainsi chez Grégoire. Il est furieux et déblatère contre les troupes républicaines qu'il voit passer dans les rues de Brientz conquise par eux. — « Oh ! le peuple, le peuple, il est toujours le même, ici comme à Paris, révolutionnaire partout ; c'est à lui que je dois toute ma ruine, ses mains ont déchiré mes titres, son marteau a brisé mes armoiries, son souffle a démoli mes châteaux, et il croit que je suis quitte avec lui pour quelques balles que je lui envoie, pour quelques litres de sang que je fais couler !... Oh ! non pas, ce n'est pas assez de son sang, il me faut encore ses larmes... Oh! que je vive, que je vive, et je saurai bien comment me venger ! » — Sa rage exhalée, le marquis examine les lieux qui lui ont donné asile ; il reconnaît la maison qu'il a habitée, l'ouvrier Patrot qui, à son tour, déclare la haine qu'il ressent non pour la noblesse toute entière, mais pour Edouard. Il sait effectivement qu'à l'issue de l'orgie faite avec Humbert, le marquis, laissant l'armurier sous la table, s'est introduit nuitamment dans la chambre de Catherine et, bien qu'il

se soit tu, par égard pour l'honnête homme outragé, il n'entend pas que le coupable croie son crime ignoré. Le retour de Humbert interrompt cette explication difficile. L'armurier est heureux de revoir Edouard auquel il annonce sa paternité, mais il ne peut songer à le garder chez lui où des soldats français vont venir s'installer. Déguisé avec des vêtements de Grégoire, le marquis gagne, par les soins de Patrot, un territoire neutre, mais en laissant pour adieu cette phrase haineuse : « Malédiction sur ce peuple qui me traque, qui me chasse comme une bête fauve, malédiction et vengeance! »

HUMBERT.

Oh! vous m'en exceptez, j'espère, moi qui suis du peuple et qui vous sauve.

DE BRAY.

Peut-être.

De fait, dès qu'il est en sûreté, le marquis renvoie Patrot à Grégoire, avec ce billet : « Tu te dis un heureux père et un heureux mari, Humbert, tu n'es ni l'un ni l'autre : ta femme te trompe et ton fils n'est pas à toi. Te souviens-tu de cette nuit que nous passâmes ensemble à la taverne ? Pendant que tu dormais étendu sous la table, un homme te prit la clef de ta maison, entra chez toi et, pendant trois heures, occupa près de Catherine la place que tu laissais vide. Il est juste de dire que Catherine le prit pour toi. Cet homme la détrompa en la quittant ; lorsque tu rentras tu la trouvas baignée de larmes ; tu crus qu'elle pleurait ton abandon, elle pleurait sa faute. Rappelle-toi la date de cette orgie, celle de la naissance de ton fils, calcule, et inter-

roge Patrot si tu doutais encore. J'ai juré haine et vengeance au peuple, Humbert, et tu es du peuple ! » — Fou de douleur et de rage, Grégoire se précipite vers l'alcôve de sa femme pour la tuer, elle et l'enfant du crime : l'alcôve s'ouvre, montrant la famille agenouillée au pied du lit de l'accouchée que bénit Burk, son aïeul. Désarmé par ce tableau, Humbert pardonne à Catherine à laquelle il taira ce qu'il a appris, ce qu'il a souffert. Mais le marquis ne peut rester impuni...

— « Maître, s'écrie Patrot, nous le trouverons, soyez tranquille.

HUMBERT.

Oui, et, si je mourais sans le trouver, tu remettrais cette lettre à un vengeur qui le chercherait à son tour.

PATROT.

Mais qui sera ce vengeur ?

HUMBERT.

Le second fils que Dieu m'enverra. Dieu me le doit ! »

Ici finit le prologue, prometteur en son originalité, et posant bien le caractère à la fois ignoble et cruel du marquis, que nous allons voir s'affirmer dans les actes subséquents.

PERSONNAGES DU DRAME

Georges Humbert	MM.	FRÉDÉRICK-LEMAITRE
Le marquis de Bray.		DELAFOSSE
Patrot		FROVOST
L'Inconnu		CHILLY
Valin, banquier		MONVAL
Joseph, domestique du marquis.		SAINT-PAUL
Un guichetier		MOESSARD
Un médecin		HÉRET
Un concierge.		AUGUSTE
Un créancier.		DAVESNE
Catherine Humbert	Mmes	GEORGE
Jules Humbert.		NOBLET
Thérèse Duclos.		JULIETTE
Une portière.		SIMON

Ouvriers, créanciers, gendarmes, gens du peuple.

Vingt-deux ans ont passé quand se relève le rideau. Grégoire Humbert, après s'être ruiné en voyages à la poursuite d'Edouard, s'est tué pour éviter la honte d'une faillite. Catherine, Patrot et Jules, second fils des Humbert, se sont installés à Mayence où, sous le nom de Burk, ils travaillent avec ardeur pour réhabiliter un jour le nom du suicidé. Quant à l'enfant que nous avons vu naître au prologue il est, pour aider sa mère dans son pieux dessin, devenu secrétaire d'un émigré français réfugié à Francfort pendant les Cent Jours. Cet émigré n'est autre qu'Edouard de Bray qui ne peut deviner son fils sous le nom de Georges Burk qu'a pris le jeune homme, à l'exemple des siens. Chassé par le peuple d'une préfecture que lui avait donnée Louis XVIII, le marquis a une raison de plus de haïr les gens du commun. Fidèle à son programme de représailles, il a séduit Thérèse Duclos, fille d'un charpentier de Clichy, et tâche de développer en elle les plus mauvais instincts.

Ses efforts aboutissent si bien que Thérèse, oubliant ce qu'elle doit à De Bray, s'éprend de Georges Burk et déclare hautement son amour au marquis. Or Georges, soumis comme Thérèse à un régime démoralisant, lutte contre les deux natures qui sont en lui ; il est du peuple par sa mère, mais il a les goûts, les vices même d'une classe plus élevée ; c'est donc sans remords qu'il enlève Thérèse à De Bray et part avec elle pour Mayence, où sa mère l'a appelé pour être témoin de la réhabilitation de Grégoire Humbert.

Grâce à un travail surhumain, Catherine et les siens ont, en effet, réuni les 15,000 francs nécessaires pour désintéresser les créanciers du suicidé ; l'enseigne est préparée, où le nom des Humbert remplacera celui de Burk, et Catherine compte bien que son fils aîné prendra la direction du magasin d'armes reconstitué. Georges arrive à Mayence avec des intentions tout autres ; il lui répugne d'endosser la blouse d'un artisan, et puis il a Thérèse à sa charge, Thérèse qui l'accompagne et lui a suggéré l'idée de réclamer le tiers des 15.000 francs que possède sa mère, quitte à faire attendre encore les créanciers de Humbert. Catherine, qu'il prie, s'indigne au seul projet de retarder la réhabilitation possible ; puisqu'il faut de l'argent à son fils, elle lui donnera une croix en diamants, bijou de famille dont elle n'avait jamais voulu se dessaisir. Pendant qu'elle va chercher le bijou, Thérèse, qui s'impatiente, entre dans la boutique où attend Georges et l'interroge. Des diamants ! comment les vendront-ils ? Ce qu'il leur faut, c'est de l'argent comptant. Georges, sur ses conseils, décide de prendre les 5.000 francs qu'il pense lui appartenir, mais c'est en vain qu'il essaie d'ouvrir le coffre où les trois parts sont réunies ; affolé par la voix de Thérèse qui le presse du dehors et par le bruit des pas de Catherine qui revient, il fuit en emportant le coffre plein. Quand les créanciers convoqués par Patrot

arrivent dans la boutique, c'est en vain que Catherine cherche dans l'armoire où elle les a déposés les 15,000 fr. si péniblement réunis. Sans maudire Georges, dont elle devine l'infamie, elle abandonne aux créanciers de Grégoire maison, meubles, marchandises, et part avec Patrot et Jules pour recommencer une vie de misère.

Deux ans s'écoulent et nous sommes à Paris, en 1817. Georges et Thérèse habitent, dans un hôtel garni, deux chambres distraites d'un appartement occupé par le banquier Valin. Celui-ci, qui trouve Thérèse jolie, a bientôt fait d'ouvrir une porte condamnée par l'hôte pour venir courtiser la belle quand son amant s'absente. Thérèse écoute volontiers Valin, car l'argent volé par Georges a depuis longtemps disparu et ils ne vivent que d'expédients. Georges pourtant se fatigue de l'existence qu'il mène ; le besoin le pressant, il vient de s'engager pour 1,500 francs par an chez l'armurier Lepage et somme Thérèse d'avoir à travailler de son côté pour parfaire les 2,000 francs avec lesquels ils vivront désormais. Cette perspective est loin de séduire la belle fille, qui se décide à accepter les offres de Valin. Tandis qu'elle lui écrit, deux hommes visitent les chambres dont Georges a oublié d'acquitter le loyer : ces deux hommes sont le marquis Edouard de Bray et son valet Joseph. Celui-ci prend avec de la cire l'empreinte de la clef ouvrant la porte qui communique avec l'appartement de Valin. De Bray, enrôlé dans la haute police des Bourbons, a eu l'imprudence de signer d'un faux nom des traites tombées depuis entre les mains de Valin; ces traites pouvant l'envoyer au bagne, il veut les reprendre dans le secrétaire où le banquier les a déposées, et c'est à cela que doit servir la double clef que Joseph va commander chez le serrurier le plus proche. De Bray revoit ensuite Thérèse, constate avec joie que ses leçons ont porté fruit et loue les chambres que la jeune fille s'empresse de quitter pour entrer chez Valin ; mais l'im-

prudent De Bray a laissé trace de son passage dans l'hôtel, un fragment de lettre portant son adresse, en sorte que Georges, à son retour, accuse le marquis de la disparition de Thérèse, qu'il constate, et décide de lui en demander compte.

Edouard de Bray habite rue du Mail, à l'hôtel d'Angleterre. C'est là que nous le retrouvons en conférence avec un inconnu qui lui remet la liste des députés et généraux à surveiller, dans l'intérêt du gouvernement. Il donne en échange les noms de sous-officiers affiliés aux carbonari et, comme son interlocuteur lui dit qu'on se plaint qu'il ne dénonce que des gens du peuple : — « Eh! s'écrie le marquis, affirmant sa haine contre les petits, n'est-ce pas là où est le danger, qu'il faut l'aller chercher et le découvrir ! Les grands conspirent, mais c'est le peuple qui fait les révolutions. Les insensés, auront-ils donc toujours des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre ? Ne comprennent-ils donc pas qu'après les dieux les rois suivent, que c'est une question de temps, voilà tout, et que le tonnerre qui brisera leurs trônes ne viendra pas du ciel mais montera de la terre. Qu'ils se mettent donc à la fenêtre de leurs palais et qu'ils regardent : pour dix bras couverts d'habits pareils à celui que nous portons, ils verront dix mille bras nus. Qu'ils écoutent au milieu de leur Carroussel ou de leur jardin, et pour une voix à leur louange ils en entendront mille à leur exécration! Le peuple, ils ne le sentent donc pas grandir sous leurs pieds : ils ne comprennent donc pas que toutes les têtes qui dépassent les autres et regardent il faut les abattre, pour que le trône qu'elles portent reste d'aplomb: ils ne prévoient donc pas que le jour où ce peuple s'apercevra que la royauté est un fardeau doré mais inutile, toutes ces vagues humaines n'auront qu'à s'écarter et que le vaisseau royal s'engloutira pour ne plus reparaître ! Oh ! dites-leur cela, monsieur, dites-leur cela si vous

leur parlez bouche à bouche, si vous les voyez face à face !... »

— « Vous pouvez avoir raison, mais ils ne voient pas ainsi, » répond l'inconnu, qui prend congé en assurant De Bray de la reconnaissance royale. Le marquis se demande jusqu'où irait cette reconnaissance, si Valin mettait au jour les fausses traites signées par lui, quand le bruit d'une dispute interrompt ses réflexions ; c'est Georges qui, furieux, entre malgré les valets chez Edouard, et le prend à la gorge en le sommant de dire où il cache Thérèse. De Bray voit dans cet incident un moyen de dégrader un peu plus le jeune homme. Il n'a pas enlevé Thérèse, mais il connaît le nom de son nouvel amant et le dira à Georges si celui-ci veut retourner le soir chez lui, ouvrir la porte qui sépare sa chambre du logement de Valin, et voler dans son secrétaire les faux qu'il lui décrit. Georges, aveuglé par sa fureur jalouse, accepte ce marché, et De Bray envoie chercher la clef qui permettra à son complice d'entrer sans effraction chez le banquier.

Pour avoir cette clef, le valet Joseph s'est adressé à un serrurier qui n'est autre que Patrot, établi depuis quelque temps à Paris, avec Catherine et Jules Humbert. L'empreinte de cire qu'on lui soumet et le gros salaire qu'on lui offre semblent à Patrot deux choses suspectes ; pour les éclaicir, il force Joseph à le conduire chez son maître auquel il prétend livrer lui-même l'objet demandé. De Bray reçoit l'ouvrier, explique sa commande, la paie au prix ordinaire et congédie Patrot qu'il remet, mais dont il se flatte de n'avoir pas été reconnu. Fidèle au plan de vengeance tracé par Grégoire Humbert, Patrot depuis quinze ans exerce Jules au maniement des armes, afin que le second fils du suicidé puisse châtier le bourreau de son père. De Bray retrouvé, l'ouvrier raconte à Jules l'attentat dont Cathe-

rine fut jadis victime, les misères qui vinrent à la suite ; l'enfant indigné écrit au marquis une lettre le provoquant à un combat mortel et que Patrot s'empresse de porter. Mais Catherine surprend le projet de son fils et le supplie de vivre pour elle ; trop jeune encore pour l'héroïsme, Jules cède et promet d'ajourner sa vengeance : Patrot prendra sa place.

De Bray attend impatiemment le résultat de l'expédition de Georges quand une femme pénètre chez lui ; c'est Catherine Humbert qu'il ne reconnaît pas, mais qui rappelle ses malheurs et offre à celui qui les a causés plus que son pardon, sa reconnaissance, s'il veut ne tenir aucun compte du cartel reçu. Le marquis y consent d'autant plus qu'il croit que Jules est le fruit de son crime : Catherine le détrompe en lui révélant que leur fils est le jeune homme qu'il connaît sous le nom de Georges Burk et dont il s'est plu à fausser le jugement, à corrompre le cœur. Un revirement se fait alors en De Bray qui promet à Catherine de lui rendre son fils aîné ; il l'attend, il va venir... Georges paraît effectivement, mais un fer à la main, hagard, ensanglanté. En pénétrant chez Valin, il y a trouvé Thérèse demi-nue et l'a frappée avec fureur de son poignard. Aux cris de sa victime on est accouru pour le prendre, mais il s'est ouvert un passage parce qu'il voulait rapporter à De Bray les papiers qu'on l'avait chargé de prendre. Il les tend au marquis, mais un officier de gendarmerie, qui a suivi Georges et l'arrête, saisit les faux comme pièces de conviction en invitant De Bray à l'accompagner à la Préfecture. Le père et le fils sont emmenés ensemble, sous les yeux de Catherine affolée et de Patrot, accouru avec l'épée de Humbert, désormais inutile.

Cette scène plus qu'émouvante termine le troisième acte du *Fils de l'Emigré* ; cédons, pour l'acte quatrième et dernier, la place au manuscrit même.

ACTE QUATRIÈME

UNE CHAMBRE A LA CONCIERGERIE

SCÈNE PREMIÈRE

DE BRAY, LE CONCIERGE, puis UN GREFFIER.

DE BRAY.

Ne peux-tu me faire servir à déjeuner ici ?

LE CONCIERGE.

Ce n'est point ici votre prison, ce n'est qu'une chambre de passage.

DE BRAY.

Justement, c'est pour cela.

LE CONCIERGE.

Mais...

DE BRAY.

Oui, oui, je sais; il faut tout payer ici, la paille du cachot, le rayon de soleil, l'air qu'on y respire... Tiens, voilà un louis, tu prendras dessus le déjeuner que tu vas m'apporter.

LE CONCIERGE.

Et ce qui restera ?

DE BRAY.

C'est pour toi et le soleil, il y a huit jours que la paille est payée. *(Le concierge sort.)* Ils m'ont laissé condamner, les misérables, condamner à la flétrissure et au bagne! J'avais bien raison de les mépriser... Fou que j'étais, de compter sur eux et de croire à leur reconnaissance !... Enfin !... *(Un greffier passe, en sortant d'une chambre vis-à-vis.)* Ah! quelque pauvre diable à qui l'on vient de lire sa sentence...

LE CONCIERGE, *rentrant.*

Voici votre déjeuner.

DE BRAY.

Il n'est venu personne pour moi ?

LE CONCIERGE.

Personne.

DE BRAY.

Oublié tout à fait. A ta santé, concierge, car il n'y a que toi qui ne m'oublies pas.

LE CONCIERGE.

Dam ! je suis payé pour cela.

DE BRAY, *portant le verre à sa bouche.*

Qu'est-ce que ce greffier qui sort d'ici ?

LE CONCIERGE.

Il vient de lire sa sentence à un condamné.

DE BRAY.

A mort ?

LE CONCIERGE.

A mort.

DE BRAY.

Pourvoi rejeté?

LE CONCIERGE.

Il n'a pas voulu se pourvoir. C'est un gaillard; il s'est dit : « Quarante jours de plus ou de moins dans la vie d'un homme, quand on en est arrivé là, c'est plus la peine d'en parler, autant en finir tout de suite. »

DE BRAY.

Diable, c'est rare, ce courage-là.

LE CONCIERGE.

Chez les condamnés politiques, cela arrive quelquefois ; chez les assasins, ça n'est pas si commun.

DE BRAY.

C'est un assassin ?

LE CONCIERGE.

Oui ; dans un moment de mauvaise humeur, il a tué sa maîtresse.

DE BRAY.

Sa maîtresse !... Et quel est le nom de ce jeune homme ?

LE CONCIERGE.

Georges Burk.

DE BRAY, *se levant.*

Georges Burk, dis-tu, Georges Burk!... Et on l'exécute ?

LE CONCIERGE.

Aujourd'hui, à quatre heures.

DE BRAY.

Une heure... il est une heure!... *(Il retombe sur sa chaise.)* Ah ! Georges Burk !... Catherine, Catherine, comme tu dois me maudire !... Si j'avais été libre, je l'aurais sauvé, le malheureux!... Insensé, je parle de mon pouvoir, et je suis sans ressources pour moi-même...

— Ah! Georges, pourquoi n'ai-je pas su plus tôt que tu étais mon fils !... Il était écrit là-haut qu'il finirait dans le sang, sur un échafaud, lui, Georges, lui, mon fils !... et moi... *(Il laisse tomber sa tête dans ses mains.)*

SCÈNE II

DE BRAY, L'INCONNU.

(L'Inconnu du 2e acte paraît ; à son aspect le concierge s'éloigne avec respect. L'inconnu s'approche lentement de De Bray, fait signe au concierge de se retirer; quand ils sont seuls, il touche l'épaule du marquis).

DE BRAY, *tressaillant.*

Ah ! c'est vous ?

L'INCONNU.

Oui.

DE BRAY.

Vous voilà enfin !

L'INCONNU.

Vous m'attendiez?

DE BRAY.

Avant mon jugement, mais pas depuis, je l'avoue.

L'INCONNU.

Eh bien! vous vous étiez trompé deux fois. Cette affaire avait fait trop de bruit et était devenue trop publique pour qu'on pût vous soustraire à vos juges ; on vous a laissé condamner, mais on ne vous laissera pas subir votre condamnation.

DE BRAY.

C'est heureux... et vous m'apportez ma grâce ?

L'INCONNU.

Elle ferait ouvrir les yeux ; je vous apporte un sauf-conduit.

DE BRAY.

Comment pourrai-je m'en servir ?

L'INCONNU.

Il vous suffira de le présenter au directeur de la maison, une porte secrète vous sera ouverte, une voiture vous attendra dans la cour de la Sainte-Chapelle...

DE BRAY.

Où me conduira-t-elle ?

L'INCONNU.

A Calais. Un passeport et de l'or que vous trouverez dans les poches de la voiture vous faciliteront le pas-

sage en Angleterre ; puis, une fois sur la terre de la Grande-Bretagne, Dieu vous garde, car le gouvernement ne peut plus rien pour vous.

DE BRAY.

C'est bien, et quand faut-il que je parte ?

L'INCONNU.

Aujourd'hui, avant trois heures.

DE BRAY.

Plus tard, il ne serait plus temps ?

L'INCONNU, *se retirant.*

Peut-être. *(Il sort.)*

SCÈNE III

DE BRAY, seul.

Ah! je n'espérais pas tant : un sauf-conduit pur et simple, sans nom, sans signalement, le sceau respectable de la police, au moyen duquel, eût-on assassiné sa mère, on passe libre au milieu de la société, admirable perfectionnement de la civilisation !... Deux heures !... Ainsi, dans soixante minutes, plus de prison, de l'air et du soleil !... Ah !... Mais Georges, mon fils, qui à quatre heures, quand je fuirai Paris, libre et riche, respirera pour la dernière fois cet air si pur, saluera ce soleil si beau !... Georges, candide et bon il y a un

an, poussé par moi depuis un an des excès au vice, du vice au crime, du crime à l'échafaud !... Ah ! mon fils, mon fils, le seul à qui la nature a permis que je donne ce nom!... Si je pouvais l'emmener avec moi, si ce sauf-conduit était pour deux au lieu d'un?... Non, non, il y a : « le Porteur »... Oui, mais il n'y a pas de signalement, pas de nom... il pourrait fuir à ma place, fuir et me laisser... Me laisser !... Qu'importe... n'ai-je point des secrets avec lesquels je ferai tomber les grilles de cette prison?... Il n'est pas du peuple, lui, c'est mon fils !... Oh ! c'est bizarre, cet empire que prend en un instant le nom d'un fils sur le cœur d'un père : c'est le dernier des sentiments qui reste au fond de l'âme où il n'y a plus d'autre sentiment ; c'est votre sang, c'est votre vie... mieux vaudrait mourir que de le voir mourir... Ah ! Georges, Georges, il faut que je te sauve!... *(Au concierge, qui entre.)* Ah! te voilà?

SCÈNE IV

DE BRAY, LE CONCIERGE, LE GUICHETIER.

LE CONCIERGE.

Que veut monsieur le marquis ?

DE BRAY.

Quel changement !...

LE CONCIERGE.

Des ordres viennent de nous être donnés de traiter monsieur le marquis avec les plus grands égards.

DE BRAY.

Et par qui ?

LE CONCIERGE.

Par la personne qui quitte monsieur le marquis !

DE BRAY.

Elle ne vous a pas parlé du condamné à mort, de Georges Burk?

LE CONCIERGE.

Non, monsieur le marquis.

DE BRAY.

Elle ne vous a pas dit qu'il fallait que je lui parlasse à l'instant même?

LE CONCIERGE.

Pas un mot.

DE BRAY.

Elle l'a donc oublié?... rappelez-la.

LE CONCIERGE.

Elle est déjà loin, mais si monsieur le marquis veut parler au condamné ici, je puis le faire venir.

DE BRAY.

Allez, et qu'il vienne.

LE CONCIERGE.

Guichetier, faites sortir Georges Burk, quelqu'un veut lui parler.

LE GUICHETIER.

On y va.

LE CONCIERGE.

Si monsieur le marquis a besoin d'autre chose ?...

DE BRAY.

De rien que ce jeune homme.

L'INCONNU.

Le voici.

DE BRAY.

Laissez-nous.

LE CONCIERGE.

Je suis obligé, tant que durera votre conversation, de mettre la sentinelle en dedans.

DE BRAY.

Faites. (*Le concierge et le guichetier sortent.*)

SCÈNE V

GEORGES, DE BRAY.

GEORGES.

Je croyais que c'était ma mère.

DE BRAY.

Non, Georges, c'est moi.

GEORGES.

Vous, qui, vous ?... Vous, De Bray ?

DE BRAY.

Oui, moi.

GEORGES.

Ah ! c'est vrai, vous !... vous qui m'avez pris par la main, heureux au sein de ma famille heureuse ; vous qui, comme un mauvais génie, m'avez constamment soufflé des paroles de mépris et d'ambition ; vous qui, éveillant dans mon cœur des désirs qui ne devaient pas y naître, avez conduit mon bras à des actions qu'il ne devait pas accomplir ; vous que j'ai trouvé constamment, quand je voulais revenir sur la route du bien,



Chambre dans laquelle mourut Alexandre Dumas à Puys

me poussant sur la route du mal. Vous m'aviez abandonné et j'espérais ne plus vous revoir, mais voilà que je vais monter sur l'échafaud, et vous venez me donner la main : seriez-vous point le bourreau, par hasard ?

DE BRAY.

Ah ! Georges, Georges, tout cela est vrai. Oui, je t'ai conduit où tu es arrivé, je t'ai poussé où te voilà, et je viens au moment de ta mort, oh ! non pas pour en jouir, mais pour la détourner de ta tête.

GEORGES.

Et qui vous dit que je la craigne, monsieur ?

DE BRAY.

Que tu la craignes ou non, Georges, tu es trop jeune pour mourir et il faut que je te sauve.

GEORGES.

Pardon, je vous insultais en vous prenant pour le bourreau ; vous êtes Satan, et vous venez sans doute m'offrir ma liberté en échange de mon âme ?

DE BRAY.

Oh ! je te donne la vie et ne te demande rien en échange, rien que de me pardonner.

GEORGES.

Eh ! monsieur, si ce n'est que cela, je vais mourir et je vous pardonne.

DE BRAY.

Mais songes-y donc et regarde... tiens... tiens... un sauf-conduit avec lequel tu pourras sortir, sortir sans que personne t'arrête...

GEORGES.

Assez, monsieur. Quand ma main s'est sentie assez forte pour un crime, mon cœur s'est senti assez ferme pour la mort; quand j'ai versé le sang d'autrui, c'était avec l'intention de répandre le mien; j'ai emprunté à la mort et je le lui rends ; ma tête paiera la dette de ma main, et tout sera dit.

DE BRAY.

Oh ! cela se peut-il ?... Etre près de mourir, pouvoir se sauver et ne pas le faire ?... Sentir peser sur soi les murs de ce cachot, deviner au delà un air pur et ne pas fuir ?... Mais regarde donc, regarde ce rayon de soleil qui glisse entre deux barreaux, cette fleur qui tremble au vent sur cette fenêtre... eh bien ! dans ce soleil, dans cette fleur, la création tout entière existe et t'invite à vivre ; elle vient chercher le prisonnier ; elle lui dit : « Je suis à toi, viens, viens !... » — Tu n'as que vingt-huit ans, Georges, songes-y donc ?

GEORGES.

Eh ! qu'importe, si, à vingt-huit ans, ma vie est aussi pleine de crimes qu'elle pourrait l'être à soixante, n'ai-je pas vécu ?

DE BRAY.

Mais la vie appartient-elle à celui-là seul qui la possède ?... Non, elle appartient au cercle des gens qui l'aiment et qui l'entourent ; parents et amis, tous en ont une part dont il ne peut disposer sans leur consentement. Georges, songe à ta mère, à ton frère ; tous te prient de vivre, et moi, moi, je t'en prie avec eux.

GEORGES.

Vous, mais qui êtes-vous donc, vous qui hier me poussiez à ma perte, et aujourd'hui êtes à mes genoux pour me sauver ?

DE BRAY.

C'est qu'hier je croyais que tu t'appelais Georges Burk, et que je ne savais pas que tu te nommais Georges Humbert.

GEORGES.

Pas si haut, pas si haut, il ne faut pas que les murs de ce cachot entendent ce nom.

DE BRAY.

Eh bien, il y a dans ce nom un secret qui me lie à toi, qui fait de ta vie la mienne. Georges, il y a vingt-huit ans, j'étais à Brientz...

GEORGES.

Mon pays natal ?

DE BRAY.

J'y ai connu ta mère...

GEORGES.

Eh bien ?

DE BRAY.

Eh bien ! Georges, mon fils, mourras-tu quand ton père peut te sauver ?

GEORGES, *reculant.*

Moi votre fils, De Bray mon père !... mais c'est le déshonneur de ma mère que vous m'avouez là !...

DE BRAY.

Oh ! si cet aveu me donne le pouvoir de te sauver, elle me pardonnera.

GEORGES.

Ah ! il m'est donc permis enfin de voir clair dans mon âme !... Ah ! c'était de vous que me venaient ces idées de mépris pour les autres et d'ambition pour moi-même, ces germes confus de désirs et de besoins qui n'étaient pas ceux de ma condition, ce combat du bien et du mal dans lequel le mal a triomphé, sang mêlé de peuple et de noblesse, dans lequel la noblesse a pris le dessus !... Ah ! Monsieur, ne vous eussé-je jamais connu, j'avais dans le cœur assez de vices pour me

perdre, sans que vous m'y aidassiez avec tant de bonheur.

DE BRAY.

Mais je ne te connaissais pas, Georges ; il y a quelques jours seulement que je te connais, et alors je n'ai eu qu'un désir, celui de te sauver, qu'un but, celui d'y réussir. J'ai pensé à toi avant de penser à moi aujourd'hui ; je me suis dit : « Il va mourir, allons à lui, car il faut le sauver, le malheureux ! » — Dans une heure, Georges, dans une heure tu montes à l'échafaud, ou dans une heure tu es sauvé... Oh ! tu ne mourras pas, n'est-ce pas ?

GEORGES.

Monsieur, j'attends ma mère; elle m'a promis de venir et l'on a permis qu'elle vînt. D'après ce que vous m'avez dit, ma mère ne peut pas vous rencontrer ici, monsieur.

DE BRAY.

Eh bien, je reviendrai, mais tu prendras ce sauf-conduit. Ta mère, elle, obtiendra de toi que tu ne meures pas... Oh ! tu ne peux pas mourir, Georges, mon enfant ?...

GEORGES.

Monsieur, je vous en supplie...

DE BRAY.

Oh ! je reviendrai. (*Il sort.*)

SCÈNE VI

GEORGES, seul.

Moi, moi, le fils de De Bray ! Oh ! moi, moi sur lequel pèse une condamnation pour meurtre, j'ai rougi à cette fatale révélation et je me suis senti plus honteux de mon père que de mon crime. Le sang qui brûlait mes veines n'était donc pas celui du bon, du vertueux Humbert ! Oh ! que ma mère ne sache jamais que ce secret m'a été révélé !... — La vie, il m'offre la vie !... Oh ! si la société ne me poussait pas dans la mort, je ne sais si je ne lui ouvrirais pas les bras comme à la seule libératrice de ce monde !... Que ne m'offrait-il un couteau, au lieu d'un sauf-conduit, peut-être eussé-je accepté ce bienfait de lui, car c'était toujours la mort, mais non pas la mort sur la place de Grève!... Ah! tout ce peuple, cette charrette où l'on marche à reculons vers l'échafaud comme si on craignait de le voir en face, ces cris de multitude qui demandent du sang, ces rues pavées d'hommes, ces croisées bâties de têtes, et tous ces yeux, ces yeux ardents fixés sur vous, centre unique de toute cette foule qui vient se briser contre la charrette comme la mer contre une barque, qui s'ouvre devant elle, se ferme sur sa trace... ce voyage entre le prêtre et le bourreau, qui ne dure que quelques minutes, et pendant lequel les cheveux blanchissent... Ah!... *(Portant la main à son cou.)* Ah mon Dieu ! prenez pitié de moi et donnez-moi de la force !... *(Revenant à lui.)* Oh ! oui, oui, l'air, le soleil, la liberté et ūn cœur pur, j'ai eu tout cela, et plus que cela, une famille, une mère — et quelle mère ! — et je ne me sentais pas vivre dans mon bonheur, et je ne m'arrêtais pas à chaque instant pour dire : « Mon Dieu, je te remercie, tu as fait de moi un

homme bienheureux ! »... — Si je fuyais comme il me l'a offert, peut-être redeviendrais-je cet homme ?... Cet air, ce soleil, cette famille, ma mère, je retrouverais tout cela. Oui, oui, tout cela... un cœur d'assassin, des mains sanglantes, le fantôme de Thérèse dans toutes mes nuits, et le jour, le jour, tressaillant à tout ce qui aurait couleur de sang !... (*L'heure sonne.*) Trois heures !...

SCÈNE VII

GEORGES, LE GUICHETIER, puis CATHERINE.

LE GUICHETIER, *frappant sur l'épaule de Georges.*

Dites donc, dites donc, condamné, c'est votre mère.

GEORGES, *allant vers la porte d'entrée.*

Ma mère... où donc ?

LE GUICHETIER

On l'a fait entrer par la petite porte qui donne dans la cour de la Sainte-Chapelle, parce que, par celle-ci, voyez-vous, elle aurait pu rencontrer M. Sanson, et ça lui aurait fait de la peine, à c'te femme... Entrez, la mère.

GEORGES.

O ma mère, vous m'avez donc tenu parole !

CATHERINE.

O mon enfant, mon premier né, cette promesse était dans mon cœur avant de te l'avoir faite.

GEORGES, *au guichetier.*

Mon ami, laissez-nous seuls un instant, laissez le fils avec la mère, ne leur enviez pas leurs dernières caresses, n'arrêtez pas leurs dernières larmes...

LE GUICHETIER.

Mais je serai obligé de vous interrompre, peut-être, l'heure presse...

GEORGES.

Je ne me ferai pas attendre.

LE GUICHETIER.

C'est bien, jeune homme, allez ! je sais bien que c'est quelque chose que la bénédiction de sa mère quand on va partir pour un voyage comme le vôtre... allez, allez... *(Il sort.)*

GEORGES.

O ma mère, vous voilà donc, je ne mourrai donc pas sans vous avoir revue !

CATHERINE.

Je t'aurais revu plus tôt, mais ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai obtenu cette permission.

GEORGES.

Et Jules ?

CATHERINE.

Jules ne sait rien, Jules ne saura quelque chose que quand tout espoir sera perdu.

GEORGES.

Et quel espoir vous reste-t-il donc, ma mère ?

CATHERINE.

Il m'en reste deux, les deux derniers, celui du pourvoi et celui de la grâce.

GEORGES, *baissant la tête.*

Oh !

CATHERINE.

Je me suis fait donner l'adresse des juges de la Cour de cassation, je parviendrai jusqu'à eux...

GEORGES.

Ma mère, ma pauvre mère !

CATHERINE.

Oh ! la douleur est éloquente, va !... Je leur parlerai et leur cœur entendra. Ils ont des mères, des enfants, je les adjurerai au nom de leurs mères, de leurs enfants... Je leur dirai : « Vous avez des fils, eh bien, un fils, si coupable qu'il soit, est toujours votre fils ; la société le condamne, mais c'est votre fils ; on demande sa tête, mais c'est toujours votre fils ; et l'on demande la tête du mien, et vous pouvez sauver le mien, et je suis à vos genoux. La société veut une existence et non pas deux, et je mourrais avec lui, et ce serait un meurtre... »

GEORGES.

Inutile, inutile, ma mère.

CATHERINE.

Je leur dirai tout cela, mille choses encore qu'ils comprendront, car ce sont des juges, mais des hommes ; sous leurs robes rouges battent des cœurs ; l'habitude de voir des condamnés ne les a pas tellement endurcis qu'ils ne s'attendrissent à mes larmes, aux larmes d'une mère, et ils te rendront à ta mère ; puis nous fuirons, fût-ce nous deux...

GEORGES.

Et Jules ?

CATHERINE.

Je ne pense pas à Jules.

GEORGES.

Mais ne l'aimez-vous pas autant que moi, ma mère ?

CATHERINE.

C'est l'enfant qu'on va perdre qu'on aime le mieux, et nous serons encore heureux, n'est-ce pas?... Eh bien, ton crime, c'est la passion, c'est la folie, c'est...

GEORGES.

C'est un meurtre, ma mère.

CATHERINE.

Oh ! laisse-le moi donc oublier!

GEORGES.

La mort appelle la mort, et le sang paie le sang.

CATHERINE.

Ils me feront grâce du tien. Oh ! dès demain, je verrai ces juges.

GEORGES.

Demain ils ne pourront plus rien pour moi, ma mère.

CATHERINE.

Eh bien, s'ils rejettent ton pourvoi, le roi a son droit de grâce, son droit qu'il ne peut pas perdre, dont il n'a pas usé depuis longtemps ; il doit sentir que de temps en temps il faut qu'il sauve la vie d'un homme.

GEORGES.

Vous n'arriverez pas jusqu'à lui.

CATHERINE.

Mais il sort des Tuileries, j'attendrai, je passerai mes jours et mes nuits... S'il sort à pied, je me jetterai à ses genoux; s'il sort à cheval, j'embrasserai les pieds de son cheval ; s'il sort en voiture, je me jetterai sous la roue de sa voiture... Il demandera : « Quelle est cette femme ? elle est folle ! » — On lui répondra : « Non, c'est une mère, une pauvre mère qui demande grâce pour son fils, qui ne veut pas se relever que vous ne lui ayez accordé la grâce de son fils, et si vous ne voulez pas la lui donner, et bien, faites avancer votre voiture, écrasez... et si elle n'a pas pu sauver son fils, elle mourra du moins avec lui. »

GEORGES.

Oh ! ma mère, ma mère !

CATHERINE.

Oh ! tu pleures !...

GEORGES.

Je ne pleure pas la vie, je pleure ma mère.

CATHERINE.

Mais je te dis que j'espère.

GEORGES.

O ma mère, adieu, adieu !

CATHERINE.

Comment, adieu ?... ne pourrai-je te revoir?

GEORGES.

Cette entrevue, c'est la dernière.

CATHERINE.

Ne te reste-t-il pas trente-sept jours encore ?... je les ai comptés...

GEORGES.

Il me reste une heure.

CATHERINE.

Mais le pourvoi?

GEORGES.

Je ne l'ai pas formé.

CATHERINE.

Malheureux !... Il n'y a donc que le roi... que la grâce...

GEORGES.

Le roi, la grâce... Avant que vous soyez arrivée aux Tuileries, je serai parti pour la place de Grève.

CATHERINE.

Ah ! mon enfant, mon Georges !

GEORGES.

Ecoutez, ma mère, et prenez du courage.

CATHERINE.

Demander du courage à une mère, à une mère qui perd son fils, c'est demander plus que Dieu n'accorde.

GEORGES.

Ma mère, c'est une demande que j'ai à vous faire, ma dernière demande...

CATHERINE.

Oh! dis, dis, et je ferai ce que tu diras.

GEORGES.

Ma mère, il vous reste un second fils...

CATHERINE.

Eh bien ?...

GEORGES.

Si jamais Jules vous causait les chagrins que je vous ai causés ?

CATHERINE.

J'en mourrais, car après lui personne...

GEORGES.

Il y a un moyen d'en faire pour toute sa vie un bon fils et un honnête homme.

CATHERINE.

Lequel ?

GEORGES.

Ma mère, il faut que vous ameniez Jules ici, il faut que mon frère me voie marcher à l'échafaud.

CATHERINE.

Qu'est-ce que tu dis là?

GEORGES.

C'est un exemple sanglant mais salutaire, ma mère, vous le lui mettrez sous les yeux.

CATHERINE.

O mon Dieu, mais tu veux donc que je meure ?

GEORGES.

Ma mère, ma mère, le temps presse, et c'est ma dernière prière; faites cela, ma mère, et je mourrai tranquille, car je saurai que vous avez un second fils sur lequel vous pourrez vous reposer.

CATHERINE.

Oh ! Georges, Georges !...

GEORGES.

Décidez-vous, le temps presse et je vous en supplie.

CATHERINE.

Qu'il soit fait ainsi que tu le veux, car, tu l'as dit, c'est un exemple terrible mais salutaire.

GEORGES.

Oh ! merci. *(Ils tombent dans les bras l'un de l'autre. A ce moment la demie sonne, De Bray ouvre la porte et vient frapper sur l'épaule de Georges.)*

SCÈNE VIII

LES MÊMES, DE BRAY.

GEORGES.

Eh bien, monsieur ?

CATHERINE.

Est-ce qu'on vient te chercher ?... Oh ! monsieur, un instant, un instant encore... *(Reculant.)* De Bray, De Bray, il te poursuit donc jusqu'ici, cet homme ! Ne l'écoute pas, Georges, ne l'écoute pas, c est ton mauvais génie.

GEORGES.

Soyez tranquille, ma mère.

DE BRAY.

Georges, voilà l'heure, et voilà le sauf-conduit.

CATHERINE.

Ne prends rien de lui, n'accepte rien de lui.

GEORGES

Vous entendez... Mais si vous êtes mon mauvais génie, *(se tournant vers sa mère)* voilà mon bon ange. Rien de vous, monsieur, rien de vous. *(Il prend le sauf-conduit et le déchire.)* Je vous pardonne ma mort, et,

qui plus est, je vous pardonne ma vie... Allez chercher Jules, ma mère. *(Il rentre dans la prison à droite, Catherine sort par la porte à gauche.)*

SCÈNE IX

DE BRAY, puis LE CONCIERGE.

DE BRAY *seul, frappant du pied.*

Que fais-tu, malheureux, tu me perds et tu ne te sauves pas !... Oh ! imbécile, insensé que je suis, voilà ma liberté là, à mes pieds, et les grilles et les verroux qui allaient s'ouvrir retombent sur moi. Générosité stupide, que deux mots ont éveillée : « Ton fils, ton fils ! » — comme si ces deux mots devaient avoir plus de pouvoir que deux autres, comme si ce n'était pas une combinaison de lettres, un assemblage de sons et pas autre chose... ton fils!... *(Se jetant sur les morceaux de papier.)* O ma liberté, ma liberté!...

LE CONCIERGE, *lui frappant sur l'épaule.*

Dites donc, l'ami ?

DE BRAY.

Vous vous trompez.

LE CONCIERGE.

Non, non.

DE BRAY.

Ne vous a-t-on pas dit de me traiter avec égards ?

LE CONCIERGE.

Ah ! tantôt, mais il vient d'arriver de nouveaux ordres : le panier à salade est là.

DE BRAY.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

LE CONCIERGE.

Qu'il faut s'acheminer sur Bicêtre, où l'on vous attend afin de vous signer votre passe-port pour Toulon .

DE BRAY.

C'est juste, ils doivent me croire parti depuis une demi-heure ; c'est juste, et la faute en est à moi, à moi stupide, à moi... ah !...

LE CONCIERGE.

Voyons, hein, un peu de rapidité dans les mouvements...

DE BRAY.

J'ai quelques papiers à prendre dans ma chambre.

LE CONCIERGE.

Prenez, vous aurez le temps de les lire.

(De Bray entre dans sa chambre.)

SCÈNE X

LE CONCIERGE, LE GUICHETIER, PATROT, puis DE BRAY et GEORGES.

LE GUICHETIER, *de la porte.*

Dites donc, maître, voilà le serrurier d'ici qui demande à faire entrer un confrère ; il voudrait voir le condamné de près, il paraît que c'est un ami, voulez-vous permettre ?

LE CONCIERGE.

Qu'il entre.

LE GUICHETIER.

Viens, l'amour, et tiens-toi là, voilà sa porte, tu seras aux premières loges.

PATROT.

Merci, camarade ; quand sortira-t-il ?

LE CONCIERGE.

Ça n' s'ra pas long, maintenant, on lui fait sa toilette.

PATROT, *voyant entrer les gendarmes.*

Déjà ?

LE GUICHETIER.

Ce n'est pas pour lui.

LE CONCIERGE, *conduisant les gendarmes vers la chambre de De Bray.*

Sortez. *(De Bray sort.)*

PATROT.

De Bray ! Dieu est donc juste quelquefois !

DE BRAY.

Est-ce que le condamné...

LE CONCIERGE.

Voilà qu'on vient le prendre, dépêchons pour éviter l'encombrement.

GEORGES, *sortant les mains liées derrière le dos, les cheveux et le col de sa chemise coupés.*

Laissez-moi dire adieu à ma mère... où est ma mère?...

DE BRAY, *face à face avec lui.*

Georges?

GEORGES.

Encore!

DE BRAY, *les menottes aux mains.*

Je ne suis pas plus libre que toi de m'en aller.

GEORGES.

Quoi, condamné aussi?

DE BRAY.

Dix ans de galères, voilà tout.

GEORGES.

Oh! Monsieur, je vous pardonne de grand cœur, car de nous deux, oh! oui, c'est vous le plus à plaindre.

DE BRAY, *sortant.*

Et ne pas mourir!...

(On entend les cris de la populace au dehors : C'est lui — non — si — c'est l'autre... celui de Bicêtre — eh bien, va-t-il venir, le condamné?)

GEORGES.

Allons, messieurs, puisque ma mère n'y est pas...

PATROT.

Dites donc, gendarme, écartez-vous un peu, l'affaire d'un moment, le temps d'embrasser un ami.

GEORGES.

Patrot!... Et avoir les mains liées, ne pas pouvoir te serrer dans mes bras, Patrot, mon ami!...

PATROT.

Georges, du courage.

GEORGES.

Tu n'abandonneras jamais ma mère?

PATROT.

Sur la tombe de votre père, je le jure.

GEORGES.

Eh bien, embrasse-la pour moi, Patrot, et dis-lui que mon dernier soupir, ma dernière pensée sera pour elle, entends-tu, je suis seulement fâché que Jules... Adieu, Patrot, adieu... Marchons, messieurs...

PATROT, *les regardant sortir.*

Mille dieux, quand je pourrais mourir, moi, qui n'ai ni père ni mère ni personne, il faut que ce soit lui !... *(Il s'assied sur la table au fond, au-dessous de la croisée.)*

Cris dans la rue : *Ah ! le voilà, — Tiens il n'est pas pâle. — Eh ! l'abbé, donne-lui l'absolution bien vite, car il te la prendrait, vois-tu, c'est un gaillard. — Oh! oh!* — Le bruit s'éloigne.

SCÈNE XI

PATROT, LE GUICHETIER, CATHERINE et JULES.

LE GUICHETIER, *introduisant Catherine et Jules.*

Par ici, mais je crois que c'est trop tard.

CATHERINE.

Comment, trop tard?

JULES.

Ma mère, ma mère, pourquoi m'amenez-vous ici?... Oh! j'ai vu de loin, j'ai vu sur la place de Grève... Vous me défendiez toujours de sortir les jours d'exécution...

PATROT.

Dame Catherine et Jules, est-ce une vision?

CATHERINE, *au guichetier.*

Eh bien?

LE GUICHETIER.

Je vous le disais, il est trop tard, l'enfant fait sa route. *(Il sort.)*

CATHERINE.

O mon Dieu, sans le revoir, sans savoir s'il pensera à sa mère!...

PATROT.

Son dernier soupir, sa dernière pensée seront pour vous.

CATHERINE.

Oh! Patrot!...

PATROT.

Voilà ce qu'il m'a dit ici, à l'instant.

CATHERINE.

Il n'a pas parlé de son frère?

PATROT.

Si fait, il a dit : « Je suis seulement fâché que Jules... »

CATHERINE, *conduisant Jules à la table qui est sous la fenêtre :* Monte sur cette table, enfant...

PATROT.

Mais il va voir!

CATHERINE.

Soutiens-le, Patrot. *(A Jules.)* Regarde. — *Patrot soutient l'enfant ; Catherine tombe à terre, la tête appuyée sur la table ; elle sanglotte, la tête couverte de sa mante noire, mais elle ne dit plus un mot.)*

JULES.

Ma mère, c'est une foule... Oh! comme on se presse, mon Dieu, pour voir mourir un homme!... Ma mère, quel est ce malheureux qu'on va exécuter?

PATROT.

Regarde.

JULES.

Mais il y a tant de monde sur les parapets que je ne puis voir... D'ailleurs, je ne veux pas voir, moi... Descends-moi, Patrot, descends-moi...

PATROT.

Regarde.

JULES.

Oh! ma mère, ma mère, ils sont arrivés, car tout s'arrête... Oh! grâce, grâce, descends-moi!...

PATROT.

Regarde, ta mère l'a dit.

JULES.

Ma mère, il monte sur l'échafaud... je vais le voir... Ma mère... ah!... ah!... c'est mon frère!... (*Il secoue les barreaux.*) Mon frère... il... il... Miséricorde... ah!... (*Il se jette en arrière.*)

LE GUICHETIER, *rentrant.*

Allons, houp!... encore un de parti pour Clamart!

(*La toile tombe.*)

On peut faire à ce drame plus d'un reproche. La non-justification du titre, d'abord. Il n'avait pas été choisi sans peine ; nous voyons, en effet, la pièce annoncée, dans les journaux, sous ces appellations successives : *la Femme du peuple*, *le Marquis de Bray*, *Peuple et Noblesse*, *la Famille de l'Emigré* ; la cinquième, qui prévalut, n'était certes pas plus heureuse, car le fils de l'émigré joue, dans l'ouvrage, un rôle beaucoup moins développé que celui de son père ; mais peut-être les auteurs voulurent-ils plaire au premier acteur de la Porte-Saint-Martin en donnant à la pièce le nom du personnage qu'il interprétait.

La donnée, de plus, n'est pas bonne. Qu'un noble haïsse le peuple, cela se peut, mais comment satisfera-t-il sa haine? Où commence, où finit le peuple? Une vengeance qui s'exerce sur tant de têtes manquera certai-

nement de force. Est-il bien vrai, d'ailleurs, que les vertus soient le partage du peuple et les vices l'apanage de la noblesse? L'une et l'autre classes ont leurs vices ainsi que leurs vertus.

Le style enfin manque d'éclat, parfois même de correction, mais, ces parts faites à la critique, est-il possible de contester aux auteurs la hardiesse de conception, la logique des développements, et cette prescience de l'atavisme qu'exploitent — soixante-dix ans après eux — nos romanciers ou nos dramaturges?

Ecouté, presque applaudi pendant trois actes, *le Fils de l'Emigré* souleva ensuite une telle opposition que la seconde moitié de l'acte qu'on vient de lire fut jouée en pantomime.

— C'est, nous disait un jour Frédérick-Lemaître, la chute la plus complète que j'aie vue. Le public sifflait, hurlait, jetait des petits bancs sur la scène...

L'apparition de Georges les mains derrière le dos, la tête rasée, marchant à l'échafaud, avait déchaîné la tempête, qui n'était pas oubliée quand l'un des coupables fit, au mois d'octobre, sa rentrée à Paris.

« Les journaux, dit Dumas dans ses *Mémoires*, les journaux avaient suivi l'exemple du *Constitutionnel*, ils s'en étaient donné à cœur joie. La curée avait été complète, il ne me restait pas un lambeau de chair sur les os. Je rencontrai Véron qui me fit, à l'endroit de mon immoralité, une morale dont je me souviendrai toujours. Il m'avait demandé quelque chose pour *la Revue de Paris* qu'il publiait ; mais, après *le Fils de l'Emigré*, il n'y avait plus moyen de mettre mon nom en compagnie d'honnêtes gens. Je rencontrai plusieurs directeurs de théâtres qui étaient devenus myopes en mon absence et qui ne me reconnurent pas... »

Angèle devait, un an plus tard, réhabiliter Dumas dans l'esprit des critiques et des entrepreneurs de spectacles.

Disons, pour compléter l'intéressante monographie du théâtre d'Alexandre Dumas qu'indépendamment des versions premières des pièces écrites sous un titre et représentées sous un autre, comme *Edith aux longs cheveux*, devenue *Catherine Howard*, *François*, devenu *Louise Bernard*, *Hélène de Saverny*, devenue *Une Fille du Régent*, *la Jeunesse de Louis XV*, faite en 5 actes, réduite et jouée en 3 avec cet intitulé : *le Verrou de la reine*, divers amateurs détiennent les manuscrits des ouvrages suivants, non représentés et non publiés : *Ivanhoë*, mélodrame en 3 actes ; *Fiesque de Lavagna*, drame historique, 5 actes en vers imités de Schiller ; *l'Ecossais*, 5 actes en prose tirés de *Quentin Durward ; la Femme sans amour*, comédie en 3 actes ; *Roméo et Juliette*, tragédie en 5 actes, faite avec M. Paul Meurice; des fragments d'*Olympe de Clèves*, comédie tirée du roman de ce nom, et d'une tragédie de *Phèdre.*

Sont entièrement perdus : *Jane Eyre*, drame en 5 actes; *les Ames vaillantes*, drame en 5 actes, destiné à l'Ambigu, *Gulliver*, féerie en 5 actes, pour laquelle Dumas traita en 1850 avec la Porte-Saint-Martin, sans que cette convention eût des suites, et *Samson*, opéra fait avec Edouard Duprez, et dont quelques fragments furent exécutés à l'école spéciale de chant, en 1856.

Enfin l'on peut, très raisonnablement, attribuer à Dumas père une certaine part dans *Joseph Balsamo*, drame en 5 actes et 8 tableaux, représenté à l'Odéon, le 18 mars 1878, sous le nom et par les soins de Dumas fils. Cette pièce, mal accueillie, n'a jamais été imprimée.

XIII

Dumas publiciste. — *La Psyché*, *le Mois*, *le Mousquetaire*, *le Monte-Christo*, *l'Indipendente*, *les Nouvelles*, *D'Artagnan*, *Théâtre-Journal*. — Dumas impresario. — Projet d'exploitation de la Comédie-Française. — La Renaissance. — Le Théâtre-Historique. — Salle à bâtir. — Un théâtre par souscription. — Appel à Napoléon III. — Espoirs déçus. — Utilité des chiffres.

Réclamant, le 29 mai 1829, au sujet de l'attitude hostile qu'on lui attribuait à la première représentation de *Pertinax*, tragédie d'Arnault, Alexandre Dumas déclarait au *Journal de Paris* : « C'est la première et probablement la dernière fois que j'écris dans un journal. » — « Comme Bonaparte au 15 vendémiaire, dit à ce propos l'auteur dans ses *Mémoires*, j'étais loin de voir clair dans ma destinée ! » — Il se trompait, effectivement, de la façon la plus complète. De nombreuses polémiques devaient le contraindre à occuper le rez-de-chaussée ou les colonnes de feuilles appartenant à des étrangers jusqu'au jour où il lui parut bon d'avoir quelque publication sous son autorité directe.

Voici les périodiques créés, à diverses époques, par Dumas, pour servir ses idées ou ses intérêts :

La Psyché, recueil mensuel in-18, fondé en mars 1826, avec le concours de Marle et d'Adolphe de Leuven ; elle disparut à la fin de 1829.

Le Mois, résumé mensuel, historique et politique de tous les événements, jour par jour, heure par heure, rédigé par Alexandre Dumas ; de mars 1848 au 1er février 1850 (26 numéros in-8) ;

Le Mousquetaire, journal de M. Alexandre Dumas, quotidien in-folio, du 12 novembre 1853 au 7 février 1857 ;

Le Monte-Christo, journal hebdomadaire de romans, d'histoire, de voyages et de poésie, publié et rédigé par Alexandre Dumas seul ; du 23 avril 1857 au 3 mai 1860 (159 numéros) et du 1er janvier au 7 octobre 1862 (80 numéros in-4°) ;

L'Indipendente, journal quotidien publié à Naples, de 1860 à 1864 ;

Les Nouvelles, journal quotidien sous la direction littéraire d'Alexandre Dumas, fondé au printemps de 1866; il devint, le 18 novembre, *le Mousquetaire*, et disparut vers le milieu de 1867.

D'Artagnan, journal d'Alexandre Dumas, paraissant les mardis, jeudis et samedis, in-folio, du 4 février au 4 juillet 1868 (66 numéros), continué par *Théâtre-Journal*, paraissant tous les dimanches, du 5 juillet 1868 au 14 mars 1869 (36 numéros).

La Psyché fut surtout un album poétique. Heureux de placer gratuitement les vers qu'il avait jusqu'alors édités à ses frais, Dumas donna là dix-neuf pièces de genres différents et qui le classèrent parmi les bons rimeurs du temps.

Nous verrons prochainement ce qu'était *le Mois*, fondé en pleine révolution dans l'espoir de quelque mandat populaire.

Le Mousquetaire, dont nous avons parlé ailleurs,

reste la feuille modèle, le document typique où s'affirment l'entrain, l'esprit, le sens analytique de Dumas. Là parurent ses étonnants *Mémoires*, *les Mohicans de Paris*, plusieurs autres romans alternés de causeries et de contes.

Le Monte-Christo en 1857, comme *les Nouvelles* en 1866 et *D'Artagnan* en 1868, furent des suites rêvées à ce *Mousquetaire*, suites au début heureuses, mais que des fautes administratives tuèrent, comme elles avaient tué la feuille initiale.

Quant à *l'Indipendente*, rédigé en langue étrangère pour défendre, à Naples, les idées garibaldiennes, il n'offre, au point de vue littéraire, qu'un médiocre intérêt.

Autant que la gérance d'un journal plus ou moins répandu, la direction d'une scène importante peut à la fois grandir l'influence et multiplier les profits d'un écrivain coté. Dumas n'était pas homme à négliger aucun moyen d'autorité ou de fortune. Souvent contrecarré par les entrepreneurs et les artistes, il conçut de bonne heure le projet d'acquérir un théâtre où il pût faire ce qu'il voulait et comme il le voudrait. D'accord avec Victor Hugo, il présentait à la commission du Théâtre-Français, dans le courant de février 1831, un plan d'exploitation de ce théâtre, alors menacé de la ruine. Les postulants ne réclamaient du gouvernement aucune subvention, mais, en s'engageant à jouer une fois par semaine le répertoire de Voltaire et de Racine, ils demandaient que l'autorité leur assurât chacune de ces représentations à 2,000 francs, ce qui eût fait par an 104,000 francs, laissant par jour 500 francs nets de bénéfice. La Comédie-Française s'en tint au vieux système, et les deux écrivains lui reprirent, pour les donner à la Porte-Saint-Martin, Dumas *Antony*, Hugo *Marion Delorme*.

Le drame romantique fleurit au boulevard jusqu'en 1836, époque où les procédés mauvais du directeur Harel éloignèrent de la Porte-Saint-Martin les seuls auteurs qui eussent une autorité vraie sur la foule. Interrogé sur ses travaux par le duc d'Orléans qui lui témoignait une grande sympathie, Dumas se plaignit, un jour, que Hugo et lui ne pussent aborder librement la scène.

— C'est là, en effet, répondit le duc, un état de choses impossible ; l'art contemporain a droit à un théâtre ; j'en parlerai à M. Guizot.

— J'ai persuadé le prince, dit alors Dumas à Hugo, persuadez maintenant le ministre.

La chose exécutée, un privilège nouveau fut octroyé au poète qui le transmit à Anténor Joly, champion de la littérature moderne. Joly, qui était pauvre, mit quinze mois à trouver les fonds nécessaires à l'exploitation de son privilège ; encore dut-il, pour les avoir, accepter comme associé Ferdinand de Villeneuve qui, lui, n'aimait que la musique et obtint du ministre le droit de représenter, outre les drames et comédies, des opéras et des vaudevilles ornés d'airs nouveaux.

Entre administrateurs de goûts différents, l'accord ne pouvait avoir longue durée. Le théâtre de la Renaissance installé, faute d'argent, dans la vieille salle Ventadour, débuta le 8 novembre 1838 par un drame, pour verser bientôt dans le répertoire lyrique. Les promoteurs de l'œuvre en pâtirent; Hugo, effectivement, ne donna à la Renaissance que *Ruy Blas*, comme pièce d'ouverture, Dumas *Bathilde* et *l'Alchimiste*, comme pièces de remplissage ; tous deux enfin virent sans peine disparaître, après trois ans d'existence maladive, la scène qui leur avait si peu servi.

Dumas était tenace. Ami du duc de Montpensier, comme il l'avait été précédemment du duc d'Orléans, il sollicita et obtint, le 14 mars 1846, un privilège va-

lable pour douze années et lui donnant le droit de jouer des pièces à spectacle. Ce fut l'origine du Théâtre-Historique, mis sous la direction de Hostein et qui ouvrit, le 20 février 1847, par un grand succès, pour fermer le 16 octobre 1850, après des incidents que nous avons contés déjà.

Peut-être, avec sa prétention de soutenir l'entreprise au moyen de son seul répertoire, Dumas fut-il, après l'inquiétante République, cause de cette catastrophe. Du moins il racheta son tort en acceptant d'en être la principale victime : deux cent mille francs à lui restèrent dans la faillite.

Il y avait tant de ressort dans sa nature vigoureuse, qu'en 1853 déjà Dumas sollicitait, par lettre, le privilège du Cirque ou celui d'un nouveau théâtre à bâtir sur le boulevard de Strasbourg, s'engageant à donner chaque année quatre pièces jour « faire passer sous les yeux du peuple tout ce qu'il y a de grand dans notre histoire et dans les autres histoires ». — Non rebuté par un refus et par divers échecs comme sa campagne médiocre au Grand-Théâtre-Parisien (1865), il adressait en 1886, à *ses amis connus ou inconnus de la France et de l'étranger*, l'appel suivant :

« On m'a souvent dit que mes amis inconnus étaient mes meilleurs amis : cela, je suis tenté de le croire, la quantité leur permettant de se retirer sur la qualité. Puis il est vrai que, dans mes bons et mauvais jours, j'ai expérimenté mes amis connus, ce que je n'ai pu faire à l'endroit de mes amis inconnus.

« Aujourd'hui j'entreprends une œuvre dans laquelle j'ai besoin de tout le monde ; de mes amis pour la soutenir, et de mes ennemis pour l'attaquer.

« Je ne puis dépenser vingt mille francs en annonces et en prospectus, et il me les faudrait dépenser pour mener à bien mon projet ; mais je puis dire : J'ai dépensé un demi-million dans des aumônes plus ou moins

légitimes, mon habitude étant, lorsque je vois un malheureux, de le secourir, sans lui demander pourquoi il est malheureux !

« On m'a souvent parlé de la *popularité* que m'avaient value mes œuvres, de la *sympathie* que j'avais inspirée pour mes œuvres.

« Or, il me semble, à moins que l'on ne m'ait menti, que ces deux mots : *sympathie*, quand il s'agit de la France, *popularité* quand il s'agit du monde, valent bien vingt mille francs d'annonces et de prospectus !

« Vous avez entendu raconter qu'à peu près vers le même temps où Samson renversait le temple des Philistins, il y avait, aux jeux Olympiques, un athlète nommé Alcidamus, lequel couronné vingt fois pour ses victoires, et présumant trop de ses forces, se trouva dans une maison qui craquait, menaçant de s'écrouler.

« Tous ceux qui se trouvaient avec lui dans cette maison s'enfuirent éperdus ; lui resta seul, et, levant ses deux mains, il dit :

« — Je soutiendrai le plafond ou je serai écrasé par lui.

« Le plafond s'écroula, et, comme Porthos, cet athlète des temps modernes, l'athlète antique fut écrasé sous ses débris.

« L'art dramatique croule en France : aussi présomptueux, aussi fou qu'Alcidamus, tandis que chacun déserte le beau, le simple, le vrai, je dis :

« — Mieux vaut, comme Alcidamus, essayer de soutenir une maison qui croule que, comme Samson, renverser un temple, ce temple fût-il celui des Philistins.

« Que ceux qui croient que l'art dramatique est là où l'avaient placé les hommes de 1830 viennent à moi et me disent :

« — Nous voulons deux places au nouveau Théâtre-Historique, pour applaudir encore une fois ce que nous

avons applaudi jadis et pour que nos fils puissent applaudir ce qu'ont applaudi leurs pères !

« Et qu'ils souscrivent pour la somme qu'ils voudront, afin que ce qui n'est encore qu'un projet, c'est-à-dire un rêve, devienne une réalité, c'est-à-dire un fait.

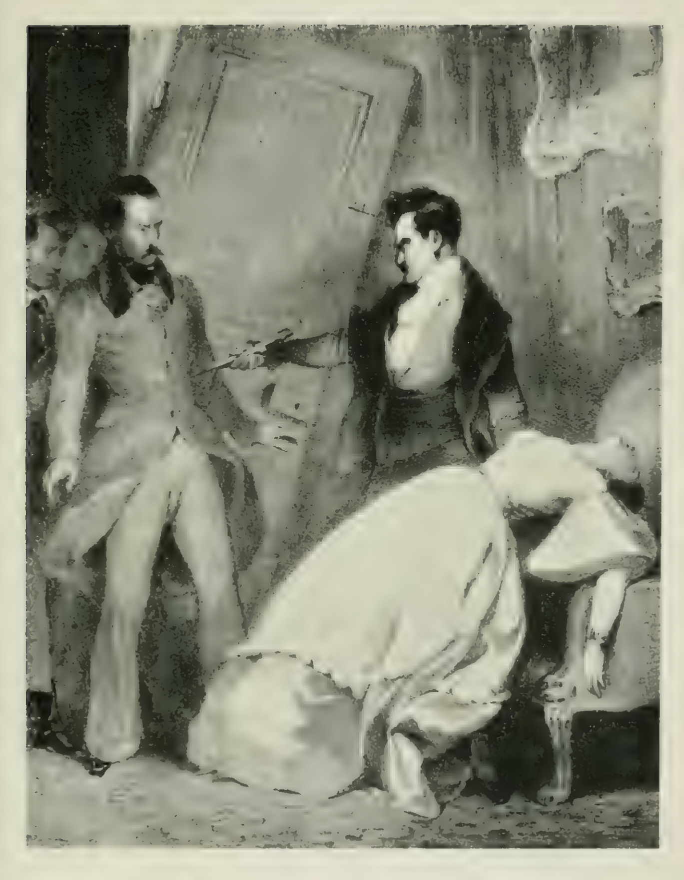
« Jusqu'à ce qu'il y ait cinq cent mille francs de souscriptions, aucune somme ne sera versée, et, comme cette somme sera versée aux mains d'un des banquiers les mieux famés de Paris, toutes les dépenses doivent être faites par moi, afin que, si le projet manque, toutes les dépenses retombent sur moi.

« Que chacun de mes amis connus ou inconnus m'aide donc, et de ses moyens et des moyens de ceux qui l'entourent, et je serai payé de ces quarante ans de travail incessant qui me donnent le droit d'écrire les quelques lignes quelque peu orgueilleuses qui précèdent mon nom !

« ALEXANDRE DUMAS. »

Parallèlement à cette circulaire, Dumas en lançait une à ses « lectrices de la capitale, des 89 départements de la France et même du reste du monde », les invitant à demander des prospectus pour recueillir, parmi leurs connaissances, des signatures d'adhérents. Ceux-ci devaient, dans l'idée du futur directeur, recevoir en billets de spectacle le double de leur versement. Ni les *lectrices*, ni les *amis* de Dumas n'entrèrent dans la combinaison qui, malgré la publicité gracieuse des journaux, avorta dans l'indifférence générale.

L'année suivante Dumas, toujours envieux du sceptre directorial, demanda à Napoléon III 30 ou 40,000 francs pour faire et monter une pièce à spectacle « dans le sentiment national » au profit du Théâtre du Prince Impérial, menacé de déconfiture ; mais le souverain,



Scène finale d'*Antony* (d'après A. Johannot

« Elle me résistait. . je l'ai assassinée ! »

quoique traité de confrère par le solliciteur, n'entr'ouvrit point sa cassette.

Au total donc, les entreprises théâtrales de Dumas eurent le même sort que ses entreprises de presse, et pour la même raison. En dehors des questions artistiques ou littéraires que notre auteur résolvait sans grand'peine, existe en effet, dans les deux industries, une question administrative constituant pour Dumas, rétif à toute comptabilité, le plus dangereux des écueils. Si bonnes que fussent ses idées, si intelligents que fussent ses efforts, ils ne pouvaient, faute d'équilibre, être récompensés que par une prospérité passagère; c'est, nous l'avons vu, ce qui se produisit dans l'un et l'autre cas.

XIV

Ce que ne fut jamais Dumas. — Dumas et l'Académie Française. — Un candidat pressé. — Autant qu'Ancelot. — Sérieuse campagne. — La succession de Casimir Delavigne. — Point de visites. — Dumas homme politique. — Soldat de la liberté. — A Soissons. — En Vendée. — Un costume voyant. — « Je serai député ». — Dumas émeutier. — Il nous prédit la République. — Candidat partout. — Dumas immoral. — Ses croix portées par bonté d'âme. — « Ohé ! le nègre ! ». — Conseils à Bonaparte. — Désillusion. — Exil. — Avec Garibaldi. — Ce qu'eût été le député Dumas.

Après avoir jugé le romancier, le conteur, le dramaturge, le journaliste, le « manager » qu'à son gré fut Alexandre Dumas, disons ce qu'en dépit de ses efforts il ne put jamais être.

Deux ambitions déçues firent, en effet, le tourment de sa vie : digne, autant que bien d'autres, d'entrer à l'Institut et de jouer un rôle politique, il devait mourir sans avoir été député ni membre de l'Académie.

On a interprété, de façons diverses, les sentiments de l'écrivain à l'égard des Quarante. Dumas, c'est bien

certain, ne fut jamais candidat officiel à un fauteuil académique, mais, chose non moins certaine, il pensa plusieurs fois à solliciter cette consécration littéraire.

Si l'on en croit les souvenirs de l'aigre-doux Mary Lafon, c'est en 1836 que Dumas eut pour la première fois l'envie d'entrer à l'Institut. — « Un jour — écrit Lafon — que, sur sa demande, je venais d'apporter mon volume à Michaud, dans sa belle maison de Passy, la porte du salon s'ouvre violemment ; un homme de haute taille, au teinte de bistre, aux cheveux touffus comme une forêt et crépus, s'élance en deux bonds jusqu'au fauteuil de l'auteur du *Printemps d'un proscrit*, et lui jette ces mots d'une voix étouffée :

« — Monsieur Michaud, je me porte candidat au fauteuil de Perseval de Grandmaison et vous demande votre voix !

« — Déjà! repondit le malin vieillard, qui savait qu'on avait enterré ce jour-là son collègue. Et il ajouta, de sa voix grêle et railleuse : Vous êtes donc venu par le corbillard ?

« Abasourdi, c'est le mot, par cette épigramme, Dumas nous regarda tous, mit son chapeau et, tournant les talons, disparut aussi brusquement qu'il était entré, au milieu de nos éclats de rire. »

En acceptant le fond de l'anecdote, on nous permettra de douter des détails qui posent en mal appris et en sot Dumas, lion des salons de l'époque et primesautier par essence.

Trois ans plus tard, au mois d'avril, Dumas enorgueilli du succès de *Mademoiselle de Belle-Isle*, écrivait à Buloz, directeur de la *Revue des Deux-Mondes* :

« Parlez donc de moi dans la *Revue* pour l'Académie, et demandez-vous à vous-même comment il se fait que je ne sois pas candidat quand Ancelot se présente... »

Mais c'est en 1841 que Dumas devait faire, pour la

conquête d'un fauteuil, les plus nombreux travaux d'approche. Cinq lettres datées de Florence feront connaître les détails de sa stratégie littéraire.

« Songez à mon Académie, écrit-il d'abord au baron Taylor, son ami ; chauffez Nodier, Barante et Molé ; ce sont, je crois, les trois personnes sur lesquelles vous avez le plus d'influence. Vous savez que, sur un mot de vous, je reviens ...»

Occupé alors à la réfection d'un drame dont Eugène Bourgeois lui a remis le manuscrit, il refuse de mettre son nom à la pièce corrigée. — « Le silence, déclare-t-il à Frédérick-Lemaître, interprète désigné de *Jeannic le Breton*, le silence le plus absolu est ma condition. Dans ce moment-ci une chute ou une œuvre peu littéraire me rejetterait à cent lieues de l'Académie... »

A un membre de l'Institut il demande, le 24 juin, s'il peut compter sur huit ou dix des voix de ses collègues, et annonce qu'il écrit, par le même courrier, à Hugo, Scribe, Delavigne, Villemain et Nodier.

A Victor Hugo, élu le 7 janvier précédent, il adresse, en effet, ce billet amical :

« Que pensez-vous de ma candidature dans ce moment-ci ? Est-ce que ce ne serait pas beau d'entrer ensemble? Voyez Pongerville et Nodier, et parlez-leur de cela. Je sais que vous seriez aussi content de me voir vous suivre que j'ai été content de vous voir me devancer. »

Puis Nodier reçoit, comme le plus obligeant des électeurs académiques, cette consigne très nette :

« Voyez donc, à la prochaine séance, avec Casimir Delavigne qui me porte quelque intérêt, à vous recorder. Si vous voyez que la chose prenne quelque insistance, montez à la tribune académique et dites en mon nom à vos honorables confrères quel serait mon désir de siéger parmi eux ; faites valoir mon absence toutes les fois que j'ai pensé que ma présence serait un embarras;

enfin, dites de moi tout le bien que vous en pensez et même celui que vous ne pensez pas. Si vous ne voyez pas de chances, bouche close !... »

Les chances, il est probable, semblèrent insuffisantes aux correspondants de Dumas, car celui-ci, renseigné, jugea bon de ne point s'exposer à l'humiliation d'un échec. Il ne devait plus faire aux immortels que des invites discrètes. A l'occasion de la mort de Casimir Delavigne, survenue le 11 décembre 1843, il écrivait, par exemple, au directeur du *Siècle :* « Plusieurs journaux ont annoncé que j'avais sollicité et obtenu la place de bibliothécaire à Fontainebleau. Veuillez, je vous prie, démentir cette nouvelle qui n'a aucun fondement. Si j'avais ambitionné un des fauteuils que l'illustre auteur des *Messéniennes* et de l'*Ecole des Vieillards* a laissés vacants, c'eût été seulement son fauteuil à l'Académie. »

Six ans plus tard Chateaubriand meurt à son tour. Vacquerie, dans l'*Evénement*, propose alors comme candidats Alexandre Dumas, Théophile Gautier et Méry; à ces trois écrivains l'Académie préfère le duc de Noailles, ancien pair de France. — « Monsieur, écrit le lendemain Dumas à Vacquerie, mille grâces de l'initiative que vous avez prise à mon égard, relativement à la candidature au fauteuil de l'auteur du *Génie du Christianisme* et des *Natchez*, initiative dont je vous suis on ne peut plus reconnaissant. Seulement, ayez la bonté de dire que je n'étais sur les rangs que dans les colonnes de votre journal, et que je connais trop l'inutilité des visites que je pourrais rendre à une trentaines de membres de l'Académie, pour en avoir jamais fait ou être tenté d'en jamais faire. »

Quand au passé, il disait vrai; pour l'avenir, il tint parole en se contentant du quarante-et-unième fauteuil que l'opinion publique lui attribuait et que, depuis Molière, tant de grands hommes ont occupé.

Si, conscient de sa valeur littéraire, Dumas eût sans trouble siégé sous la coupole de l'Institut, son goût pour les aventures, le panache et le bruit devait inévitablement l'inciter à envier les fièvres de la vie publique.

Il venait d'éditer *Christine* quand survint la révolution de 1830. Dumas que, malgré la recommandation du duc d'Orléans, Charles X avait refusé de décorer et qui avait ainsi une raison personnelle d'épouser les griefs populaires, fit le coup de feu pour détrôner la branche aînée des Bourbons. Devenu l'ami du général La Fayette, il sollicita de ce dernier l'ordre d'aller à Soissons chercher de la poudre pour l'utiliser en cas d'un retour offensif du roi, puis obtint la mission d'explorer la Vendée, où l'on voulait prévenir l'éclosion d'une chouannerie nouvelle. Il était, pour ce second voyage, porteur de la commision suivante, datée du 6 août 1830 :

« M. Alexandre Dumas est autorisé à parcourir, comme envoyé spécial, les départements de la Vendée, de la Loire-Inférieure, du Morbihan et de Maine-et-Loire, et à s'entendre, dans ces différents départements, avec les autorités locales pour la formation d'une garde nationale.

« Nous recommandons M. Alexandre Dumas, excellent patriote de Paris, à nos frères, les patriotes de l'Ouest.

« La Fayette. »

Très fier de jouer un rôle, Dumas ne partit point sans costume. Shako à flot de plumes rouges, épaulettes d'argent, habit et pantalon bleu de roi, telle fut la tenue que Dumas jugea bonne pour tirer l'œil des Vendéens. Elle le tira si bien que, sans un galérien qu'il avait fait gracier et qui s'établit son garde-du-corps, le *Mon-*

sieur tricolore, comme l'avaient baptisé les Carlistes, eût reçu des coups de fusil.

Quand il regagna Paris, avec un rapport étonnant par son ton prophétique, le duc d'Orléans était devenu roi, sous le nom de Louis-Philippe. Le nouveau monarque ayant, à diverses reprises, protégé comme prince Dumas, qui était encore son bibliothécaire, il semble que l'écrivain eût dû considérer son avènement comme une faveur providentielle. Tout au contraire Dumas, presque aussitôt, s'enrôla parmi ceux que révoltait le système de juste-milieu inauguré par Louis-Philippe. En 1831, il faisait sur *Napoléon* un drame dont le succès désagréable au roi, fut souligné par une agressive préface que terminait cette lettre :

« 11 février 1831.

« Sire,

« J'ai eu l'honneur de demander, il y a trois semaines, une nouvelle audience à Votre Majesté : j'avais l'intention de lui offrir de vive voix ma démission, car je voulais lui expliquer comment, en faisant cela, je n'étais ni un ingrat ni un capricieux.

« Sire, il y a longtemps que j'ai dit et imprimé que, chez moi, l'homme littéraire n'était que la préface de l'homme politique.

« L'âge auquel je pourrai faire partie d'une chambre régénérée se rapproche pour moi. J'ai la presque certitude, le jour où j'aurai trente ans, d'être nommé député; j'en ai vingt-huit, Sire.

« Malheureusement le peuple, qui voit d'en bas et de loin, ne distingue pas les intentions du roi des actes des ministres. Or, les actes des ministres sont arbitraires et liberticides. Parmi ces hommes, qui vivent

de Votre Majesté et qui lui disent tous les jours qu'ils l'admirent et qu'ils l'aiment, il n'en est peut-être pas un qui vous aime plus que je ne le fais ; seulement ils le disent et ne le pensent pas, et, moi, je ne le dis pas et je le pense.

« Mais, Sire, le dévouement aux principes passe avant le dévouement aux hommes. Le dévouement aux principes fait les La Fayette, le dévouement aux hommes fait les Rovigo.

« Je supplie donc Votre Majesté d'accepter ma démission. »

Fidèle à ses principes Dumas, décoré de Juillet, se compromit avec beaucoup d'autres dans l'émeute que provoquèrent, en 1832, les obsèques du général Lamarque. Il dut, par suite, voyager quelque temps : — « Je respire, écrivait-il de Suisse à un ami, je suis en pays républicain. » — La République, dès lors, fut pour Dumas le seul régime qui convînt à la France. Nous le voyons, dans l'épilogue de *Gaule et France*, livre d'histoire paru en 1833, prédire l'établissement chez nous d'une « magistrature quinquennale, en harmonie avec les intérêts, les besoins et les volontés de tous. » — Ces aspirations démocratiques n'étaient pas pour plaire au roi qui supposait sa dynastie à jamais assise; aussi fit-il attendre jusqu'en 1837 à Dumas cette croix de la Légion d'honneur qu'il avait cependant sollicitée pour lui de son prédécesseur.

Dépossédé de la faveur de Louis-Philippe, Dumas conquit l'amitié du duc d'Orléans, puis, après la fin tragique de celui-ci, la protection du jeune Montpensier. Son républicanisme théorique s'accommodait pratiquement des grâces obtenues, par voies indirectes, de la royauté. C'est ainsi qu'il effectua, pendant l'hiver de 1846, un voyage en Algérie payé par le ministère et qui fit

l'objet d'interpellations à la Chambre. Il n'en devint point pour cela Philippiste, car on le vit, deux ans plus tard, contribuer à la révolution qui, après les Bourbons de la branche aînée, détrôna ceux de la branche cadette. Le père chassé, Dumas eût volontiers demandé la régence d'un des fils, mais la République, proclamée par le peuple même, le compta bientôt parmi ses plus chauds adhérents.

Toujours « Monsieur Tricolore », Dumas commandait alors la garde nationale de Saint-Germain-en-Laye, où s'élevait son château de Monte-Christo ; voici la proclamation qu'à l'issue des événements il adressa au bataillon placé sous ses ordres :

« *A la Garde Nationale.*

« Citoyens,

« Je suis heureux d'avoir été le premier à vous annoncer la grande révolution qui vient de s'accomplir dans la capitale.

« Cette révolution est opérée aujourd'hui par toute la France. Dans six mois, elle le sera par toute l'Europe.

« A l'heure où je vous écris ces lignes, le gouvernement provisoire proclame la République au pied de la colonne de Juillet. La révolution, après dix ans de luttes intérieures et extérieures, remonte à sa source en criant : Vive la liberté !

« Et cette fois ce cri solennel ne sera point étouffé comme en 1830. Les hommes dont nous avons fait notre gouvernement provisoire nous en sont garants. Le génie, la science et l'intégrité ont reçu le mandat que vous leur avez confié. Ils le rempliront.

« Une séance de soixante heures a tout consolidé.

« Le premier jour, vous avez eu la liberté ;

« Le second jour, la légalité ;

« Le troisième, la sécurité.

« La peine de mort, en matière politique, est abolie. Et c'est ce qui distingue la Révolution de 1848 de la Révolution de 1793.

« La Révolution de 1793 dressait les échafauds, la Révolution de 1848 les brise.

« C'est qu'entre ces deux grandes époques un demi-siècle de victoires, de malheurs, de progrès et de déceptions a passé.

« Maintenant l'avenir de la France est entre vos mains et, ne l'oubliez pas, l'avenir de la France c'est l'avenir du monde.

« Vous allez être appelés à nommer une Chambre nouvelle ; car, vous le savez, tout garde national est électeur et éligible.

« Choisissez des hommes dont l'indépendance et la probité politique soient une garantie pour leur dévouement à la France et à la liberté.

« Vive la République ! Vive le gouvernement qui vous la donne !

« *Le Commandant de la garde nationale*,

« ALEXANDRE DUMAS. »

« Saint-Germain-en-Laye, le 27 février 1848. »

Tout garde national étant éligible, pourquoi Dumas, républicain de la veille, n'eût-il pas essayé de réaliser le désir exprimé dès 1831, en sollicitant un mandat populaire? Passant avec sa fougue accoutumée du projet à l'exécution, il adressa en mars 1848, aux électeurs de la Seine, l'appel suivant, de forme inusitée :

AUX TRAVAILLEURS

Je me porte candidat à la députation; je demande vos voix, voici mes titres :

Sans compter six ans d'éducation, quatre ans de notariat et sept années de bureaucratie, j'ai travaillé vingt ans à dix heures par jour, soit 73,000 heures. Pendant ces vingt ans, j'ai composé 400 volumes et 35 drames.

Les 400 volumes tirés à 4.000 et vendus 5 francs l'un, 11.853.600 francs.

Les 35 drames joués 100 fois chacun l'un dans l'autre, 6.360.000 francs.

ONT PRODUIT :

Aux compositeurs	264.000
Aux pressiers	528.000
Aux papetiers	633.000
Aux brocheuses	120.000
Aux libraires	2.400.000
Aux courtiers	1.600.000
Aux commissionnaires	1.600.000
Aux messageries	100.000
Aux cabinets littéraires	4.580.000
Aux dessinateurs	28.000
	11.853.600

Aux directeurs	1.400.000
Aux acteurs	1.250.000
Aux décorateurs	210.000
Aux costumiers	140.000
Aux propriétaires des salles	700.000
Aux comparses	330.000
Aux gardes et pompiers	70.000
Aux tailleurs	50 000
Aux marchands d'huile	525.000
Aux cartonniers	60.000
Aux musiciens	157.000
Aux pauvres (droit des hospices)	630.000
Aux afficheurs	80.000
Aux balayeurs	10.000
Aux assureurs	60.000
Aux contrôleurs et employés	140.000
Aux machinistes	180.000
Aux coiffeurs et coiffeuses	93.000
	6.360.000

En fixant le salaire quotidien à 3 francs, comme il y a dans l'année 300 journées de travail, mes livres ont donné pendant vingt ans le salaire à 692 personnes.

Mes drames ont fait vivre à Paris, pendant 10 ans, personnes.	347
En triplant le chiffre pour toute la province	1.041
Ajoutez les ouvreuses, chefs de claque, fiacres	70
Total	1.458

DRAMES ET LIVRES en moyenne ont donc soldé le travail de 2,160 personnes.

Ne sont point compris là-dedans les contrefacteurs belges et les traducteurs étrangers.

ALEXANDRE DUMAS.

Bientôt suivit cette circulaire, aux pasteurs d'âmes parisiens :

« Monsieur le Curé,

« Si, parmi les écrivains modernes, il est un homme qui a défendu le spiritualisme, a proclamé l'âme immortelle, exalté la religion chrétienne, vous me rendrez la justice de dire que c'est moi. Aujourd'hui je viens me proposer comme candidat à l'Assemblée Nationale. J'y demanderai le respect pour toutes les choses saintes, et, parmi les *choses saintes*, la religion a toujours été mise par moi au premier rang. Je crois la nourriture spirituelle aussi nécessaire à l'homme que la nourriture matérielle ; je crois qu'un peuple qui saura allier la liberté et la religion sera le premier des peuples. Je crois que nous serons ce peuple-là. C'est dans le désir de contribuer, autant qu'il est en moi, à cette œuvre sociale, que je viens vous demander non seulement votre voix, mais encore les voix que la haute confiance

inspirée par votre caractère peut mettre à votre disposition.

« Je vous salue avec l'amour d'un frère et l'humilité d'un chrétien.

« ALEXANDRE DUMAS. »

Travailleurs et prêtres de Paris ayant fait la sourde oreille aux appels de Dumas, l'écrivain pensa à séduire la province. La Gironde d'abord le tenta, mais il avait affaire là à de si redoutables concurrents qu'il n'osa viser qu'une investiture éloignée :

« *A Messieurs les Electeurs de la Gironde.*

« Messieurs,

« Sur l'invitation de quelques amis j'allais me rendre à Bordeaux pour solliciter vos suffrages.

« Mais j'apprends à l'instant que je me trouverais en concurrence avec MM. Thiers et Girardin.

« Ce sont deux hommes trop considérables, l'un en politique, l'autre en journalisme, pour que je me hasarde à lutter contre eux.

« Tous deux ont rendu de grands services au pays ; récompensez d'abord les services rendus, c'est de toute justice.

« Moi, je n'ai point de passé politique qui puisse vous garantir l'avenir ; la guerre que je fais depuis deux mois à la réaction et à la terreur, voilà mon seul titre.

« Maintenant nommez M. Thiers ou M. Girardin, et, comme l'un ou l'autre sera nommé ailleurs, permettez-moi de m'inscrire, dès aujourd'hui, pour une réélection où cette fois je ne céderai ma place à personne.

« Ainsi, donc, Messieurs, s'il y a quelque sympathie pour moi dans votre belle Gironde qu'ont doublement illustrée et ses grands hommes et le grand poète qui s'est fait leur historien, acceptez-moi au lieu et place de la célébrité politique que vous allez nommer, faites-moi dire un mot aussitôt la nouvelle vacance connue et j'accours au milieu de vous serrer des mains amies quoique éloignées, sœurs quoique inconnues.

« Veuillez agréer, Messieurs et chers concitoyens, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

« 28 mai.

« Alexandre Dumas. »

« Je n'ai pas besoin de vous dire quelle gloire, quel orgueil, quel bonheur ce serait pour moi d'être envoyé à l'Assemblée Nationale par les fils de ceux qui y ont envoyé les Guadet, les Vergniaud, les Barnave et les Gensonné. »

Les électeurs de Seine-et-Oise, sollicités ensuite par une brochure de treize pages, déclarent trop immoral, pour les représenter, Dumas qui se rabat enfin sur le département de l'Yonne, où l'option de Louis-Napoléon pour Paris crée une vacance. D'où cette requête :

« Citoyens,

« Je suis le fils du général républicain Alexandre Dumas, l'un des plus purs enfants de la première Révolution ; je suis l'auteur des *Mousquetaires*, c'est-à-dire d'un des livres les plus empreints du cachet national et de la couleur française qui existent dans notre littérature.

« A ces deux titres, je sollicite votre voix comme représentant du département de l'Yonne.

« Ma profession de foi ne sera pas longue, pour vous qui ne prononcez pas habituellement des paroles inutiles.

« *Fusion éternelle du peuple et de l'armée.* La tranquillité de Paris et le salut de la France sont dans ces sept mots.

« Sans compter notre gloire à l'étranger.

« Dieu nous donne, à nous, la tranquillité et le salut, à vous la gloire!

« ALEXANDRE DUMAS. »

« 29 juin 1848. »

Nouvel échec, hélas! que l'infatigable candidat essaie de réparer, quatre mois plus tard, en s'adressant encore au même collège :

« *Aux Electeurs de l'Yonne.*

« Citoyens,

« Pour la seconde fois, je me présente à la candidature dans le département de l'Yonne.

« Aux dernières élections, quoique je n'aie pas eu le temps de faire connaître ma candidature, quoique je n'aie fait en quelque sorte qu'apparaître dans le département, vous m'avez honoré d'un suffrage de plus de 3,000 voix.

« Aujourd'hui, les choses que j'avais prévues sont arrivées.

« Les Autrichiens touchent aux Alpes.

« L'empire d'Allemagne est près de s'étendre jusqu'au Rhin. Le socialisme s'agite.

« La République rouge rêve un autre Quinze-Mai, espère une autre insurrection de Juin.

« On nous avait promis plus de liberté que sous la monarchie de Louis-Philippe, et nous avons moins de liberté que sous la monarchie de Charles X.

« On nous avait promis le bien-être public et nous éprouvons le malaise général.

« On nous avait promis le crédit et nous touchons à la banqueroute.

« On nous avait promis un gouvernement à bon marché, et l'on double les impôts.

« On nous avait promis, enfin, la tranquillité intérieure, la paix extérieure, et nous avons eu la guerre civile dans la rue, et nous allons avoir la guerre étrangère en Italie.

« Il faut combattre à la fois l'ennemi au dedans, l'ennemi au dehors.

« Chacun doit donc, en se présentant aux suffrages de la France, faire connaître sous quelle bannière il marchera.

« Mes ennemis politiques sont : MM. Ledru-Rollin, Lagrange, Lamennais, Pierre Leroux, Proudhon, Etienne Arago, Flocon, et tous ceux que l'on appelle les Montagnards.

« Je ne parle pas de MM. Louis Blanc et Caussidière; ils sont en fuite.

« Je ne parle pas de MM. Blanqui, Raspail et Barbès; ils sont en prison.

« Mes amis politiques seront ceux dont les chefs me recommandent à vous. Je marcherai avec eux ou plutôt un peu avant eux.

« Ce sont MM. Thiers, Odilon Barrot, Victor Hugo, Emile de Girardin, Dupin, Bauchart, Napoléon Bonaparte.

« Ce sont les hommes que les anarchistes appellent la Réaction.

« Ce sont les hommes que j'appelle l'Ordre.

« ALEXANDRE DUMAS. »

Il n'avait point, pourtant, dans cette quatrième tentative, une confiance bien grande, car nous le voyons, par lettre datée du 1er novembre 1848, offrir à Emile de Girardin de se désister en sa faveur : sans ambition personnelle, il désire s'effacer devant l'homme qu'il reconnaîtra plus capable que lui de gérer les affaires du pays. — « Paix, grandeur et prospérité de la France ; lutte incessante contre les hommes qui l'ont faite depuis huit mois sanglante, humble et pauvre. » — C'est là le programme tracé par Dumas à Girardin et qu'il ne put jamais réaliser, car, pas plus que ceux de Paris, de la Gironde et de Seine-et-Oise, les électeurs de l'Yonne ne l'envoyèrent à l'Assemblée Constituante.

Alexandre Dumas, en somme, comme ses frères en littéraure, Balzac, De Vigny, Karr, Féval et autres ne retira des campagnes électorales que de nombreuses avanies. A Corbeil, par exemple, où il se présenta portant sur la poitrine toutes ses décorations, on lui fit observer que, pour un républicain, il avait bien des croix.

— Mon Dieu, répondit-il, si je les porte, ce n'est point du tout par amour-propre, je vous le jure ; c'est purement et simplement pour ne pas désobliger ceux qui me les donnent. Ce matin même, on vient de m'en envoyer une de la part du roi de Hollande... Pourquoi voulez-vous que je lui fasse de la peine, à ce pauvre roi de Hollande?

Et les électeurs de rire.

A Joigny, chose plus grave, s'armant d'une lettre

écrite à Girardin pour demander que la statue du duc d'Orléans, enlevée par un fonctionnaire zélé de la cour du Louvre, fût rétablie sur son piédestal, on accusa Dumas d'être un réactionnaire déguisé.

— Oui, répliqua-t-il avec audace, j'ai été secrétaire du duc d'Orléans et j'ai reçu de sa famille nombre de bienfaits. Si vous ignorez, vous, ce que c'est que la mémoire du cœur, laissez-moi proclamer ici bien haut qu'elle ne me manque pas et que je garde à cette famille exilée le dévouement d'un honnête homme.

Puis, comme un loustic mal élevé l'apostrophait des mots : « Ohé! le nègre! », il lui infligea devant tous une correction vigoureuse. Dumas conquit dans l'Yonne la réputation d'un homme d'esprit et d'un athlète, mais les suffrages allèrent à son concurrent.

Dans les entr'actes de ses périgrinations politiques, Dumas faisait du journalisme. C'est dans *le Mois*, fondé par lui au lendemain de la révolution de Février, qu'il faut chercher surtout l'expression vraie de ses sentiments. Le 10 décembre 1848, il vote pour la présidence de Louis-Napoléon qu'il déclare un cœur droit, une âme loyale, un esprit juste. Huit jours plus tard, il adresse à l'élu du peuple une lettre de félicitations et de conseils terminée par ces lignes généreuses :

« Il est juste que le comte de Chambord, innocent de toute tentative contre la France, dont il est exilé depuis dix-huit ans, voie les portes de la France se rouvrir pour lui.

« Il est juste que quatre jeunes princes, qui n'ont jamais rien fait contre vous, soient rappelés par vous; il est juste qu'ayant servi la patrie, ils soient récompensés de leurs bons services. Il est juste que M. le duc d'Aumale, qui tenait l'Algérie, et qui, au premier ordre de la France, a remis son épée au fourreau en disant : « Soyez obéie, ma mère » ; il est juste que M. le duc d'Aumale redevienne gouverneur de l'Algérie. Il est

juste que M. le prince de Joinville, qui tenait la flotte, que sa science avait fait la lumière des officiers, que son courage avait fait l'idole des soldats ; il est juste que M. le prince de Joinville, pour lequel la marine a voté, soit rendu à la marine.

« Il est juste que l'homme qui nous a sauvés de l'anarchie à l'Hôtel-de-Ville, qui a déchiré le drapeau rouge avec la main qui avait écrit *les Girondins*, qui a perdu sa popularité par une erreur et non par une faute; il est juste que M. de Lamartine soit vice-président de la République.

« Il est juste que l'homme de Juin, que celui qui six mois a exercé le pouvoir en France, qui a expié les fautes de ses amis en buvant jusqu'à la lie le calice du désenchantement ; il est juste que l'homme qui, dignement, noblement, simplement, se retire devant vous, laissant Paris calme et la France confiante, il est juste que le général Cavaignac soit fait maréchal de France. »

Aucun de ces avis n'est écouté, et Dumas, défiant, étudie de plus près celui qu'il a contribué à mettre au premier rang. — « Il faut, dit-il le 1er août 1849, après quelques actions douteuses du prince, se rallier franchement et loyalement à cette République qui a été proclamée dans un moment de surprise, à ce président qui a été élu dans un jour d'enthousiasme ; mais je dis aussi que, tout en se ralliant au principe et à l'homme, il faut empêcher le principe de dérailler, il faut empêcher l'homme de faillir. Or le principe a déjà déraillé et l'homme est bien près de faillir. »

Cinq mois après Dumas, de plus en plus froid, refuse de laisser croire à un lien quelconque entre lui et l'hôte de l'Elysée ; il envoie, à diverses feuilles parisiennes, la signification suivante, datée du 13 janvier 1850 :

« J'apprends à la campagne, où je suis retiré depuis huit jours, qu'un journal m'attribue une part de colla-

boration au *Napoléon, organe de la présidence.* J'ignorais que la présidence eût un *organe*, j'ignorais que *le Napoléon* existât.

« Je ne travaille, politiquement, à aucun autre journal qu'au journal *le Mois*. Mes articles sont signés; les opinions que j'y défends sont celles d'un progrès très avancé.

« En voici le résumé en deux mots : Je crois en Dieu, malgré M. Proudhon ; à la République, malgré M. Molé; et à l'honneur de la France, malgré l'alliance avec l'Autriche, malgré le siège de Rome et malgré l'abandon de Montevideo... »

Aux fautes commises hors des frontières viennent s'ajouter des maladresses intérieures. Des bruits de Coup d'Etat circulent bientôt, auxquels Dumas déclare, pour l'honneur du prince, refuser toute créance. — « Ce n'est pas vous, écrit-il dans *le Mois* du 1er février 1850, homme sage, qui rêvez l'empire ; ce n'est pas vous, homme instruit et qui connaissez notre histoire, qui pourriez oublier que le 18 brumaire a pour antécédent l'Italie et l'Egypte, et pour conséquence Marengo et Austerlitz. Ce n'est pas vous, homme modeste, qui trouverez dans votre vie passée, honnête mais obscure, de quoi justifier un Coup d'Etat. Non, la France a confiance en vous, cette confiance ne sera point trompée. »

La réaction, pourtant, donne tous les jours, aux républicains, de nouveaux sujets d'alarme. Les socialistes ayant un jour envoyé, avec un chiffre de voix considérable, Eugène Sue à l'Assemblée Législative, le gouvernement prend ombrage de cette manifestation et dépose un projet de loi qui, entre autres dispositions restrictives, subordonnait l'exercice des droits électoraux à la condition d'un domicile permanent de trois ans au moins dans la même commune. Dumas, non député, n'avait point d'influence directe sur le vote à intervenir, mais il pouvait peser sur la résolution d'un frère en

libéralisme, et c'est ce qu'il fit, à l'égard du représentant Victor Hugo, par cette adjuration peu connue que, malgré sa longueur, nous croyons devoir reproduire en entier :

« Mon cher Victor,

« Le vote d'urgence a passé! Demain vous prendrez la parole, n'est-ce pas?

« Vous êtes là-bas le représentant de l'intelligence universelle. Parlez donc au nom de cette intelligence qui vous accepte pour son représentant.

« Dites-leur qu'ils sont insensés — que la lutte qu'ils entreprennent est folle. Comment, c'est au moment où le peuple, sage dans sa force, patient dans sa légalité, remporte, sans bruit, sans jactance, sans insulte, sa première victoire — c'est quand cette première victoire consacre le triomphe de l'intelligence sur la matière, de la plume sur le papier, de la pensée sur la mécanique, c'est à ce moment que l'on dit au peuple : « Tu attends depuis huit siècles — tu croyais être arrivé! Attends, peuple, attends encore...

« Nous allons changer la loi, puisque tu es resté dans la légalité. »

« Ces gens-là n'ont donc rien vu dans le passé, n'ont donc rien entrevu dans l'avenir? Démocratie — ils n'ont donc pas vu d'où tu viens et où tu vas ?

« Le jour où un homme a crié *Commune*, c'est-à-dire *Liberté*, sur la place de Cambrai, et où cet homme a eu la langue coupée pour avoir, dit Guibert de Noyon, prononcé ce mot *exécrable*, la démocratie est née — née comme de la poussière jetée au ciel par le dernier des Gracques est né Marius.

« Eh bien! cette goutte de sang — c'est la source, source invisible à tout autre regard qu'à celui du poète,

du philosophe et de l'historien. Suivez cette source dans son cours à travers les siècles et vous la verrez tour à tour se faire ruisseau, torrent, rivière, fleuve, lac et océan.

« Aujourd'hui nous sommes en plein océan. L'erreur du pouvoir est de se croire une île, lorsqu'il n'est qu'un vaisseau.

« L'océan viendra mourir contre lui — croit-il. Non, l'océan le soulèvera; non, l'océan le brisera; non, l'océan l'engloutira.

« Pourquoi donc demandent-ils des lois, des armées, des généraux — une dictature, un dictateur — quand il ne leur faut qu'un pilote qui sache naviguer selon le vent?

« Vous n'avez peut-être jamais songé à une chose, mon cher Victor, c'est à la complaisance que Dieu a mise à prouver à la France qu'elle était arrivée à la fin de son ère monarchique, et que toute monarchie nouvelle était impossible.

« Ainsi, voyez — en 1793 nous tranchons violemment la question. — Nous conduisons la royauté pieds et poings liés sur l'échafaud, nous la courbons de force sous le fer de la guillotine, et la tête de Louis XVI tombe à la grande terreur de toute l'Europe et de la moitié de la France.

« Peut-être y a-t-il eu erreur de la part de la Convention. — Peut-être la haine des hommes s'est-elle substituée à la volonté de Dieu. — Peut-être l'heure fatale de la monarchie n'était-elle pas sonnée encore. — Peut-être le jour inaugurateur de la République s'est-il trouvé intempestivement venu?

« C'est un doute que Dieu ne veut pas laisser dans l'esprit des hommes.

« Il leur permettra donc de faire trois nouveaux esais

de royauté. Et, par la courte durée de chacun de ces essais, l'Europe verra que, pour la France, la fin de la Royauté est venue.

« La Royauté du génie avec Napoléon. Dans Napoléon, Dieu donnera à la France quelque chose comme Alexandre, César et Charlemagne réunis. Avec Napoléon, elle conquerra l'Italie, l'Egypte, l'Allemagne, l'Autriche, l'Espagne, la Russie. Sous Napoléon, elle étendra ses bras de Cadix à Moscou, de la mer de Bretagne à la mer de Marmara.

« La Royauté du génie durera dix ans.

« Cette fois encore les Français s'étaient trompés. Ils ont été dupes d'un Corse, d'un aventurier, d'un homme qui ne s'appelait pas même Napoléon, d'un homme qui s'appelait Nicolas. Ecoutez comment 1815 traite le vaincu que déifiera 1830.

« Ce n'est plus la Royauté du génie qu'il faut; c'est la Royauté du droit divin. Le malheur a instruit l'exilé de Mitau — et l'hôte de l'Angleterre, Louis XVIII régnera et, après Louis XVIII, Charles X.

« Dans ces deux hommes la France aura un spécimen de sa vieille monarchie. Dans Louis XVIII — impuissant, cauteleux, rusé, avare, impitoyable — elle retrouvera un Louis XI au petit pied.

« Dans Charles X — prodigue, bon, courtois, loyal, brave, imprévoyant — elle retrouvera un diminutif de François Ier.

« Louis XVIII régnera neuf ans : Charles X six ans — puis viendra la Révolution de 1830. La Royauté du droit divin aura duré quinze ans — cinq ans de plus que la Royauté du génie.

« Ecoutez 1830 comme nous avons écouté 1815. Ce ne sont plus ces émigrés qui n'ont rien appris, rien oublié, qu'il nous faut. Ce n'est plus cette Charte octroyée avec

son article 14 — éternelle épée de Damoclès suspendue sur la tête du peuple. Non, c'est la *charte vérité*, c'est la *meilleure des républiques* incarnée dans la personne du roi Louis-Philippe. C'est la Royauté des *intérêts matériels*.

« Celle-là, c'est la Royauté populaire. Celle-là doit se substituer à l'autre. Celle-là repose sur la sanction de la France tout entière. Elle est soutenue par cinq fils, cinq jeunes gens élevés avec nous, vivant avec nous, combattant avec nous.

« C'est ici que la main de la Providence est visible. De ces cinq fils, elle tue l'aîné. Elle éloigne les deux autres, les plus populaires, les vainqueurs de Mogador et de la Smala. Elle laisse seulement auprès du vieux roi ceux-là qui, au jour de la tempête, ne sauraient le soutenir. Aussi, quand la tempête vient, à son premier souffle elle emporte tout, — père, fils, petits-fils, — triple génération qui comptait mourir sur le trône.

« Ainsi la Royauté du génie a duré dix ans. La Monarchie du droit divin a duré quinze ans. La Monarchie des intérêts matériels a duré dix-huit ans.

« En tout quarante-trois ans — la durée du règne de Louis XV.

« Vous voyez donc bien, aveugles que vous êtes, que là où ont échoué Napoléon, Louis XVIII, Louis-Philippe, il y a un abîme — que là où se sont englouties trois monarchies, il n'y a plus de monarchies possibles.

« Voilà, non seulement ce que je dis, mais ce que j'écris depuis vingt ans. Dites-leur donc la même chose à la tribune, puisque Dieu vous a donné, à vous le premier de nous tous, cet honneur de parler au nom de nous tous.

« A vous, frère par la pensée ; à vous, ami par le cœur.

« ALEXANDRE DUMAS.

« 1850, 9 mai, au matin. »

Hugo parla dans le sens indiqué par Dumas, sans pouvoir empêcher l'adoption de la loi mauvaise; puis les menées bonapartistes s'accentuèrent et, le 2 décembre 1851, Louis Bonaparte exécuta le Coup d'Etat que, dans leur naïveté, les poètes avaient cru impossible. Hugo partit pour un exil qui devait durer vingt années ; Dumas, que harcelaient les créanciers du Théâtre-Historique, imita son confrère et chercha en Belgique un asile que le nouvel empereur ne songea guère à troubler.

Reconquis heureusement par la littérature, Dumas, dès lors, n'essaya plus de jouer en France le moindre rôle politique. Il n'en fut pas de même à l'étranger. Nous l'avons vu, au printemps de 1860, quitter Paris où il était revenu en 1853, rejoindre à Palerme Garibaldi parti à la conquête de la Sicile et, s'associant à la campagne du grand aventurier, servir des bras et de la plume l'unité italienne. Quand cette cause eut triomphé, on chassa, par des tracasseries policières, le pauvre Dumas, qui regagna la France avec une désillusion nouvelle.

A l'encontre de son vouloir, Alexandre Dumas ne fut donc jamais personnage officiel ni mandataire du peuple. Il faut le regretter, car sa nature originale eût contrasté, de la façon la plus heureuse, avec celle des politiciens ordinaires. Ses idées, exposées en phrases humoristiques sinon en harangues éloquentes, eussent prouvé des aspirations plus hautes, des sentiments plus généreux que ne sont d'ordinaire les sentiments et les

aspirations des assemblées. Il eût été, dans tous les cas, sincèrement, ardemment patriote, et se fût refusé à faire de la République le régime bâtard, hypocrite et malfaisant qu'en firent les rhéteurs de 1848 et qu'en font, de nos jours encore, les sectaires multicolores. — Et, telle était la force productive de Dumas, que son action politique n'eût privé la France ni d'un livre ni d'une pièce de théâtre !

XV

Les collaborateurs de Dumas. — Une injustice. — Granier de Cassagnac et Eugène de Mirecourt. — Les « Mineurs » de Dumas. — Une vantardise imprudente. — Conquérir n'est pas voler. — Les associés de Dumas pour ses romans célèbres. — Maquet nommé pour la première fois. — Copiste ou Créateur ?. — Une chose prouvée. — Comment Dumas travaillait.

Si l'on en croit certains critiques, Dumas, sauf pour des pages intimes, n'a jamais rien écrit sans emprunter à d'autres le fond ou les détails — parfois détails et fond — de ses ouvrages: il y a là une exagération voisine de l'injustice.

C'est Granier de Cassagnac qui, le premier, en 1833, accusa Dumas d'avoir, pour *Henri III*, pillé Pierre de l'Estoile, Schiller, Walter Scott, Anquetil; pour *Christine*, Gœthe, Schiller : pour *Antony*, Victor Hugo ; pour *Charles VII*, le moine Chartier, le poète Racine; pour *Richard Darlington*, Schiller, Walter Scott; pour *Teresa* Schiller, et d'avoir, pour divers autres drames, pris des collaborateurs dont il taisait obstinément les noms. Douze ans plus tard, reprenant pour les amplifier ces

imputations, Eugène de Mirecourt publiait sous ce titre : *Fabrique de romans, Maison Alexandre Dumas et Compagnie*, une brochure affirmant que Dumas, chef d'une exploitation coupable et continue, faisait écrire par des auteurs besogneux les livres qu'il signait et dont il recueillait ainsi le profit et l'honneur.

Dumas, dans ses *Mémoires*, a conté sans mystère la genèse de ses premières œuvres dramatiques; dans la nomenclature de son théâtre, nous indiquons minutieusement les noms de ceux qui collaborèrent par la suite avec lui, noms qui ne furent jamais qu'un transparent mystère, car s'il est des auteurs qui, pour une raison quelconque, consentent à ne point figurer sur l'affiche d'un théâtre ni sur la brochure publiée de leurs pièces, il n'en est aucun renonçant à toucher les droits que lui vaut sa collaboration, et, ces droits, le catalogue imprimé de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques les établit indiscutablement.

Il n'en va point de même, on le comprend, pour les livres signés toujours d'un nom unique et parus en vertu de conventions particulières que rien n'oblige à divulguer. Dumas, évidemment, n'a pas seul écrit les trois cents volumes qui composent son œuvre; il eut, pour les romans comme pour les pièces, des collaborateurs de toute sorte; son tort fut de ne le reconnaître que tardivement et forcé par les circonstances. Par orgueil ou par intérêt il s'affirma, tant qu'il le put, l'auteur unique des chefs-d'œuvre dont s'encombraient les librairies. Au lendemain de la brochure de Mirecourt, Béranger, qui trouvait en somme naturel que Dumas prît des aides pour sa tâche écrasante, lui ayant demandé d'admettre un intéressant exilé « au nombre des mineurs qu'il employait à extraire le minerai converti par lui en bons et gros lingots », recevait du romancier cette protestation curieuse :

15 décembre 1845.

« Cher père,

« Je reçois votre lettre et vous avez tort de douter du plaisir qu'elle me devait faire.

« Cependant ce plaisir a été mêlé d'un peu de chagrin.

« Comment vous, l'intelligence par excellence, vous avez pu croire à ce conte populaire, accrédité par quelques-uns de ces misérables qui essayent toujours de mordre les talons qui ont des ailes! Vous avez pu croire que je tenais fabrique de romans, que j'avais, comme vous le dites, des *mineurs* pour me préparer mon minerai! Cher père, mon seul mineur, c'est ma main gauche, qui tient le livre ouvert, tandis que la droite travaille douze heures par jour. Mon mineur, c'est ma volonté d'exécuter ce *qu'aucun homme* n'avait entrepris avant moi. Mon mineur, c'est l'orgueil ou la vanité comme vous voudrez, de faire, *à moi seul*, autant que font mes confrères les romanciers, à eux tous — *et de faire mieux.*

« Vous connaissez les hommes, mon très cher père, et, les connaissant, vous devez savoir que la discrétion n'est pas leur vertu principale, lorsque cette discrétion surtout devient du dévouement. Or, croyez-vous qu'il existe, de par le monde, des hommes assez dévoués et assez discrets pour avoir fait *D'Harmental, les Mousquetaires, Vingt ans après* et *Monte-Christo*, et pour en laisser l'honneur et le profit à un autre? Non! croyez bien que le jour où je mettrais mon nom à une chose qui ne serait pas de moi, je serais à la merci de l'homme à qui j'aurais ainsi soustrait sa part de bénéfice et de gloire. Je suis seul, cher père, je ne dicte même pas, j'écris tout de ma main, et si, par hasard ou par bon-

heur, j'ai rencontré un Jules Romain, je n'ai pas encore rencontré un *factore*.

« Je fais travailler des jeunes gens, vous a-t-on dit. Rappelez-vous ceci, cher père! Les jeunes gens débutent toujours dans le monde avec une vieille femme au bras et dans la littérature avec une vieille idée dans la tête. Il faut avoir déjà beaucoup d'expérience pour que les idées neuves vous arrivent.

« D'ailleurs, cher père, toute ma vie à venir se compose de compartiments remplis à l'avance de travaux futurs déjà esquissés. Si Dieu me donne encore cinq ans à vivre, j'aurai épuisé l'Histoire de France depuis Saint-Louis jusqu'à nous. Si Dieu me donne dix ans, j'aurai *soudé* César à Saint-Louis.

« J'ai toute l'antiquité à faire ou plutôt à *refaire*, car jusqu'à présent on ne l'a guère que *défaite*.

« Pardon de *l'espèce de vanité* que vous croyez peut-être reconnaître dans ces lignes; mais il est certains hommes aux yeux desquels je tiens à paraître ce que je suis, et certes vous êtes un des premiers parmi ces hommes-là.

« M. Viennet, par exemple, peut croire de moi tout ce qu'il voudra, cela m'est parfaitement égal, et je n'écrirai pas deux lignes pour le dissuader. Or voici trois longues pages que je vous écris parce que vous n'êtes pas M. Viennet.

« Cette lettre, la plus longue des lettres qui soient sorties de ma plume depuis trois ans peut-être, me dispense de vous dire, cher père, que, m'en tenant à mes seules idées transcrites par ma seule main droite, je suis obligé de faire pour M. La Cécilia ce que je fais pour tout le monde, c'est-à-dire refuser même l'entrée de ma porte à un manuscrit; car le lendemain du jour où un manuscrit entrerait chez moi, je serais accusé de l'avoir reçu pour en prendre l'idée, ou la forme, ou le fond.

« Adieu, très cher père, et, si la calomnie frappe encore à votre porte, sous quelque forme que ce soit, fût-ce sous l'habit d'un académicien, fermez-lui, je vous prie, votre porte au nez.

« Je vous embrasse avec un respect bien filial et avec la plus vieille admiration. »

Or, quelque temps après, l'auteur *unique* de *Monte-Christo*, de *Vingt ans après*, des *Mousquetaires*, et du *Chevalier d'Harmental* était obligé d'avouer qu'Auguste Maquet avait fourni à ces romans un important appoint. Il avait, nous le verrons, à cette époque même, d'autres « mineurs » encore.

Les emprunts de Dumas aux écrivains morts ou vivants, étrangers ou Français, n'ont jamais troublé sa conscience. — « Ce sont les hommes et non pas l'homme qui inventent, dit-il à ce sujet. Chacun arrive à son tour et à son heure, s'empare des choses connues de ses pères, les met en œuvre par des combinaisons nouvelles, puis meurt après avoir ajouté quelques parcelles à la somme des connaissances humaines. Quant à la création complète d'une chose, je la crois impossible. Dieu lui-même, lorsqu'il créa l'homme, ne put ou n'osa point l'inventer; il le fit à son image. C'est ce qui faisait dire à Shakespeare, lorsqu'un critique stupide l'accusait d'avoir pris parfois une scène tout entière dans quelque auteur contemporain : C'est une fille que j'ai tirée de la mauvaise société pour la faire entrer dans la bonne. C'est ce qui faisait dire plus naïvement encore à Molière : Je prends mon bien où je le trouve. Et Shakespeare et Molière avaient raison, car l'homme de génie ne vole pas il conquiert. » — Cette théorie du droit au plagiat, bien d'autres que Dumas l'ont mise en pratique, sans avoir comme lui l'excuse d'en tirer des résultats profitables à l'art de leur temps .

Tout en jugeant indulgemment la liberté prise par Dumas avec le bien de ses confrères et en déclarant explicable la collaboration d'amis zélés à son œuvre colossale, il nous paraît simplement juste de répartir, aux aides du romancier, la part de gloire à laquelle ils ont droit dans ses meilleurs livres.

Auguste Maquet fit, avec Dumas : *le Chevalier d'Harmental*, *les Trois Mousquetaires* et leurs suites, *Sylvandire*, *le Comte de Monte-Christo*, *la Guerre des femmes*, *la Reine Margot*, *Une Fille du Régent*, *le Chevalier de Maison-Rouge*, *la Dame de Monsoreau*, *le Bâtard de Mauléon*, *les Quarante-Cinq*, *les Mémoires d'un médecin*, *Olympe de Clèves*, *Ingénue*, *la Tulipe noire*, *Ange Pitou;*

Paul Meurice : *Ascanio*, *Amaury*, *les Deux Diane ;*

Florentino : partie de *Monte-Christo*, *le Corricolo*, *le Speronare;*

Félicien Mallefille : *Georges ;*

Paul Bocage : *les Mohicans de Paris;*

Hippolyte Auger : *Fernande ;*

Paul Lacroix : *les Mariages du père Olifus*, *la Femme au collier de velours.*

De tous ces concours, largement rétribués, celui de Maquet est le seul dont Dumas témoigna publiquement une vraie gratitude. Il le fit de lui-même et avec une délicatesse charmante.

C'était le 27 octobre 1845, à l'Ambigu-Comique, où, pour la première fois, on jouait *les Mousquetaires.* La pièce était fêtée et, dans les coulisses, Dumas triomphait bruyamment à côté de son collaborateur, un peu mélancolique en raison de l'anonymat imposé par leurs conventions. Au dénouement du drame, Mélingue allait lancer au public enthousiaste le nom de Dumas quand

celui-ci, s'approchant de l'acteur, dit quelques mots à voix basse, puis, courant à Maquet, demanda :

— Votre mère est-elle dans la salle?

— Oui.

— Eh bien, faites-moi un plaisir, regardez-la.

— Mais...

— Regardez-la, vous dis-je.

Au même instant Melingue disait aux spectateurs, après les saluts consacrés : « Mesdames et Messieurs, la pièce que nous avons eu l'honneur de représenter devant vous est de MM. Alexandre Dumas et Auguste Maquet. » — Et, tandis que Mme Maquet tremblait de joie, son fils en larmes se jetait dans les bras de celui qui, devant Tout-Paris, venait de le sacrer dramaturge à succès.

Nous n'avons, à Maquet et aux autres, attribué qu'une part dans les romans de Dumas, parce qu'il nous semble impossible que l'écrivain ait, comme on le prétend, signé sans lire même un volume. Les manuscrits de ses livres existent, de sa belle écriture; comment admettre alors que l'homme à imagination vive, à verve intarissable qu'était Dumas, se soit astreint jamais à la passive besogne de copiste? Non, la vérité est que, si les aides de Dumas lui apportaient un plan, un ouvrage même exécuté, il modifiait ce plan, refaisait cet ouvrage en cousant d'étincelantes broderies sur les canevas les plus pauvres. La preuve incontestable de sa contribution constante est dans ce fait que ni Meurice, ni Mallefille, ni Maquet même, travaillant seuls, n'ont montré la moitié du talent débordant dans les livres mis au point par leur grand patron.

Comment Dumas, d'ailleurs, se fût-il dérobé à une tâche qui, pour lui, n'était qu'un plaisir? Sa facilité de

plume est restée proverbiale. Il écrivait sans s'isoler, au milieu du bruit même. — « Un visiteur arrivait : Dumas déposait la plume, causait une demi-heure et reprenait son roman où il l'avait interrompu. N'ayant aucune des manies adhérentes à la profession d'homme de lettres, il travaillait n'importe où, à toute heure du jour ou de la nuit, à volonté. Vingt fois interrompu en une matinée, il reprenait vingt fois son travail où il l'avait quitté pour causer avec un journaliste, une actrice ou un directeur ; il abandonnait un roman pour bâcler avec un collaborateur le scénario d'un autre livre; mais, le collaborateur parti, Dumas revenait à son récit, dont pas un instant il ne perdait le fil. » — A ces lignes de Villemessant, ajoutons une page typique de Dumas fils, interrogé sur les habitudes et le tempérament du grand écrivain :

« Mon père ne travaillait pas par coups de collier. Il travaillait dès qu'il était réveillé, le plus souvent jusqu'au dîner. Le déjeuner n'était qu'une parenthèse. Quand il déjeunait seul, ce qui était rare, on lui apportait une petite table servie dans son cabinet de travail, et il mangeait de très bon appétit tout ce qu'on lui servait. Après quoi, il se retournait sur sa chaise et reprenait la plume. Il ne buvait que de l'eau rougie, ou du vin blanc avec de l'eau de Seltz ; pas de café noir, pas de liqueurs, pas de tabac. Dans le courant de la journée, de la limonade. Il travaillait quelquefois le soir, mais pas avant dans la nuit; très bon sommeil.

« Il fallait bien des journées et même des mois de ce travail pour qu'il sentît la fatigue. Alors, il allait à la chasse, ou il faisait un petit voyage, pendant lequel il avait la faculté de dormir tout le temps et de ne penser à rien. Dès qu'il arrivait dans une ville intéressante, il allait voir toutes les curiosités de cette ville et prenait des notes. Le changement de travail lui servait de repos.

« Durant plusieurs années, je l'ai vu avoir deux ou trois jours, à la suite de ce travail quotidien et incessant, un gros accès de fièvre avec cent vingt ou cent trente pulsations. Il savait ce que c'était ; il se faisait mettre un énorme verre de limonade sur sa table de nuit ; il se couchait et il dormait, ronflant comme une machine à vapeur. Il se réveillait de temps en temps, avalait quelques gorgées de sa boisson et se rendormait. Au bout de quarante-huit ou soixante-douze heures, c'était fini : il se levait, il prenait un bain et il recommençait.

Il se portait toujours bien ; jamais de repos complet que la chasse ou le voyage. Je ne l'ai jamais vu se reposer chez lui.

« Il avait besoin de beaucoup de sommeil. Quelquefois, dans le jour, il dormait pour ainsi dire à volonté, un quart d'heure avec gros ronflements, et il repartait de la plume. Pas de ratures et la plus belle écriture du monde.

« En dehors du travail, quand il se trouvait avec ses amis, chez lui ou en ville, une verve intarissable où l'on ne sentait aucune fatigue du travail de la journée.

« Travaillant partout, en voyage, dans la première auberge venue, sur un coin de table.

« Il a eu longtemps une maladie d'entrailles, qui le réveillait, la nuit, avec de très vives douleurs. Quand il voyait qu'il ne pouvait pas se rendormir, il lisait; quand les douleurs étaient plus fortes, il se promenait dans sa chambre, et quand elles étaient insupportables, il s'asseyait à sa table et travaillait Le cerveau faisait, chez lui, diversion à tout. Le travail était sa panacée à tous les ennuis et à tous les chagrins. »

D'autres familiers de Dumas confirment, en nombre

d'endroits, son assiduité convaincue au labeur commencé, quel que fût ce labeur; elle explique, mieux que des collaborations plus ou moins intelligentes, l'ampleur et la richesse du monument qu'il a construit.



Scène principale de *Catherine Howard*
(d'après Mélingue, 1834)

XVI

Dumas et ses confrères. — Une bonne nature. — Ceux qu'estimait ou dédaignait Dumas. — Dumas et Victor Hugo. — *Henri III* et *Marion Delorme*. — Première hostilité. — Dumas-Barnave. — On se réconcilie. — Hugo raconté par Dumas. — Académie et croix d'honneur. — Nouveau nuage. — Un deuil qui rapproche. — Le théâtre de la Renaissance. — En République. — Hugo payé 25.000 francs. — A Bruxelles. — *La Conscience* et *les Contemplations*. — Une actrice chroniqueuse. — Deux lettres tendres. — Dénonciation tardive. — Hugo aimait-il Dumas ?

Son talent encensé, sa puissance établie, Dumas eût pu peser, sur nombre de rivaux, de tout le poids de cette autorité : il n'en fit rien. Tout en ayant de son mérite un sentiment très net, Dumas ne fut jamais le mauvais confrère qu'ont été, sont et seront tant d'écrivains de second ordre. A peine trouverait-on, dans ses nombreux livres, quelques lignes mordantes à l'adresse de Picard, Ancelot et Lemercier, contre lesquels il exerçait ainsi de justes représailles. Le seul homme éminent qui n'eut point son suffrage fut Balzac dont, en divers endroits, il déclare crispantes les meilleures productions : ce talent d'analyse contrastait d'une façon trop complète avec sa nature toute d'action. Mais, pour une hostilité

fâcheuse, que le dévouement voué à ceux qui lui tendaient la main, qu'ils fussent ou non de son école. C'était, parmi les classiques, De Jouy, Arnault, Nodier, Delavigne, Béranger; parmi les fantaisistes, Méry, Janin, De Beauvoir, Alphonse Karr, Houssaye ; parmi les romantiques enfin, Chateaubriand, Lamartine, Michelet, De Vigny, Soulié, Sue, Gautier et, le plus grand de tous, Victor Hugo.

On a, sur les rapports de ce dernier avec Dumas, écrit des pages trop passionnées pour être exactes ; nous dégagerons ici, de pièces probantes, l'entière vérité.

N'ayant pu obtenir de billets pour voir *Henri III*, Alfred de Vigny et Victor Hugo s'adressèrent, le soir de la première représentation, à l'auteur même ; heureux d'obliger deux poètes, Dumas les plaça dans la loge réservée à sa sœur. Le succès du drame constaté. — « Enfin, dit Dumas à Hugo, me voilà donc des vôtres. — A mon tour maintenant d'aborder le théâtre, répondit Hugo. — Quand le jour sera venu, ne m'oubliez pas. — Vous serez à ma première lecture. » — C'est *Marion Delorme* que le poète composa d'abord ; il lut chez Devéria, devant une assemblée choisie, cette pièce qui sembla à Dumas un pur chef-d'œuvre. La censure empêcha sa représentation, et *Hernani* fit, le premier, applaudir Hugo à la Comédie-Française. Dumas, qui avait protesté par une poésie contre l'interdiction de *Marion Delorme*, donna bientôt à l'Odéon sa *Christine* favorablement accueillie, mais dont cent vers environ furent pourtant empoignés. A l'issue de la représentation, Hugo et de Vigny prirent le manuscrit et, pendant que l'auteur soupait avec des amis, pratiquèrent dans l'œuvre les coupures ou changements nécessaires.

En 1829 et 1830, on le voit, les relations des deux chefs romantiques étaient absolument cordiales ; elles le furent encore l'année qui suivit, car l'auteur d'*Hernani* et celui d'*Henri III* projetèrent alors de prendre

ensemble, à leurs risques et périls, l'administration du Théâtre-Français, sérieusement compromis par les événements politiques ; leurs offres rejetées, ils se tournèrent vers la Porte-Saint-Martin où Dumas porta *Antony*, Hugo *Marion Delorme*, le premier retiré de la Comédie-Française, la seconde libérée par la suppression de la censure.

Mais, en 1833, un incident fâcheux troubla cette amitié fraternelle. Cinq jours avant la représentation de *Marie Tudor*, le *Journal des Débats* publia un article signé G. et dans lequel Dumas était accusé d'avoir, pour faire *Christine*, mis à contribution Schiller, Gœthe, Lope de Vega, Hugo lui-même. Attristé plutôt qu'irrité, Dumas écrivit aussitôt à celui qu'il savait protecteur du critique anonyme :

« 1er novembre.

« Mon cher Victor,

« J'étais prévenu depuis longtemps qu'il devait y avoir, dans le *Journal des Débats*, un article contre moi, et l'on ajoutait que cet article, sinon rédigé par vous, devait être fait sous votre patronage : je n'en croyais pas un mot.

« Aujourd'hui, on m'apporte l'article pour me le faire lire, et je dois vous avouer que je ne comprends pas que, lié comme vous l'êtes avec M. Bertin, un article où il est question de moi et de vous passe sans vous être communiqué : j'ai donc la conviction que vous connaissiez cet article.

« Que vous dirai-je maintenant, sinon que je n'aurais jamais souffert, surtout à la veille d'une représentation d'une de mes pièces, qu'un article passât dans un jour-

nal où j'aurais eu l'influence que vous avez aux *Débats* contre, je ne dirai pas mon rival, mais mon ami.

« Toujours à vous et quand même. »

Victor Hugo répondit :

« 2 novembre.

« Il y a encore plus de faits contre moi, mon cher Dumas, que vous n'en devinez ou que vous n'en supposez. L'auteur de l'article est un de mes amis; c'est moi qui ai contribué à le faire entrer aux *Débats*. L'article m'a été communiqué par M. Bertin aîné, aux Roches, il y a environ six semaines. Voilà les faits à ma charge. Les faits à ma décharge, je ne vous les écrirai pas; je veux que vous fassiez pour moi ce que je faisais pour vous il n'y a pas deux jours, c'est-à-dire que vous les supposiez ou que vous les deviniez.

« N'oubliez pas cependant que vous seriez le plus injuste et le plus ingrat des hommes si vous croyiez un seul instant que je n'ai pas été pour vous, en cette circonstance, un bon et sincère ami.

« Je ne vous en écris pas davantage parce que, dans cette occasion, ce n'est pas moi qui vous dois une justification, mais vous qui me devez un remerciement. Mais je vous dirai tout quand vous viendrez, dix minutes de causerie éclairciront mieux les choses que dix lettres.

« Ne croyez pas de moi ce que je ne croirais pas de vous. »

Il ne paraît pas que Dumas ait accepté les explications peu claires du poète, car une lettre de Sainte-Beuve, écrite le 17 novembre 1833, contient ces mots : « Voilà Dumas et Hugo brouillés à jamais, et qui pis est avec

scandale, ce qui déconsidère toujours la poésie. » — tandis que Dumas même déclare, dans ses *Mémoires*, que des amis communs amenèrent à cette époque, entre Hugo et lui, une brouille qui devait durer trois années. On attribue à Hugo l'idée mauvaise d'avoir, au cours de son *Etude sur Mirabeau*, personnifié Dumas dans Barnave, homme de talent, tandis qu'il se voyait, lui, dans Mirabeau, homme de génie ; bien que la date de cette étude (janvier 1834) et le caractère jaloux du poète rende la supposition vraisemblable, nous préférons douter d'un fait qu'aggraverait la réserve constatée de son ancien ami.

Barnave ou non, Dumas, inaccessible à toute rancune, se rapprocha en 1836 de Victor Hugo. On a de ce temps-là des notes dictées par le poète au prosateur, et qui servirent sans doute à Dumas pour la confection des chapitres 126 à 132 de ses *Mémoires*, chapitres témoignant, à l'endroit de Hugo, d'une amitié intelligente autant que sincère. Il s'entremit, la même année 1836, pour gagner à son grand rival, candidat à l'Académie, la voix du classique Casimir Delavigne. En revanche Hugo aida, quelques mois plus tard, Dumas à obtenir la croix qu'il désirait passionnément. On avait, à la veille d'une promotion, porté sur la liste le nom de Dumas ; rayé par Louis-Philippe, l'écrivain refusa l'invivation qu'il reçut pour un bal donné à l'occasion des noces du duc d'Orléans et se plaignit à Hugo qui, lui, était porté pour le grade d'officier. Hugo, se solidarisant avec Dumas, renvoya de même son invitation en écrivant au duc la raison de son refus ; le duc alors alla trouver le roi, obtint le rétablissement de Dumas sur la liste et, le 2 juillet 1837, parut l'ordonnance nommant Hugo officier et Dumas chevalier de la Légion d'honneur.

Un nuage pourtant dut s'élever encore entre les deux confrères ; à une lettre de Dumas le convoquant aux

funérailles de sa mère, Hugo répondait, en effet, le 2 août 1838, ces lignes significatives : — « J'aurais voulu une moins triste occasion de vous serrer la main. Vous verrez bien demain, au premier regard que vous arrêterez sur le mien, que vous avez eu tort de douter jamais de moi. Je serai demain chez vous, à l'heure. Vous avez bien fait de compter sur moi. C'est un retour de noble confiance digne de vous et digne de moi. »

Le 8 novembre 1838 s'ouvrit, place Ventadour, le théâtre de la Renaissance, dû aux efforts combinés d'Alexandre Dumas et de Victor Hugo. Le premier avait eu l'idée, le second avait obtenu un privilège; tous deux en somme avaient servi de leur mieux la cause de la littérature moderne, chassée du Théâtre-Français par le mauvais vouloir des sociétaires, et de la Porte-Saint-Martin par les procédés louches du directeur. Leurs efforts, mal récompensés, ne devaient plus s'employer en commun dans l'intérêt des choses littéraires. Paris montra bien, en 1848, Dumas, candidat malheureux, conseillait Hugo, député du peuple, comme Bruxelles les vit, en 1852, exilés l'un et l'autre par la politique ou la mauvaise fortune ; mais de cette longue période ne reste guère qu'un témoignage utile, cet avis de Dumas à Bocage signalant, le 4 décembre 1851, un danger vrai ou imaginaire : — « Aujourd'hui, à six heures, 25,000 francs ont été promis à celui qui arrêterait ou tuerait Hugo. Vous savez où il est ; que, sous aucun prétexte, il ne sorte ! »

Trois ans plus tard, Dumas qui, depuis son retour en France, s'était avec zèle employé à répandre les fulgurantes strophes des *Châtiments*, fit au Juvénal moderne hommage d'une pièce nouvelle dans les termes suivants :

« C'est à vous, mon cher Hugo, que je dédie mon drame de *la Conscience*.

« Recevez-le comme le témoignage d'une amitié qui

a survécu à l'exil et qui survivra, je l'espère, même à la mort.

« Je crois à l'immortalité de l'âme.

« ALEXANDRE DUMAS. »

Hugo répondit, de Marine-Terrace, par les vers figurant au livre V des *Contemplations* et commençant ainsi :

Merci du bord des mers à celui qui se tourne
Vers la rive où le deuil, tranquille et noir, séjourne,
Qui défait de sa tête, où le rayon descend,
La couronne, et la jette au spectre de l'absent,
Et qui, dans le triomphe et la rumeur, dédie
Son drame à l'immobile et pâle tragédie !...

Trois ans plus tard, une comédienne, plus spirituelle que généreuse, ayant, sous couleur de chronique, déposé dans *le Figaro* des injures à l'adresse du poète, Dumas intervint par cette lettre au directeur du Théâtre-Français, M. Empis :

« 5 mars 1857.

« Monsieur,

« J'apprends que le Courrier du *Figaro*, signé *Suzanne*, est de Mlle Augustine Brohan.

« J'ai pour M. Victor Hugo une telle amitié et une telle admiration, que je désire que la personne qui l'attaque au fond de son exil ne joue plus dans mes pièces.

« Je vous serai, en conséquence, obligé de retirer du répertoire *Mademoiselle de Belle-Isle* et *les Demoiselles*

de Saint-Cyr, si vous n'aimez mieux distribuer à qui vous voudrez les deux rôles qu'y joue Mlle Brohan.

« Veuillez agréer, etc. »

D'après les règlements et usages de la Comédie-Française, Dumas n'avait le droit ni d'interdire ses pièces ni d'enlever des rôles à une artiste ; sa manifestation platonique n'en toucha pas moins l'exilé, qui l'en remercia comme d'une réparation effective :

« Hauteville-House, 8 mars 1857.

« Cher Dumas,

« Les journaux belges m'apportent, avec tous les commentaires glorieux que vous méritez, la lettre que vous venez d'écrire au directeur du Théâtre-Français.

« Les grands cœurs sont comme les grands astres ; ils ont leur lumière et leur chaleur en eux. Vous n'avez donc pas besoin de louanges, vous n'avez donc pas même besoin de remerciements ; mai j'ai besoin de vous dire, moi, que je vous aime tous les jours davantage, non seulement parce que vous êtes un des éblouissements de mon siècle, mais aussi parce que vous êtes une de ses consolations.

« Je vous remercie.

« Votre frère,

« VICTOR HUGO. »

L'amitié tendre qu'il déclare, Hugo la manifeste encore dans cette dernière lettre, répondant sans doute à

quelque gracieuseté de Dumas, au sujet du *Père prodigue*, qui venait de faire acclamer le nom de son fils :

« Hauteville-House, 11 décembre.

« Quelle admirable et douce chose : le père mêlé au rayonnement du fils, le fils mêlé à l'auréole du père!... Oui, vous êtes un père prodigue, vous lui avez tout donné, drame saisissant, passion chaude, dialogue vrai, style étincelant; et en même temps, miracle tout simple dans l'art, vous avez tout gardé. Vous l'avez fait riche en restant opulent. Par lui, de son côté, il sait être original tout en étant votre fils : il est vous et il reste lui. Moi aussi j'ai des fils dont je suis heureux et j'ajoute tout bas fier, car on nous impose à nous autres pères la modestie pour nos enfants, et c'est en ma qualité de père triomphant que je viens vous féliciter, vous père glorieux... »

On a remarqué, sans doute, que les amabilités de Hugo à Dumas ne sont jamais que des répliques. Dans ce commerce intermittent de confraternité, Dumas faisait constamment les avances ; on peut en déduire que le romancier aimait le poète plus que le poète n'aimait le romancier. Dumas, en tout cas, n'eût jamais pensé à faire ce que fit Hugo accusant tardivement son rival d'avoir pris, dans un de ses drames inédits, *les Jumeaux*, le sujet du *Vicomte de Bragelonne*. Cette imputation grave, démentie par la comparaison des deux ouvrages, donne la mesure exacte de la sympathie du poète pour un homme auquel, évidemment, il se croyait supérieur, et vers lequel il eût rougi de faire, en littérature ou en politique, le premier pas.

Douze ans après la mort de Dumas, Hugo, cependant,

voulut bien lui reconnaître publiquement du génie, mais ce fut surtout pour blesser, par comparaison, Dumas fils, auquel il n'accordait que du talent, et l'on chercherait vainement le nom du poète millionnaire sur la liste des souscripteurs à la statue de son « ami ».

XVII

Dumas et les femmes. — Un sujet délicat. — La belle Laurence. — Adèle Dalvin. — Marie-Catherine Labay. — Acte de naissance de Dumas fils. — Le faux Antony et la véritable Adèle d'Hervey. — Quarante-trois lettres de Dumas à Mme Mélanie Waldor. — Platonisme, passion et jalousie littéraires. — Apaisement, puis satiété. — Billet final. — Une satanique dédicace. — Mélanie S***, mère de Marie Dumas. — Ida Ferrier. — Mariage par ordre, ménage à distance. — Isabelle Constant. — *L'Amiral* et Micaëlla. — La Gordosa. — Un intérieur étrange. — Adah Menken. — Photographies indiscrètes. — Un monsieur prolifique. — Amour et Liberté.

Voici un sujet scabreux. Nous l'aurions effleuré seulement si, dans divers ouvrages, Dumas n'avait commis lui-même, sur sa vie privée, des indiscrétions plus qu'étranges. Disons donc, sans scrupules, tout ce que nous savons des amours variés du célèbre écrivain.

Une Parisienne, nièce de l'abbé Grégoire, son précepteur, fit, la première, battre le cœur de Dumas. Il avait seize ans, était mal habillé, peu soigneux, et n'obtint de la belle Laurence que des leçons de coquetterie dont il s'empressa de profiter auprès d'une modiste de Villers-Cotterets, qu'il nomme crûment dans ses *Mémoires :*

Adèle Dalvin. — « Je n'ai, dit-il, jamais vu plus jolis cheveux dorés, plus gentils yeux, plus charmant sourire ; plutôt gaie que triste, plutôt petite que grande, plutôt potelée que mince, c'était quelque chose comme un de ces chérubins de Murillo, qui baisent les pieds des Vierges à moitié voilés par les nuages. » — Fille de bons vieux cultivateurs, Adèle, qu'une rupture avec un fiancé trop riche venait de faire libre, accepta volontiers pour serviteur le jeune homme auquel sa place chez un notaire donnait presque le rang de bourgeois. Toutes les filles de la classe d'Adèle jouissaient, à Villers-Cotterets, d'une indépendance complète. A huit heures l'été, à six heures l'hiver, elles rejoignaient aux endroits convenus leurs divers soupirants et, après un échange de baisers, faisaient avec eux, dans le parc, de sentimentales promenades. Aux veillées, aux fêtes de village, on se rencontrait encore pour causer dans l'ombre, danser, et revenir par couples. Tout cela, paraît-il, ne tirait pas à conséquence ; pourtant, au bout d'un an de soins, d'attentions amoureuses, Dumas obtint d'Adèle, moins ferme que ses compagnes, d'être reçu chez elle la nuit. — « Oh ! dit Dumas, contant dans tous ses détails la chute de l'aimée et les ruses employées pour rendre faciles leurs rendez-vous suivants, oh ! si j'eusse été poète à cette époque, les adorables vers que j'eusse faits en l'honneur des premières fleurs nourries dans le jardin de nos amours ! »

Deux ans passèrent à des transports renouvelés, au bout desquels Dumas, poussé par sa mère, dut se rendre à Dreux, où il resta trois mois. Les jeunes amants s'embrassèrent avec des larmes, en jurant de ne pas s'oublier une heure ; mais quand Dumas revint, Adèle, qui sentait bien que cet amour constituait une menace pour l'avenir, s'était, philosophe de vingt ans, promise à un homme qui avait le double de son âge et qui l'épousa, quelques jours plus tard, pendant que l'aban-

donné cherchait, dans une partie de chasse, diversion à la première grande douleur de sa vie.

Installé à Paris, Dumas revit plus tard Adèle Dalvin, dans des circonstances singulières. Rêvant à *Christine*, son premier drame, il suivait, une nuit de septembre 1829, le boulevard à peu près désert quand, arrivé à la Porte Saint-Denis, il entendit des cris à trente pas de lui et aperçut un groupe se mouvant violemment dans l'obscurité. Il courut vers l'endroit d'où partaient ces cris. Deux individus attaquaient un homme et une femme : l'homme se défendait contre un des agresseurs, tandis que l'autre tentait d'arracher à la femme renversée la chaîne qu'elle avait au cou. Dumas sauta sur le voleur, le terrassa à son tour et lui serra la gorge; il y allait de si bon cœur que le bandit, abandonné par son complice, se mit à crier « A la garde ! » — Le bruit fit accourir quelques soldats du poste Bonne-Nouvelle ; Dumas reçut alors les remerciements de ceux qu'il avait secourus : c'étaient Adèle Dalvin et son mari. Ils sortaient de la Porte-Saint-Martin où ils avaient voulu voir jouer *la Noce et l'Enterrement*, pièce de leur compatriote, et s'étaient attardés en soupant après le spectacle. Incapables de distinguer les honnêtes gens des bandits, les soldats emmenèrent tout le monde au poste. Volés et voleur durent passer la nuit au violon. Adèle et son mari prirent pour eux deux un coin du lit de camp. Dumas s'accommoda de l'autre. Il regarda longtemps avec tristesse cette femme qu'il avait aimée cinq ans auparavant, et qui, peu à peu, s'endormait sur l'épaule d'un autre. Elle avait oublié, était mère de deux enfants et semblait parfaitement heureuse. Au jour, on délivra nos personnages et les époux reconnaissants demandèrent à Dumas de les visiter pendant leur séjour à Paris ; il y fut, mais, dit-il à la fin du récit de cette aventure, « dès cette époque j'avais donné mon imagination, sinon mon cœur à une maîtresse qui devait faire grand tort à mes

maîtresses passées et à venir : cette maîtresse, c'était l'Art. » — Il en avait au moins une autre.

En mars 1823, Dumas, effectivement, avait loué, place des Italiens, n° 1, une chambre avec alcôve, située au quatrième étage, sur la cour. Cette chambre, tapissée de papier jaune et qu'il meubla d'un lit, d'une table et de quatre chaises, donnait sur un carré, de l'autre côté duquel était un modeste logement composé de deux pièces. Une femme le vint bientôt occuper ; elle était jeune, de taille moyenne, blonde, très blanche de peau, point jolie, mais plaisante. L'attrait des contrastes la désigna à l'attention de son voisin bronzé qui, de son côté, plut sans trop d'efforts ; ils s'aimèrent et vécurent alors en commun.

Chose singulière, Dumas, si prolixe au sujet d'Adèle Dalvin, n'a pas, dans ses *Mémoires*, écrit un mot sur celle qui, pourtant, lui donna un fils dont la gloire devait continuer la sienne. — « Le 29 juilllet 1824, dit-il seulement au cours d'un chapitre, tandis que le duc de Montpensier venait au monde au Palais-Royal, il me naissait, à moi, un duc de Chartres, place des Italiens. »

Voici, copié sur les registres de l'état-civil, un acte qui rectifie la date indiquée par Dumas, en même temps qu'elle donne sur la mère des indications certaines :

« De jeudi, 29 juillet 1824, une heure de relevée.

« Acte de naissance de Alexandre que nous avons reconnu être du sexe masculin, né le 27 courant, à six heures du soir, au domicile de sa mère, place des Italiens, n° 1, fils naturel de Mademoiselle Marie-Catherine Labay, couturière, âgée de trente ans, née à Bruxelles.

« Les témoins ont été MM. Louis-André Desmarais, chirurgien-dentiste, âgé de 32 ans, demeurant susdite place des Italiens n° 1, et Jean-Hippolyte Dardoux, tail-

leur, âgé de 18 ans, demeurant à Paris, rue de Buffaut, n° 1.

« Sur la déclaration à nous faite par M. Jean-Baptiste-Hilarion-Claude-Adrien Pront, docteur en médecine et accoucheur, demeurant à Paris, rue du Monceau Saint-Gervais, 17, lequel a signé avec les témoins et avec nous André-Jean-Baptiste Bequet, maire adjoint, après lecture faite.

« Ainsi signé au registre : Pront, Desmarais, Dardoux et Bequet. »

Marie-Catherine Labay dirigeait un atelier de lingerie occupant deux ou trois ouvrières. Laborieuse et dévouée, mais d'instruction nulle, elle ne pouvait songer à retenir indéfiniment Dumas. Leur liaison fut moins longue qu'elle ne dut vraisemblablement l'espérer. L'arrivée de Mme Dumas à Paris, où elle venait pour vivre avec son fils, fut le motif d'une séparation qui aboutit avec le temps à une bruyante rupture. Dumas installa sa mère faubourg Saint-Denis, l'y suivit et, tout en continuant à voir Mlle Labay, lui donna sans souci des rivales. Ces rivales ne lui inspiraient pas toujours confiance : annonçant à son ami Boussin, le 4 octobre 1826, la grossesse d'une de ses maîtresses passagères, il faisait, par exemple, cette restriction : « Je ne suis pas assez présomptueux pour me croire l'auteur du miracle, mais si le futur poupon arrive sur cette terre de calamité avec des cheveux frisés, il faudra bien en être persuadé. » — Les succès que Dumas remporta bientôt au théâtre lui valurent, dans ce monde facile et dans d'autres, des conquêtes féminines qu'il n'était pas homme à dédaigner. Tant bien que mal, pourtant, ses relations avec Mlle Labay durèrent jusqu'au printemps de 1831. Le 17 mars de cette année, Dumas reconnut pour son fils l'Alexandre inscrit à la mairie du deuxième arron-

dissement comme né de père inconnu et, fort de son droit, enleva le petit à sa mère. Celle-ci protesta, reprit l'enfant; il y eut un procès que Dumas gagna, ce qui lui permit de placer son fils dans la pension de Goubaux, signataire avec lui de *Richard Darlington.*

Ses études terminées, Dumas fils, attiré par la célébrité, l'opulence de son père, alla vivre avec lui de cette existence large dont un jour la débâcle du Théâtre-Historique les priva l'un et l'autre. La mère, pendant ce temps, s'était faite lingère dans une maison d'éducation ; aussi ordonnée que vaillante, elle avait amassé des économies dont elle fut heureuse de faire profiter son fils. C'est vers 1850 qu'elle le reconquit et, tout en parant au nécessaire, le fortifia dans la résolution qu'il avait prise de se créer des ressources par lui-même. Ils passèrent ensemble de très durs moments, que la tendresse maternelle adoucissait avec ingéniosité. Vinrent enfin pour le fils les succès d'estime,puis les succès d'argent qui lui permirent de rendre à sa mère les soins reçus. Entourée de bien-être, Mlle Labay vécut ses dernières années dans un petit appartement de la rue Pigalle. Quelques amis l'y visitaient ; réconciliée avec Dumas père, elle aimait à conter les souvenirs de sa jeunesse et exhibait parfois, comme une relique, l'habit vert que Dumas portait à la première représentation d'*Antony* et dont les spectateurs enthousiastes avaient arraché les basques. Elle mourut, après une courte maladie, un soir d'octobre 1868. On trouva, parmi ses papiers, un récit de sa vie dédié à son fils ; celui-ci le brûla, ne voulant connaître de sa mère que l'amour dont elle lui avait donné tant de preuves.

Nous parlions d'*Antony* tout à l'heure ; ce drame, d'après Dumas lui-même, naquit d'une liaison de l'écrivain avec l'épouse d'un autre. — « J'étais, dit-il dans ses *Mémoires*, amoureux d'une femme qui était loin d'être belle, mais dont j'étais horriblement jaloux : ja-

loux parce qu'elle se trouvait dans la position d'Adèle, qu'elle avait son mari officier dans l'armée, et que la jalousie la plus féroce que l'on puisse éprouver est celle qu'inspire un mari, attendu qu'il n'y a pas de querelle à chercher à une femme en puissance de mari, si jaloux que l'on soit de ce mari. Un jour, elle reçut du sien une lettre qui annonçait son retour. Je faillis devenir fou. J'allai trouver un de mes amis employé au ministère de la guerre ; trois fois le congé, prêt à être envoyé, disparut, déchiré ou brûlé par lui : le mari ne vint pas. Ce que je souffris pendant cette période d'attente, je n'essayerai pas de le dire, maintenant que cet amour s'en est allé où s'en vont les vieilles lunes du poète Villon ; mais lisez *Antony* : ce que j'ai souffert, c'est Antony qui vous le racontera. »

L'épouse adultère — on le sait depuis nombre d'années — se nommait Mélanie Waldor et était fille du littérateur Villenave, chez lequel Dumas fut, un soir de 1827, conduit par un ami. Mme Waldor appartenait à la bourgeoisie, elle composait des poésies fugitives accueillies par les journaux du temps ; bien qu'elle fût de santé faible et eût six ans de plus que Dumas, celui-ci se prit pour elle d'une belle passion qui devait nous valoir un chef-d'œuvre.

Outre un album de seize poésies calligraphiées par Dumas avec un soin particulier, il reste d'Alexandre-Antony et d'Adèle-Mélanie quarante-trois lettres que la famille Dumas a acquises, non sans qu'elles eussent passé entre des mains nombreuses ; nous ferons à ces lettres, et à d'autres retrouvées par nous, d'intéressants emprunts.

Dumas, selon son habitude, avait été prompt à l'attaque. Dès le 7 septembre 1827, quelques jours seulement après sa rencontre avec la famille Villenave, il adressait à Mélanie un billet dans lequel il racontait un

rêve et parlait de ses projets, de ses espérances, en terminant ainsi :

« Oubliez mes folies d'hier, oubliez surtout ma franchise. L'énergie avec laquelle vous avez repoussé l'idée que votre amitié pût devenir autre chose m'a guéri presque de cette idée. » — Presque ! le mot était prudent ; le lendemain même Dumas reprenait l'offensive, et, le 12 septembre, Mélanie, curieuse ou touchée, ne lui laissait plus rien à désirer.

Il leur fallut trouver un lieu de rendez-vous, une petite chambre dans laquelle la coupable ne se rendait qu'avec des peurs coquettes. — « Oui, répondait l'amant à l'une de ses prières, oui, je respecterai ta belle toilette, sois tranquille. Je ne te demande rien que d'ôter ton chapeau et ton voile... »

Cette retenue, pourtant, lui pèse : — « Oh ! oui, dit-il dans une autre page, tu as en amour la candeur et je dirai presque l'ignorance d'une enfant de quinze ans. Oh ! oui, mon amour sera idéal !... mais remarque qu'il y a un raffinement de cruauté à me dire : « J'irai te voir bien belle » et à m'imposer des conditions...» — Sa passion, accrue par les obstacles, repousse les atermoiements féminins : — « Ne comprends-tu pas que notre éternité, quelles que soient nos pensées en ce monde, sera toujours la même, immortalité ou néant? Il y aura donc, dans tous les cas, fidélité éternelle ou absence de sensations, et tout cela nous sera commun... Aimons donc, aimons, aimons encore en cette vie, écartons de nos deux têtes tous les malheurs qu'il sera en notre pouvoir d'écarter : saisissons toutes les félicités, et ne ramenons pas nos esprits aux tristes pensées d'un autre monde, celui-ci étant déjà assez mêlé de joie et de douleur. Sache seulement que, s'il y a quelque chose de moi qui me survive, ce quelque chose, ne fût-il qu'une étincelle, t'aimera comme t'aime le corps duquel ce quelque chose sera émané. Ainsi, mon ange, donne-

moi du bonheur dans ce monde, et espérons-en dans l'autre sans compter dessus : le désappointement est une trop cruelle chose!... » — Et, comme la dame lui reproche sans doute de trop s'attacher à l'amour matériel : — « Crois, réplique-t-il, que je ne l'aime autant que par ce qu'il semble nous lier davantage. Les moments de repos qui le suivent sont délicieux, et plus suaves que lui peut-être. Crois que je sais savourer de l'amour tout ce qu'il a de délicat, comme je sais éprouver tout ce qu'il a de délirant. »

Dumas en est, en somme, à ces transports ardents que doivent éprouver, en 1828, les amants poitrinaires, car il crache le sang, comme le veut la mode, ce colosse : — « Rassure-toi sur ma santé. Il y a deux ans que ce léger accident ne m'était arrivé, et mon mouchoir était à peine coloré. Et comment veux-tu que je meure, tant que tu m'aimeras ? Oh ! c'est alors, mon ange, que je deviendrais athée ou blasphémateur, car je ne pourrais croire à Dieu sans le maudire... Dieu me séparerait de toi ! Et si c'était pour toujours ! Oh ! ma vie, plains plutôt mon doute que de le blâmer ; personne n'en souffre plus que moi !... » — « Ah ! dit-il encore, dans un accès de tristesse, que je voudrais te voir sans fortune, sans famille, abandonnée de tout le monde, pour te tenir lieu de monde, de famille et de fortune, pour être tout pour toi, comme tu serais tout pour moi, et pour pouvoir vivre ou mourir librement, sans éveiller un sourire ou faire répandre une larme, pour vivre au milieu de la société, étrangers à elle comme elle serait étrangère à nous ; mais tout cela est un rêve, un songe, une vision !... »

Par degrés il s'exalte dans les lettres suivantes où, pour écarter l'idée d'un état raisonnable supposé par sa maîtresse, il pose en Manfred ou en Childe-Harold. — « Quand nous sommes ensemble devant ta mère, il me prend des moments de rage, où je voudrais te ser-

rer dans mes bras et dire : « Elle était à moi, avant qu'elle ne me connût... » Oh ! non, tu te trompais, jamais mon amour, à moi, n'a été doux, paisible, et je ne comptais tant sur son influence que parce qu'il me semblait aussi impossible que tu y résistasses qu'il est impossible au bois de ne pas être brûlé par le feu... Ne m'as-tu pas dit que tu croyais à la fatalité ? Ce mot me rappelle ce que je te disais un jour en parlant du hasard qui nous avait rapprochés et auquel j'appliquais le mot de fatalité. « Comment, me dis-tu, vous appelleriez fatalité notre rencontre dans le monde ? » Eh bien, n'était-ce pas de la fatalité, si ce n'eût été du bonheur ? Et que serais-je devenu, si tu ne m'avais pas aimé ? Ce n'est pas un amour doux, paisible, que celui auquel, dès sa naissance, on applique le mot fatalité !... » — « Eh bien, quand je te parlais du monde et de ses lois, de ces misérables concessions à la société, qui se font toujours aux dépens du bonheur particulier, dis-moi, avais-je tort de les maudire et de regarder comme heureux l'homme qui pourrait s'en affranchir ? Dans une nation civilisée la liberté peut exister pour un peuple ; elle n'existe jamais pour les individus. On fait à tout ce qui nous entoure une foule de petites concessions, auxquelles le temps et l'habitude finissent par imposer le nom de devoir ; et, alors qu'on s'en écarte, on est coupable. Certes, personne n'aime plus sa mère et ne la respecte plus que moi ; eh bien, je regarde comme un préjugé des nations l'amour et le respect imposés aux parents. L'un et l'autre doivent naître, selon moi, de leur manière de nous traiter et non du hasard même qui leur a fait nous donner la vie. Leur devons-nous de la reconnaissance pour cela ? Souvent ce n'était pas leur intention, et plus souvent encore ils nous ont fait un triste présent... »

Le voici maintenant fougueux, délirant presque :

— « Oh ! oui, je t'aime, je t'aime, je t'aime ! Oui, cette

fièvre m'a passé dans le sang, et il y a plus de passion, de frénésie dans mon amour qu'il n'y en a jamais eu ! Ne crains rien, je t'aime, je t'aime, et ne puis aimer que toi seule au monde... Je t'aime, ô ma Mélanie ; ma tête brûle, et je suis bien plus près, en ce moment, de la folie que de la raison... Tu m'as enfin compris, tu sais ce que c'est qu'aimer, puisque tu sais ce que c'est que la jalousie... Connais-tu quelque chose de pareil? Et ces imbéciles de faiseurs de religion qui ont inventé un enfer avec des souffrances physiques ! Qu'ils se connaissaient bien en tortures ! Cela fait pitié ! Un enfer où je te verrais continuellement dans les bras d'un autre! Malédiction! Cette pensée ferait naître le crime!...»

A ce degré d'emportement, les phrases de Dumas ont tant de saveur romantique qu'il n'en mettra point d'autres dans la bouche de cet *Antony* qui doit incarner le mépris des conventions mondaines, la jalousie féroce, l'amour surexcité jusqu'à l'assassinat ; mais si, dans la fable, le passionné bâtard ne recule pas devant un crime, il n'en pouvait, fort heureusement, être de même dans la réalité. La liaison de Dumas, auteur, avec Mme Waldor, bas-bleu, fut essentiellement une aventure banale et comportant surtout des suites littéraires. Dans le drame, par exemple, l'apparition du colonel d'Hervey incite Antony à poignarder Adèle ; voici, par contraste, ce qu'inspirait, à l'amant de Mélanie, la menace d'un retour inopiné du capitaine Waldor : — « Il faut le faire nommer major, mon ange : il n'y a que ce moyen-là de nous tirer d'affaire. » — Et l'officier reçut un grade qui le retint dans sa lointaine garnison.

Antony s'écrivait cependant, et Dumas, qui prêtait à son héros tant de fougue, sentait, par un naturel effet, décroître sensiblement sa propre exaltation. — « Oh ! disait-il bientôt à l'aimée, qu'il y a une grande douceur à ne pas séparer ses sentiments, à dire *nous* au lieu de

je, à ne voir dans l'absence qu'une séparation matérielle qui ne désunit ni l'âme ni la pensée, à se retrouver comme on s'est quitté, à se quitter en croyant s'aimer davantage encore, à être sûr de son avenir comme d'un passé, et à sourire de mépris en regardant chaque homme, à qui l'on dit tout bas : « Tu ne peux rien sur nous ! » Il y a là-dedans quelque chose de la sérénité et du pouvoir de Dieu ; oui, de Dieu, car je ne suis pas athée, quoi que tu en dises ; je ne le deviendrai jamais, puisque l'athée est celui qui ne croit en rien et que, si je cessais de croire en Dieu, je croirais encore en toi. »

La note langoureuse s'accentue de plus en plus dans sa correspondance : « Il y a un certain plaisir à être heureux d'un coup d'œil, d'un regard au milieu d'indifférents. Ce sont deux personnes qui auraient trouvé moyen d'allumer du feu dans une carrière de neige et jouiraient, au milieu du froid, d'une température douce... » — Il n'a même plus de jalousie. — « Ne va pas croire que c'est par amour-propre que je crois à ta fidélité. Non, attirés l'un vers l'autre comme nous l'avons été, il me semble qu'une force étrangère pourra seule nous séparer, et non l'effet de notre volonté. Notre amour change de nature, sans doute, nos sensations sont autres, mais notre amour est toujours notre vie, nos sensations sont toujours heureuses... »

De son bureau, pourtant, il envoie à la jeune femme cette poétique prière :

Oh ! n'abrège jamais ces heures que j'envie;
De me les accorder Dieu te fit le pouvoir.
T'entendre est mon bonheur et te voir est ma vie :
Laisse-moi t'entendre et te voir.

Pourquoi, lorsque l'amour a joint nos destinées,
Me dire, épouvantée à la fuite du temps :
« Nos instants de bonheur dévorent nos journées,
Nous ne vivons que des instants ? »

On dit que de douleurs toute joie est suivie,
Qu'un sourire souvent s'achève dans les pleurs;
Mais nous, entre nos cœurs nous presserons la vie,
Pour en exprimer nos douleurs !

Mélanie répond par des strophes que Dumas déclare charmantes. Les rendez-vous, d'ailleurs, continuent. — « Nous n'avons eu qu'une heure, mon ange, mais d'un bonheur bien doux et bien tranquille. Ce sont nos adieux à notre petite chambre, où nous avons été si heureux et que nous ne reverrons probablement jamais ensemble, que des êtres indifférents occuperont, sans savoir ce qui s'est passé, sans que l'air leur apporte une perception des sensations que nous y avons éprouvées. Ce ne sera pour eux que quatre murs décorés d'un papier plus ou moins frais et d'une glace plus ou moins belle, qui, comme le cœur d'une coquette, n'aura rien conservé des tableaux qu'elle a réfléchis. »

Après *Antony*, reçu à la Comédie-Française, Dumas s'est mis à la refonte de sa *Christine de Suède*, destinée à l'Odéon; Mme Waldor est, par de hâtifs billets, mise au courant de ses travaux et de leur récompense. — « Quelques mots entre deux vers de Christine, cher amour; elle vient d'avoir une scène terrible avec Monaldeschi et elle se repose un instant pour se remettre. Moi, son secrétaire par intérim, j'en profite pour griffonner sans lui faire tort quelques lignes à mon Ebba, avec qui malheureusement je ne suis pas marié, même secrètement... » — « J'ai été reçu, hier, à l'unanimité. Il paraît que *Christine* va passer de suite; puis, comme Harel me tourmente beaucoup pour arranger *Edith*, je prendrai deux ou trois volumes de l'Histoire d'Angleterre et je me sauverai à La Jarrie. »

La Jarrie est une propriété que possédait, entre Clisson et Corfou, la famille Villenave. Mélanie qui n'avait point une très forte santé, dut aller s'y reposer de ses

fatigues amoureuses. Elle reçut là divers messages, dont voici de caractéristiques extraits. — « Les amours de George et de Janin allant mal, *Christine* en souffre; à tout moment elle est indisposée, et je n'aurai eu que dix représentations ce mois-ci, ce qui fait que, dettes payées, il ne restera pas grand'chose au pauvre auteur. » — « Rappelle-toi bien, mon amie, qu'on tue un amour en le tourmentant, que la femme n'a qu'à penser à cet amour, que l'homme a en outre tous les soins matériels de la vie à remplir. Moi surtout, mon ange, l'existence de tant de personnes se rattache aux soins qui m'occupent que, dans le commencement où je t'aimais et où je craignais de ne pas être aimé, alors je pouvais tout sacrifier au désir de l'être. Maintenant, je le suis. Eh bien, laisse tout naturellement les soins matériels de la vie reprendre leur place, que l'amour devienne mes heures de récréation, non de travail. Rapporte-t'en à moi pour t'aimer, mais ne me tourmente pas, je t'en supplie!... » — « Je suis seul au monde!... Pas un parent sur qui je puisse m'appuyer pour lui demander un service. Quand je me manque, tout manque, non seulement à moi, mais à ma mère d'un côté et à mon fils de l'autre. Tout ce qui est bonheur pour un autre est peine pour moi. J'ai ma mère, et elle me tourmente. J'ai mon fils, et je n'en puis tirer encore aucune aide. J'ai ma sœur, et c'est comme si je n'en avais pas. Mon Dieu, que faire? Rassembler vite de quoi vivre seul, et abandonner mère, enfant et pays pour aller vivre partout ailleurs, comme un bâtard!... »

La révolution de Juillet met ordre à ces réminiscences dramatiques. Enchanté de jouer un personnage, Dumas se bat comme les autres et envoie à l'absente ses bulletins de victoire. — « Je t'écris trois lettres à la fois, mon amour, par trois voies différentes. Tranquillise-toi. Tout est calme ici, et les nouvelles télégraphiques de la Vendée sont bonnes... Je n'accepterai, mon ange, au-

cune mission militaire; mais un mouvement comme celui-ci ne pouvait se faire sans que j'y mêlasse mon nom. Dieu merci, c'est fait. Mais du repos, mon ange, du repos. Charles X n'ira pas dans la Vendée, il est reconduit hors de France par des commissaires. On lui donne six millions par an, et toute son énergie se borne à pleurer. Il a perdu, avec quatre points, une bien belle partie. Je t'embrasse et je t'aime. » — « Tout est fini, comme je te l'avais prédit vingt fois. Notre révolution n'a duré que trois jours; j'ai eu le bonheur d'y prendre une part assez active pour avoir été remarqué par La Fayette et le duc d'Orléans. Puis une mission à Soissons, où j'ai été seul m'emparer des poudres, a achevé ma réputation militaire; elle se bornera là, heureusement. » — « Tout va bien. Le duc d'Orléans a été proclamé roi, hier. J'ai passé la soirée à la cour; toute la famille est aussi simple et aussi bonne qu'auparavant. Adieu, mon amour, tu aurais tort de venir à Paris dans ce moment... » — « Tout est autour du roi dans le même état. Personne que ceux qui n'ont rien à lui dire ne peut lui parler, et l'on use même de familiarités inconvenantes. M. Dupaty lui a envoyé l'autre jour un billet de garde, comme faisant partie de l'arrondissement du Palais-Royal : c'est absurde! »

Le vainqueur de Juillet irait bien volontiers embrasser Mélanie; l'état de ses finances, par malheur, s'y oppose. — « Il faut, confesse-t-il, que je touche auparavant de quoi faire ce voyage. Il faut que je passe un traité avec le Théâtre-Français; je veux qu'il soit engagé vis-à-vis de moi; mais huit ou dix jours peuvent suffire à tout cela, puis je t'arriverai, pour n'être qu'à toi, tout à toi, pour travailler là-bas afin de me reposer, ce que tu me dis de faire. Et, si je me repose huit jours, ai-je un père ou une mère dont les revenus courent? Non, mon amour, voilà ce qui me rend triste; c'est qu'il faut que je travaille le double d'un autre et que le monde encore.

qui ne sait nullement mes affaires, à moi, répétera que je gagne et dépense mon argent avec la même facilité. Quelle facilité, quand elle vous coûte des nuits de veille et des jours de maladie! »

Une mission, sollicitée de La Fayette, permet à Dumas de passer sans grands frais quelques jours à La Jarrie; il y trouve l'aimée pâle et considérablement amaigrie. — « Ah! s'exclame-t-il au retour, que ne puis-je rester près de toi: je serais si bon médecin! J'ai suivi les cours de ton cœur et j'aurais de lui si grand soin, je le ménagerais tant, je le mettrais, excepté sur l'amour, à un régime d'émotions si douces que la graisse se glisserait bien vite, comme tu le dis, entre la chair et l'épiderme!... »

Toujours souffrante, Mélanie réclame à distance une correspondance exacte. — « Mais, répond l'amoureux, maladif à son tour, je t'ai écrit avec la plus grande régularité, même quand je ne pouvais pas écrire, même quand une goutte de sueur me tombait à chaque lettre et que j'étais obligé d'écrire deux fois les mots pour qu'ils fussent une fois visibles... »

Puis elle devient jalouse, non sans motif du reste, et Dumas, pour l'apaiser, déclare avoir rompu avec celle qui porte ombrage à son amie. — « Calme-toi, conclut-il, calme-toi, mon amour, quoique ton exaltation me prouve combien tu m'aimes. Le calme seul peut te remettre: envers et contre tous je resterai toujours ton Alexandre !... » — *Antony*, à cette époque (octobre 1830), entre en répétition au Théâtre-Français et Dumas, à qui Mélanie fait espérer un fruit de leur amour, gratifie par avance l'enfant, qui ne peut être qu'un garçon, du nom du héros de sa pièce. — « Je ne trouve pas, dit-il entre autres phrases tendres, je ne trouve pas mon drame d'une forte constitution. J'espère, en tout cas, que son homonyme n'aura rien de cette faiblesse. Oui, mon amour, j'y songe, à notre Antony; ce sera un lien ignoré

entre nous, qui fait que jamais nous ne deviendrons étrangers l'un à l'autre. Je parle de quinze ou vingt ans de ce jour... » — Sentimental comme un commis, il lui envoie un géranium qui, mal soigné sans doute, dépérit promptement : — « Pourquoi ton géranium cassé te toarmente-t-il? interroge alors Dumas; il datait d'une autre époque, il devait se briser, mais pour revivre comme notre amour. Soigne sa tige, mon ange, et tu lui verras pousser de nouvelles feuilles que, dans des années, tu me donneras encore avec un baiser dessus! »

Des années!... Leur tendresse réciproque n'avait plus que des jours à compter!... A la suite de scènes, motivées sans doute par quelque infidélité nouvelle de Dumas, la rupture se fit entre ces amoureux que la mort seule semblait pouvoir séparer. La dame, prudente, demanda que ses lettres fussent brûlées : — « Non, répondit Dumas, dans un ultime billet, je te les rendrai, mais je ne les brûlerai pas. Si je les brûlais jamais, ce serait pour allumer le réchaud de charbon avec lequel je m'asphyxierais!... » — Dieu sait s'il en avait envie, car, depuis des mois,il trompait sans vergogne la femme peu jolie, dyspepsique, qui lui avait donné surtout des sensations intellectuelles. Il la trompait avec une actrice future, comme il l'avait trompée déjà avec des actrices arrivées, Marie Dorval, Virginie Bourbier, et comme il eût voulu le faire avec Mlle Mars, le tout sans cesser de voir la mère de son fils, demeurée place des Italiens.

Retiré de la Comédie-Française, *Antony* fut donné à la Porte-Saint-Martin, le 3 mai 1831. Mme Waldor y assista, sur un laissez-passer de l'auteur. — « Je vous envoie des places, avait écrit Dumas, je tâcherai d'aller vous voir dans votre loge. » — De cette loge, où nul ne la visita, Mélanie écouta, avec un émoi qu'on devine, le roman rêvé en commun et dont rien ne restait qu'une

fiction dédiée à la curiosité publique. Elle eut du moins, et pendant quarante ans, la satisfaction de pouvoir lire, à la première page d'*Antony*, ces vers *sataniques* qu'en sa qualité d'*ange* elle avait inspirés à son volage amant :

Que de fois tu m'as dit, aux heures du délire,
Quand mon front tout-à-coup devenait soucieux :
« Sur ta bouche pourquoi cet effrayant sourire ?
« Pourquoi ces larmes dans tes yeux ?

Pourquoi ? C'est que mon cœur, au milieu des délices,
D'un souvenir jaloux constamment oppressé,
Froid au bonheur présent, va chercher des supplices
Dans l'avenir et le passé.

Jusque dans tes baisers je retrouve des peines.
Tu m'accables d'amour !... L'amour, je m'en souviens,
Pour la première fois s'est glissé dans tes veines
Sous d'autres baisers que les miens !

Du flot des voluptés vainement tu m'enivres.
Combien, pour un beau jour, de tristes lendemains !
Ces charmes qu'à mes mains, en palpitant, tu livres,
Palpiteront sous d'autres mains.

Et je ne pourrai pas, dans ma fureur jalouse,
De l'infidélité te réserver le prix ;
Quelques mots à l'autel t'ont faite son épouse,
En te sauvant de mon mépris.

Car ces mots pour toujours ont vendu tes caresses,
L'amour ne les doit plus donner ni recevoir ;
L'usage des époux a réglé les tendresses.
Et leurs baisers sont un devoir.

Malheur, malheur à moi, que le ciel en ce monde
A jeté comme un hôte à ses lois étranger !
A moi qui ne sais pas, dans ma douleur profonde,
Souffrir longtemps sans me venger !

Malheur ! car une voix qui n'a rien de la terre
M'a dit : « Pour ton bonheur, c'est sa mort qu'il te faut ! »
Et cette voix m'a fait comprendre le mystère
Et du meurtre et de l'échafaud...

Viens donc, ange du mal dont la voix me convie ;
Car il est des instants où, si je te voyais,
Je pourrais, pour son sang, t'abandonner ma vie
Et mon âme... si j'y croyais !

Nous avons, quelques lignes plus haut, dit que Dumas trompait Mme Waldor avec une néophyte du théâtre. Cette demoiselle « aux cheveux noirs, aux yeux azurés et profonds, au nez droit et aux dents de perles », lui avait été présentée par l'acteur Firmin, comme pouvant être, dans *Henri III*, une magnifique duchesse de Guise. Séduit par tant d'attraits, l'auteur promit d'employer, pour la nouvelle venue, son influence théâtrale. Mais on était en mai (1830), trop tard conséquemment pour espérer un de ces engagements qu'on signe de temps immémorial en avril, et, malgré tout son zèle, Dumas ne put placer sa protégée. Il la détermina à rester à Paris pour saisir la première occasion favorable et, en attendant, lui fit une cour assidue. Elle résista trois semaines, ce que Dumas, toujours fat, déclare dans ses *Mémoires* être fort honorable, et succomba par une espèce de surprise. Logée d'abord rue de l'Université, n° 7, elle accompagna Dumas dans plusieurs voyages. — « Dieu, dit l'écrivain après un court récit de sa conquête, Dieu a permis que, pour les mauvais jours, il me restât de cette liaison un de ces vivants souvenirs qui changent les tristesses en joie, les larmes en sourire. » — Ce souvenir fut une fille, née à Paris, à la date et dans les conditions que précise la pièce suivante :

« Acte de naissance du 7 mars 1831, à onze heures et

14.

demie du matin. Cejourd'hui nous a été présentée Marie-Alexandrine, du sexe féminin, née avant-hier à trois heures du soir, rue de l'Université, n° 7, fille de père et de mère non désignés et à qui le déclarant a donné le nom de Marie pour lui tenir lieu de nom de famille. Constaté par nous, René-Nicolas Dufriche, baron Des Genettes, maire du dixième arrondissement de Paris, faisant les fonctions d'officier de l'état-civil. Sur la déclaration de M. Louis-Antoine Evrat, âgé de trente-quatre ans, demeurant rue de l'Université, n° 25, docteur en médecine, qui a reçu l'enfant. En présence de M. Louis Boulanger, âgé de vingt-cinq ans, peintre artiste, demeurant rue de Vaugirard, n° 60, et de M. Louis-Joseph-Constant Chastellain, âgé de vingt-huit ans, propriétaire, demeurant rue du Bac, n° 30. Le déclarant et les témoins ont signé avec nous, après lecture à eux faite de l'acte. Ainsi signé au registre : Louis Evrat, L. Boulanger, Chastellain et baron Des Genettes. »

Par acte passé ce même jour, 7 mars 1831, devant Me Fournier, notaire, Alexandre Dumas Davy de la Pailleterie et Belle Krelsamer reconnurent pour leur fille l'enfant inscrite comme née de père et mère inconnus.

La femme que Dumas, dans son autobiographie, désigne sous le nom de Mélanie S... s'appelait donc, en réalité, Belle Krelsamer. On la voit figurer en flamande, comme maîtresse de maison, au fameux bal donné par l'écrivain pendant le carnaval de 1832. Puis elle disparaît des *Mémoires* de Dumas, comme elle disparut sans doute de sa vie.

Si Dumas rompit avec Mélanie-Belle ou fut quitté par elle, c'est, on le suppose bien, qu'une autre femme l'avait conquis. *Teresa*, drame fait avec le concours d'Anicet Bourgeois, avait été l'occasion de cette nou-

velle aventure. L'actrice chargée du principal rôle, et qui venait du théâtre de Montmartre, plut à Dumas par son « talent fin, gracieux, très simple, en dehors de toutes les conventions théâtrales ». La pièce eut du succès, et la comédienne, rappelée pour la première fois de sa vie, rentra dans la coulisse si émue que, rencontrant l'auteur, elle se jeta dans ses bras ou à ses pieds en lui disant avec entraînement : « Ah ! Monsieur, vous venez de me rendre le plus grand service; moi, pauvre fille, vous me faites une réputation: je vous devrai mon avenir, et je ne sais comment vous remercier !... » L'actrice était jolie. Dumas l'emmena souper et devint son ami.

Ainsi commencèrent les relations de l'écrivain avec Ida Ferrier qui, par suite de circonstances imprévues, devait un jour porter son nom. Depuis Dumas imposa Mlle Ida, qui d'ailleurs n'était pas sans mérite, à tous les théâtres traitant avec lui : à la Porte-Saint-Martin pour *Angèle* et *Don Juan de Marana*, à la Comédie-Française pour *Caligula*, à la Renaissance pour *Bathilde* et *l'Alchimiste*. Citons les vers mis en tête de cette dernière pièce, et dédiés à l'heureuse comédienne :

Le maître a sur l'esclave une puissance entière,
A l'Océan ému le maître dit : « Assez ! »
Et l'Océan craintif, abaissant sa crinière,
Comme un lion soumis qui rentre en sa tanière,
Rappelle d'un seul cri tous ses flots dispersés.

Le soleil dit aux champs que sa chaleur féconde :
« Que la moisson sur vous étende son tapis ! »
Et la moisson bientôt montre sa tête blonde,
Où l'on voit, quand le vent la courbe comme une onde,
Quelques bluets perdus dans un monde d'épis.

L'aurore en s'éloignant ordonne à la prairie
De parsemer de fleurs l'herbe qu'elle perla ;
L'aurore à son retour trouve l'herbe fleurie.
Et vous, vous m'avez dit de votre voix chérie :
« Faites vite pour moi ce drame. » — Le voilà !

A cette époque (1839), Théophile Gautier dessinant, dans *les Belles Femmes de Paris*, le portrait d'Ida Ferrier qu'il comparait, pour la beauté de la tête, à Mlle George, une George blonde, ajoutait : « Que dire des cheveux ? Ils sont les plus fins et les plus abondants du monde ! Des mains ? Admirables ! Des pieds ? Minces et délicats ! De la figure ? Ravissante ! Du cou ? Blanc et renflé comme celui d'un cygne ! Des épaules ? Divines ! De la taille ? Enfin nous y voilà ! Mlle Ida a en luxe et en excès ce que la moitié des femmes de Paris n'a pas du tout ; aussi les maigres de la trouver trop grasse, trop puissante, et de dire que Mlle Ida n'a que la tête... » — L'embonpoint de sa maîtresse ne déplaisait point, paraît-il, à Dumas qui, dans Paris ou en voyage, se montrait volontiers avec elle. Cette habitude devait un jour le mener plus loin qu'il n'eût voulu, sans doute. Ayant eu l'étourderie de conduire Mlle Ferrier à un bal chez le duc d'Orléans, celui-ci s'approcha du couple et dit, sur un ton digne, au trop chevaleresque auteur : — « Il est entendu, mon cher Dumas, que vous n'avez pu me présenter que votre femme. » — Ces paroles renfermaient un ordre exprès, dont l'inexécution eût été suivie de disgrâce. Le mariage eut lieu le 5 février 1840 ; Villemain, Chateaubriand, Nodier et Roger de Beauvoir furent témoins des époux. Chateaubriand, selon Beauvoir, n'avait jamais su bénir que ce qui tombait ; à la cérémonie nuptiale il imposa les mains sur la mariée dont le corset contenait des choses considérables. — « Voyez, dit-il à Roger, ma destinée ne change pas et, en ce moment encore, tout ce que je bénis tombe. »

Après un voyage à Florence, les nouveaux mariés s'installèrent à Paris, menant à grand train une vie de prodigalités à laquelle les gains de Dumas, si grands qu'ils fussent, ne pouvaient longtemps suffire. L'harmonie, qui avait existé huit années entre les amants,

n'eut pas, chez les époux, durée pareille. Une rupture se produisit vers 1846, puis une séparation de biens, après laquelle Mme Dumas, d'ailleurs stérile, habita constamment l'Italie. Elle mourut à Pise, en mars 1859, peu regrettée du mari qu'elle avait tourmenté souvent pour raisons d'intérêts.

Prudent contre son habitude Dumas, tant que vécut sa femme, avait eu des caprices galants — pour Isabelle Constant, par exemple, — en évitant toute liaison publique. Ida morte, on le vit s'afficher avec une jeune et jolie fille, Emilie Cordier, surnommée *l'Amiral* en raison du costume d'enseigne de marine qu'elle porta pendant deux voyages faits en Italie avec Dumas, qui la présentait tantôt comme son fils, tantôt comme son neveu. De *l'Amiral* naquit, à la fin de décembre 1860, une fille dont Garibaldi fut le parrain et qu'on baptisa Micaëlla-Clélie-Cécilia. Des lettres écrites d'Italie, où Dumas était reparti seul tandis qu'Emilie faisait ses couches à Paris, montrent l'intérêt que portait l'écrivain à la mère très jeune et à l'enfant très frêle.

« 1er janvier 1861.

« Joie et bonheur sur toi, mon cher amour, qui, pour mon jour de l'an juste, m'a donné la bonne nouvelle que ma petite Micaëlla était venue au monde et que sa mère se portait bien.

« Tu sais, mon cher bébé, que je préférais une fille : je vais te dire pourquoi. J'aime mieux Alexandre que Marie; je ne vois pas Marie une fois par an et je puis voir Alexandre tant que je voudrai. Tout l'amour que je pouvais avoir pour Marie se reportera donc sur ma chère petite Micaëlla, que je vois couchée à côté de sa petite maman, à qui je défends de se lever et de sortir avant que je n'arrive... Je vais tout arranger pour être à Paris

vers le 12; il me serait, malgré tout mon désir, impossible d'y être avant.

« Si je te dis cela, mon cher amour, crois bien à la vérité de ce que je te dis : depuis une heure mon cœur s'est agrandi pour faire place à mon nouvel amour. Il faut que je laisse, comme tu le sais, un certain nombre d'articles avant de partir. Nous avons fondé un comité pour les élections, auquel je suis obligé d'assister deux fois par semaine : je chargerai les deux ou trois principaux de mes collègues de soutenir le journal en mon absence...

« Si, pendant les premiers mois, tu ne veux pas te séparer de notre enfant, nous louerons une petite maison à Ischia, dans le meilleur air et la plus jolie île de Naples, et alors j'irai passer avec vous deux ou trois jours de la semaine, pendant tout le printemps; enfin, rapporte-t'en à moi d'aimer l'enfant et la mère.

« Au revoir, mon petit chéri, embrasse bien dona Micaëlla qui n'est pas plus grosse que le pouce, me dit Mme de C..., à laquelle je répondrai par le premier courrier, ainsi qu'à ta mère que j'embrasse.

« A toi et à l'enfant. Je t'aime! »

Si menue, la fillette ne pouvait être bien robuste : elle fut malade et gravement, si l'on en croit ces lignes du père :

« Je réponds à toutes tes lettres ensemble. Bon Dieu, que tu souffres, combien je souffre moi-même !... Oui, je t'aime de tout mon cœur, j'aime l'enfant comme on aime sa chair... Notre grand malheur, le seul irréparable, serait celui dont les convulsions de Micaëlla nous menacent ; mais enfin, mon pauvre amour, ce malheur ne nous séparerait pas : toutes les douleurs me rapprochent de toi !... »

L'enfant vécut et, dans une échappée, Dumas la vit, toujours fragile :

« J'ai vu hier notre cher bébé : il a des joues comme des pêches, une bouche à y fourrer le petit doigt et des yeux sans fin. Quant à ses cheveux, je voudrais t'en dire la nuance, mais quoique la tête soit devenue très propre, elle n'a qu'un tout petit duvet... »

Retenue par sa fille, Emilie ne voyait pas, sans jalousie, Dumas s'éloigner d'elle. — « Aussi vrai que je t'aime d'un amour et mon pauvre petit bébé d'un autre amour, — écrivait le galant soupçonné, à la date du 21 juin 1861, — je suis parti seul pour Cherbourg !... »

Quel sujet désunit les parents de Micaëlla ? On l'ignore, mais la mère paraît, en cette circonstance, plus fautive que le père : — « Je te pardonne, dit en effet celui-ci, dans la dernière lettre que nous possédons, parce que tu n'avais pas l'intention de me peiner. Il est arrivé dans notre vie un accident, voilà tout. Cet accident n'a pas tué mon amour ; je t'aime tout autant ; seulement je t'aime à la façon dont j'aimerais une chose perdue, une chose morte, une ombre... »

Une dame, qui vit plus tard Dumas promener dans son salon Micaëlla, assise dans le creux de sa main, trace de l'enfant ce portrait : — « C'était une petite créature de cinq à six ans, extrêmement chétive, donnant bien l'impression d'être le fruit d'une paternité de vieillard. Laide certainement, avec ses petites joues de cire jaune et sa grande bouche aux lèvres invisibles. Mais toutes ces laideurs étaient rachetées par une suprême beauté, l'intelligence des yeux. Il y avait un charme inexprimable dans ce regard d'enfant; de la tendresse et comme une profondeur mélancolique qui sondait les années à venir ! » — Emilie Cordier, fâchée avec Dumas, refusait alors de lui laisser reconnaître sa fille qu'il ne voyait qu'à de longs intervalles !...

La jalousie, probablement, rendait la mère obstinée. Dumas, l'incorrigible, avait effectivement ramené de Naples, en 1864, une femme assez jolie, mais très bizarre, à en juger par la réception qu'elle fit, une après-midi de l'année suivante, à Mme Malthilde Shaw, amie du grand romancier.

Dumas, à cette époque, habitait un second étage de la rue Saint-Lazare : — « En montant l'escalier, raconte Mme Shaw, qui, depuis dix ans, n'avait pas vu l'écrivain, j'attachai un voile épais sur ma figure. Quoique femme, beaucoup de la gaminerie de mon enfance était restée dans ma jeunesse et l'idée de le laisser deviner qui j'étais, seulement par le son de ma voix, m'amusait beaucoup... Un coup de sonnette, et, presque aussitôt à l'intérieur, un extraordinaire froufrou de jupes, comme un envolement à travers les pièces. Puis la porte s'ouvrit, et une soubrette aux yeux effrontés et moqueurs me dit : « Que désire madame? — Voir monsieur Dumas, je vous prie. — C'est que... c'est que... » — Elle n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Une voix furieuse, à l'accent italien très prononcé, l'interrompit, d'une chambre voisine : C'est *oune* femme? » Et, sans attendre la réponse : « Dites-*loui* que *mousieu Doumas* il est malade, et qu'elle s'en aille. » J'avoue que j'étais loin d'être préparée à cette réception, et un moment je restai interloquée. — « Qui est cette personne qui désire que je m'en aille? demandai-je à la bonne. — C'est madame. — Qui, madame? monsieur Dumas est donc marié ? » — L'expression de ses yeux devint comique et malicieuse : « Oh! marié, marié... dame! » J'avais compris, et, sans insister, j'allais me retirer, résolue à écrire un peu sèchement à Dumas la curieuse réception que j'avais eue chez lui, quand un véritable tourbillon s'abattit sur moi : « Dites, dites, quoi *loui* voulez-vous, à *Doumas?* » Un petit être noiraud, qui semblait émerger d'un immense ballon de mousseline



Miss Adah Menken
dans les *Pirates de la Savane* (1867)

blanche, secouait avec force mon manteau : « D'abord, que me voulez-vous vous-même, lui dis-je, et à qui dois-je ce singulier accueil ? » — Alors, avec une volubilité extraordinaire, l'étrange créature me répondit : « Je veux que vous laissiez *monsieu Doumas* tranquille, parce que le pauvre *houme*, il est malade et il n'a pas besoin à voir *oune* autre femme. Mon nom, il est : la Gordosa! »

Mariée à un baron autrichien, battue puis abandonnée par lui, Fanny Gordosa était sans ressources quand Dumas l'avait rencontrée dans une maison de Naples ; lui trouvant de la voix, il l'avait adressée au théâtre San Carlo, où l'accueillirent des ovations qu'elle prétendait retrouver sur une scène parisienne. Tous les jeudis, Dumas, le moins mélomane des hommes, donnait pour Fanny une soirée musicale où affluaient les compositeurs inédits, les chanteurs inconnus, désireux d'exploiter l'hospitalité facile du maître. Pendant que « miaulait » tout ce monde, Dumas se réfugiait dans son cabinet de travail pour se livrer à la causerie avec d'intelligents amis.

Entre cette italienne volontaire et le mulâtre illustre la vie n'allait point sans orages. Tantôt la maîtresse, faisant sans motif maison nette, obligeait l'amant à ceindre le tablier de cuisine pour alimenter ses hôtes; tantôt l'amant, exaspéré, prenait sur sa maîtresse des revanches trop brutales. — « Un soir, dit Mme Shaw qui, la cantatrice ayant fait des excuses, était retournée rue Saint-Lazare, Dumas, dans une explosion tout africaine, brisa une fine carafe de cristal fort près des épaules de la Gordosa. Cris, larmes, attaques de nerfs, évanouissement et alitement de la dame furent, pour mon vieil ami, la récompense de sa vivacité. Une semaine après, quelques bijoux et quelques toilettes achevèrent la guérison. Elle fut d'ailleurs radicale pour les deux, cette guérison, car Dumas, après avoir été quel-

que temps à Saint-Gratien, alla demeurer avec sa fille, Marie Petel, boulevard Malesherbes, 107. »

Mandée à cette nouvelle adresse par un billet orné de ce post-scriptum engageant : « Je me suis rangé, tu verras ça », Mme Shaw y devait encore éprouver une émotion désagréable. La porte que lui avait désignée un domestique ouverte, elle vit Dumas, vêtu d'un fourreau de flanelle rouge, plongé dans un immense fauteuil, au beau milieu de son cabinet de travail. — « Moitié sur son épaule et moitié sur le dossier du fauteuil une jeune femme, vue de dos, était assise. Une autre, également jeune et vue de face, était installée sur un des bras du siège; et la troisième et dernière était accroupie sur un tapis de fourrure, aux pieds de Dumas. Toutes trois, dédaigneuses des idées arriérées de notre civilisation, étaient habillées comme notre mère Eve, avant le péché originel !... » — C'est là ce que Dumas appelait se ranger !...

Bien que partiellement occupé par Mme Petel, l'appartement du boulevard Malesherbes vit d'ailleurs trôner diverses professionnelles, Anna Deslions, Olympe Audouard, entre autres, jusqu'au jour où Dumas fut séduit par une Américaine vibrante et fantaisiste, nommée Adah-Isaacs Menken.

En raison de l'Exposition Universelle, le théâtre de la Gaîté avait, au mois de mars 1867, repris un mélodrame à spectacle, *les Pirates de la Savane*. Dans cet ouvrage Adah Menken jouait un rôle intercalé pour elle, et consistant en quelques scènes de pantomime couronnées par une course à cheval sur des praticables allant jusqu'aux frises. Elle était belle, bien faite, presque nue, et son succès plastique se corsait des légendes bâties sur son passé. Bien que n'ayant pas trente années, elle avait, disait-on, été successivement femme légitime d'un millionnaire, maîtresse d'un roi, générale d'une république, journaliste et actrice. Dumas, comme

les autres, voulut voir cette originale créature. Or, miss Menken avait lu, en anglais, plusieurs romans de notre auteur, et, enthousiasmée par cette lecture s'était promis de lui prouver sa reconnaissance. Dès que Dumas parut dans les coulisses de la Gaîté, elle le contempla en silence, puis, dans un élan passionné, se jeta à son cou. Dumas n'était pas homme à se formaliser de cette présentation un peu brusque, il accepta l'ardente affection de l'artiste et lui donna la sienne.

Lequel, de la jeune femme ou de l'homme vieilli, eut l'idée fâcheuse de faire affirmer, par la photographie, leur galant accord ? Nous ne savons, mais les Parisiens eurent un jour la surprise de voir, aux étalages de papetiers, des portraits-cartes montrant miss Menken, en robe ou en maillot, tendrement appuyée sur Dumas en manches de chemise. Ce fut un scandale dont, malgré sa philosophie, l'écrivain s'émut au point de faire un procès au photographe Liébert, coupable au moins d'indiscrétion ; mais le mal était fait et le public s'égaya longuement d'une liaison déraisonnable à laquelle mit fin, quelques mois plus tard, la mort prématurée d'Adah.

Nous avons, aussi décemment que possible, passé la revue des maîtresses avérées d'Alexandre Dumas. Chose bizarre, l'auteur, qui s'est avec raison vanté de n'avoir pas signé un livre que ne pussent lire les plus candides jeunes filles, tirait vanité du nombre d'aventures malpropres et, la plupart banales, rencontrées par lui : — « Sans exagérer, disait-il un jour, je dois avoir, par le monde, plus de cinq cents enfants ! » — Ce chiffre, fût-il vrai, témoignerait, chez lui, de forces physiques développées au préjudice du sens moral; mais tout fait supposer que ces paternités scabreuses appartenaient à d'autres au moins autant qu'à lui. Il semble bien d'ailleurs que, de toutes les femmes possédées à divers

âges par Dumas, aucune ne l'ait vraiment compris, ni suivi le programme que la comtesse Dash, son amie, avait tracé ainsi : « Une femme qui aurait eu l'adresse de fermer les yeux sur ses incartades, de lui rendre sa maison agréable en y invitant ses amis, et surtout de ne pas le troubler dans ses travaux, cette femme eût été parfaitement et éternellement heureuse avec lui. » — Mais eut-il accepté des liens éternels l'homme qui, en 1868 encore, écrivait, sur l'album d'un ami, cette confession claire :

Deux choses ici-bas me font aimer le jour :
L'amour, la liberté, seuls trésors que j'envie.
Pour l'amour, au besoin, je donnerais ma vie,
Mais, pour la liberté, je donnerais l'amour.

Il eut, le plus souvent, l'amour avec la liberté, mais, dans les plaisirs sans frein, sombra très logiquement la dignité de sa vie !...

XVIII

Caractère et esprit de Dumas. — Ses amis et ses adversaires. — Un portrait romantique. — Sur l'existence de Dieu. — Un homme endormi. — Trop vert ! — Pierre et Thomas. — Ange ou pigeon. — Dîners bien gagnés. — Celui qui se trompe. — Coûteux crédit. — Du champagne payé deux fois. — Un beau profit. — De bons cornichons. — Le duc d'Orléans sauvé, puis sauveur. — Un père négligent. — Marie et Alexandre. — Amis et confrères. — La fin consolatrice.

Comme tous les hommes célèbres, Alexandre Dumas eut d'enthousiastes partisans et des ennemis acharnés. Les uns dans des apologies, les autres dans leurs pamphlets, ont tracé de lui un portrait à deux faces dont l'impartialité commande de tenir compte.

Si l'on écoute ses détracteurs, Dumas n'aurait été, sa vie durant, qu'un arrangeur cynique, le plus nul et le plus orgueilleux des hommes : à en croire ses amis il fit preuve, au contraire, d'autant de cœur que de talent. Que pensent à son sujet les neutres qui composent, en définitive, la majorité ? D'excellentes choses et de mauvaises, bizarrement résumées dans ces lignes, extraites d'une notice publiée au temps de ses plus grands succès :

« M. Dumas est une des plus curieuses expressions de l'époque actuelle. Passionné par tempérament, rusé par instinct, courageux par vanité, bon de cœur, faible de raison, imprévoyant de caractère, c'est tout Antony pour l'amour, c'est presque Richard pour l'ambition, ce ne sera jamais Sentinelli pour la vengeance ; superstitieux quand il pense, religieux quand il écrit, sceptique quand il parle ; nègre d'origine et Français de naissance, il est léger même dans ses plus fougueuses ardeurs ; son sang est une lave et sa pensée une étincelle ; l'être le moins logicien qui soit, le plus antimusical que je connaisse ; menteur en sa qualité de poète ; avide en sa qualité d'artiste, généreux parce qu'il est artiste et poète; trop libéral en amitié, trop despote en amour ; vain comme femme, ferme comme homme, égoïste comme Dieu ; franc avec indiscrétion, obligeant sans discernement, oublieux jusqu'à l'insouciance ; vagabond de corps et d'âme, cosmopolite par goût, patriote d'opinion ; riche en illusions et en caprices, pauvre de sagesse et d'expérience ; gai d'esprit, médisant de langage, spirituel d'à-propos ; Don Juan la nuit, Alcibiade le jour ; véritable Protée, échappant à tous et à lui-même ; aussi aimable par ses défauts que par ses qualités ; plus séduisant par ses vices que par ses vertus : voilà M. Dumas tel qu'on l'aime, tel qu'il est. »

On trouverait difficilement phrase aussi substantielle et de lecture plus laborieuse, mais, en sa singularité voulue, elle peint bien l'homme à visages divers qu'était ou tâchait de paraître Dumas, en l'an de grâce 1833. A ce crayon, qui dut réjouir son âme romantique, ajoutons simplement les anecdotes donnant, du cœur et de l'esprit de l'écrivain, l'idée la plus exacte.

Citons d'abord des traits malins sans trop de cruauté.

Entre la poire et le fromage on discutait, chez un banquier, l'existence d'un Etre Suprême.

— Oh ! dit le général de X..., comment peut-on, à no-

tre époque, s'occuper de pareilles vétilles ? Quant à moi, je ne me figure pas du tout ce mystérieux personnage qu'on appelle le bon Dieu.

— Général, répliqua Alexandre Dumas, j'ai chez moi des chiens, des singes et un perroquet qui sont absolument du même avis que vous.

*
* *

Un soir, au Théâtre-Français, il vit un spectateur dormant pendant la représentation d'une pièce de Soumet :

— Tiens, dit-il à son confrère, voilà l'effet que produisent tes œuvres.

Le lendemain on jouait une comédie de Dumas ; l'auteur se tenait à l'entrée de l'orchestre, quand tout à coup Soumet lui montra un monsieur assoupi dans sa stalle, en disant avec satisfaction :

— Vous voyez, mon cher Dumas, qu'on peut dormir aussi en écoutant votre prose.

— Ça, riposta Dumas, c'est le monsieur d'hier qui ne s'est pas encore réveillé.

*
* *

Entrant dans un salon, la poitrine chamarrée de décorations, il se vit aborder par un jaloux qui, désignant du doigt certain ordre étranger, s'écria sur un ton d'ironie :

— Mon cher Dumas, vous avez là un cordon de couleur singulière.

— Oui, riposta l'auteur, il est du vert des raisins de la fable.

*
* *

Un écrivain de second ordre, Adolphe Dumas, avait

fait jouer à l'Odéon un drame modérément applaudi, *le Camp des Croisés*. Rencontrant quelques jours plus tard, au foyer, son célèbre homonyme, il lui tendit la main en s'écriant : « On parlera de nous désormais comme des deux Corneille. » — Alexandre Dumas s'inclina poliment ; mais, prenant un instant plus tard congé de l'assistance : — « Adieu, Thomas ! » dit-il à son prétentieux confrère.

*
* *

En 1849, une actrice racontait, au cours d'une répétition, que son amant songeait à lui acheter le château de Monte-Christo dont Dumas, disait-elle, serait bientôt forcé de se défaire pour acquitter ses dettes. Le dramaturge, qui l'entendait, piqué des allusions faites à sa gêne, demanda à la dame si son ami était riche.

— Très riche, monsieur Dumas, et avec cela jeune et beau garçon. Si vous le connaissiez !... c'est un ange, je crois parfois qu'il a des ailes !...

— Je le vois d'ici, ma chère enfant, dit l'auteur, je vois ses ailes... des ailes de pigeon.

*
* *

La causticité de Dumas n'enlevait rien à sa bonté native. Voici des faits prouvés et dénotant chez lui une générosité poussée aux plus extrêmes limites.

Après une séparation de trente années, Dumas retrouve un soir, sur le boulevard, certain ami d'enfance, vêtu de façon très modeste.

— Où dînes-tu? lui demande-t-il.

— Hélas ! nulle part.

— Tu te trompes, tu dînes chez moi, réplique Dumas, et il emmène le pauvre diable à sa table bien servie.

Au dessert, quittant pour le travail son hôte rassasié :

— Tu sais, mon vieux camarade, dit l'écrivain, je t'attends demain, à la même heure.

L'ami revint le lendemain, puis les jours suivants, au total pendant des années. Parfois, cependant, le pauvre secouru était pris de scrupules : — « Ecoute, dit-il un jour à Dumas, cela ne peut plus aller ainsi : si tu ne me donnes pas le moyen de gagner mon dîner honnêtement, je ne reviendrai plus.

— C'est bien, je vais te mettre à même de me rendre un service, répond Dumas, après une courte réflexion.

— A la bonne heure !... lequel ?

— C'est d'aller tous les jours au Pont-Neuf noter le degré de la température, il a une influence énorme sur la recette des théâtres. »

Fier de sa mission, l'ami s'en fut quotidiennement consulter le thermomètre de l'ingénieur Chevalier et, non moins régulièrement, apporta un chiffre inutile à Dumas, qui le nourrit ainsi jusqu'à sa dernière heure.

*
* *

Rien plus que l'avarice ne révoltait Dumas. Sortant d'une soirée il se trouvait, au vestiaire, à côté d'un archi-millionnaire qui, en échange de son paletot, remit cinquante centimes au domestique. Notre auteur indigné jette aussitôt sur la table un billet de cent francs.

— Vous vous trompez sans doute, monsieur, dit le laquais faisant mine de chercher de la monnaie.

— Non, mon ami, répond Dumas avec un regard dédaigneux au mauvais riche, c'est monsieur qui se trompe.

Pour engager ses créanciers à la patience, Dumas usait de procédés particuliers et fort coûteux. Exemple. Un bottier du boulevard des Italiens lui avait fourni pour 250 francs de chaussures ; une fois par semaine il faisait le voyage de Paris à Saint-Germain, pour présenter sa note au grand client. Dumas l'invitait à déjeuner, à dîner, et, quand il s'en allait, lui mettait un louis dans la main en disant : « Pour votre chemin de fer. » — Au bout de l'année le bottier avait touché mille francs d'indemnité, et Dumas restait lui devoir sa facture intégrale.

*
* *

Bon jusqu'à la faiblesse, il excusait les voleurs même, pourvu que leurs méfaits dénotassent de l'esprit.

On faisait chez lui grande consommation de vin de Champagne ; il ne s'étonna donc point quand un soir, à l'heure du dîner, son valet de chambre vint le prévenir qu'il n'en restait pas une bouteille.

— Vas-en chercher au pavillon Henri IV, répond Dumas, qui habitait alors son château de Monte-Christo.

Le domestique sort, mais revient bientôt en disant :

— Monsieur, on refuse de continuer le crédit et je n'ai plus d'argent.

— Voici un louis.

La scène se renouvela jusqu'au jour où Dumas, allant à Paris, se rendit chez son fournisseur de champagne pour lui reprocher de le servir avec trop de négligence.

— Mais, dit le marchand, vous recevez régulièrement cent bouteilles par mois ; je songeais même à vous présenter ma facture.

— Bon, fit à part Dumas, on me vole.

Ignorant la démarche de son patron, le valet, ce même soir, lui vint dire, comme de coutume :

— Monsieur veut-il me donner vingt francs, pour acheter du champagne ?

— Misérable ! tonne l'écrivain, depuis six semaines vous me volez un louis par jour ; c'est dans ma cave que vous prenez le vin que vous êtes censé acheter au pavillon Henri IV : je vous chasse !

Le domestique abasourdi tombe à genoux ; il est coupable, mais il se repent, il a de la famille, monsieur n'aura pas la cruauté de le déshonorer...

Dumas, attendri en même temps qu'amusé, interrompt les litanies du drôle :

— Allons, dit-il, je vous pardonne ; mais, quand vous me vendrez encore mon vin, faites-moi crédit.

*
* *

La plus curieuse histoire en ce genre est celle d'une montre cédée à Dumas par un aigrefin, et payée avec un billet de deux cents francs lequel, renouvelé et grossi pendant nombre d'années, finit par rapporter cinquante mille francs au vendeur.

Citons, pour clore utilement un chapitre que nous pourrions grossir de pages nombreuses, deux traits où l'insouciance et la délicatesse de Dumas s'affirment avec la même netteté.

Le marchand de billets Porcher était autant l'ami que le banquier des auteurs dramatiques. Alexandre Dumas, un jour, arrive chez lui, tout effaré.

— Mon cher, dit-il d'une voix câline, tu vas venir à mon secours. J'ai eu la distraction de sortir de chez

moi sans porte-monnaie et je dois quatre heures au cocher qui m'a amené ici : avance-moi un louis, je te prie ?

Porcher donne le louis demandé et l'auteur triomphant descend l'escalier. Mais quelqu'un le suit, que le hèle avec véhémence.

— Monsieur Dumas ! monsieur Dumas !...

— Qu'y a-t-il ?... Ah ! c'est vous, Catherine ?

— Monsieur me reconnaît ?

— Vous êtes la cuisinière de M. Porcher.

— Puisque monsieur se souvient, il n'a pas dû oublier que, la dernière fois qu'il a dîné à la maison, il m'a fait compliment sur les cornichons que j'avais préparés moi-même.

— Parfaitement.

— Eh bien, j'en ai réservé pour monsieur un bocal que voilà et que monsieur va emporter.

— Vous êtes trop aimable, ma fille, je ne sais comment reconnaître... Tenez, prenez cela.

Et il lui donne les vingt francs de Porcher; puis il remonte dans le fiacre aussi pauvre qu'avant, à cela près d'un bocal de cornichons.

* * *

C'était en 1836. Le duc d'Orléans, jeune, aimable et beau menait, au désespoir de sa mère, une vie de plaisirs qui compromettait fortement sa santé. Connaissant l'amitié témoignée par le prince à Dumas, la famille royale eut l'idée de lui faire adresser, par l'écrivain, des observations trop délicates pour être faites directement. Au risque d'une brouille avec son protecteur, Dumas lui

écrivit une lettre dictée par le cœur et terminée par l'exposé du régime que le duc devait adopter pour garder un roi à la France. Le prince reçut la lettre, n'y répondit pas et n'en souffla mot à Dumas ; mais insensiblement, en quelques mois, il changea d'existence, enfin il se maria.

Un certain temps après, Dumas, excédé de travail, tomba malade. Son médecin, qui était celui du duc d'Orléans, lui dit :

— Il faut aller en Italie, si vous désirez vivre.

— Il faut que j'aille à ma répétition, répondit l'auteur, si je ne veux pas mourir de faim.

Et il s'en alla sans vouloir en entendre davantage. Le lendemain, lui parvenait une lettre ainsi conçue :

« Mon cher Dumas,

« Vous portez un intérêt trop particulier à ma santé pour que je ne me préoccupe pas un peu de la vôtre. Il faut que vous partiez au plus vite pour l'Italie. Pas de résistance. Je vous envoie le passe-port qui vous manque.

« Votre ami,

« PHILIPPE D'ORLÉANS. »

Il y avait dans l'enveloppe dix billets de mille francs, que Dumas renvoya en déclarant ne les pouvoir accepter.

Une heure après l'envoi de cette réponse, une voiture armoriée venait prendre l'écrivain pour le conduire au château.

— Monsieur Dumas, lui dit le prince très agité, je croyais être votre ami; si je n'eusse pas eu cette conviction, je ne vous aurais pas, jadis, laissé prendre le droit de me dicter un ordre de conduite.

Les dix billets de banque étaient sur le bureau du duc : Dumas s'approcha, en prit trois et répliqua :

— Monseigneur, je partirai dans une heure.

* * *

Les divers traits qu'on vient de lire montrent qu'évidemment Alexandre Dumas possédait la meilleure des natures. La vérité, pourtant, nous force à dire que ses enfants paraissent n'avoir tenu, dans son grand cœur, qu'une place insuffisante. Il les aima, sans doute, mais non de cette tendresse clairvoyante, continue, dont, plus que d'autres, ils auraient eu besoin.

Nous donnons, dans un chapitre de ce livre, l'état-civil du fils et de la fille nés de deux mères et reconnus par Alexandre Dumas. Ces enfants ne pouvaient avoir qu'une existence cahotée. La fille, Marie-Alexandrine, élevée à la diable, épousa, le 24 avril 1856, M. Olinde Petel, propriétaire de Châteauroux. On dit qu'au mariage, Dumas, qui ne laissait échapper aucune occasion de faire de l'esprit, parcourut à voix haute le contrat et ajouta d'un ton sérieux : « Les accusés, n'ont rien à dire pour leur défense ? » — Le ménage Petel fut bientôt désuni ; insultée, battue par son époux, Marie le quitta pour entrer au couvent des Oiseaux, puis à celui de l'Assomption. Elle s'y livra à la peinture, brossant tantôt des marines, tantôt des tableaux d'intérieur, le plus souvent des sujets religieux. Dans l'un de ces derniers, elle peignit son père sous le nom d'un

saint du calendrier monastique. Le salon de 1867 montra d'elle une toile de dimensions importantes : *les Anges missionnaires*. Vers cette époque Marie prenait la direction de l'intérieur de son père où, malgré tout, elle n'établit qu'un semblant d'ordre. — « Brune et petite, dit un intime, sa bouche grande et lippue, ses yeux noirs et son nez aquilin étaient d'un type juif très prononcé. » — Au contact du maître s'éveilla en elle l'instinct littéraire. Elle écrivit alors et publia, sous le nom de Marie-Alexandre Dumas, *Au lit de mort*, *Madame Benoît*, livres étranges, mais d'une lecture attachante. Témoin des derniers jours de son père et des honneurs rendus plus tard à sa mémoire, elle mourut, d'après les uns, le 5 octobre 1878, en 1880 selon d'autres, n'ayant jamais connu la vraie vie de famille.

Si des détails sur la fille peu connue de Dumas ont ici raison d'être, il serait oiseux de les accompagner de notes biographiques sur son fils, tant de fois déjà raconté : nous devons préciser pourtant le genre de sentiment que les deux Dumas éprouvaient l'un pour l'autre. C'étaient deux amis tendres, ce père et ce fils, mais ce furent aussi deux confrères. Il n'est que vrai de dire qu'aux premiers succès de son fils, Dumas père éprouva une certaine amertume ; l'émotion ressentie n'allait pas sans surprise, sans la crainte peut-être de trouver un rival dans celui qui n'était jusque-là qu'un disciple. Mais, ce premier moment passé, Dumas, plus juste, étudia le talent de son fils, le comprit et s'en fit l'inlassable prôneur. Cela, bien entendu, sans se croire déchu du rang conquis par ses propres forces. — « Je me reconnais impuissant à faire *le Demi-Monde*, *Diane de Lys* et *la Dame aux Camélias*, » déclarait-il avec franchise, mais en ajoutant aussitôt : « Je puis faire autre chose : je puis faire *Antony*, *le Comte Hermann* et *la Conscience*. »

Quant à Dumas fils, contraint de partager son affec

tion entre une mère délaissée et un père étourdi, il lui était difficile de faire part égale à l'un et à l'autre ; mais il aimait et admirait son père, dont il disait indulgemment : « C'est un grand enfant que j'ai eu quand j'étais tout petit. » — Il l'aimait et souffrait de le voir si peu sage. — « Dumas père, écrit Villemessant qui a bien connu les deux personnages, redoutait, malgré son absolu mépris du qu'en-dira-t-on, les justes remontrances de son fils. La prodigalité folle qu'il aimait à étaler, il s'efforçait de la lui cacher ou du moins d'en atténuer les effets. Quand il recevait sa visite, il cachait les femmes dans un cabinet et les usuriers dans un grenier, de peur d'être grondé. De son côté Alexandre ne faisait que de rares apparitions dans la maison paternelle, dont les allures le froissaient : le fils craignait de surprendre son père au milieu d'un entourage que, pour sa part, il méprisait. Il savait fort bien que, sauf les vrais amis, Dumas était exploité par ce monde de contrebande qui flattait ses manies et ses vanités pour le voler plus facilement. Autour du grand écrivain grouillait toute une population des deux sexes, hommes d'existence douteuse, femmes de toutes les catégories, faiseurs, drôlesses, usuriers et mendiants, qui tous avaient peur d'Alexandre, dont une visite était redoutée de tous. Jamais le fils ne daigna adresser la parole à cette sorte de Cour des Miracles, où trônait son père, comme un roi de Bohême... »

Longtemps viveur lui-même, Dumas fils était un jour, par réflexion, devenu économe et rangé. Prévoyant les angoisses qui devaient forcément résulter pour son père de cette vie de désordre, mais ne pouvant l'en détourner, il finit par ne plus voir que hors de chez lui, au hasard de rencontres, l'incorrigible dissipé.

Quand vint, irréparable et déprimante, la débâcle prévue, Alexandre, oubliant les torts de son père, accourut les mains pleines et le cœur grand ouvert. Il avait

compris que ces exceptionnelles natures ne peuvent être jugées d'après les lois banales et, fils pieux autant que bon confrère, il adoucit les peines dernières du vieillard en lui donnant, avec le pain du jour, l'espoir d'apothéoses réparatrices.

XIX

Conclusion.

Du sincère examen de la vie d'Alexandre Dumas il résulte, au total, que, dans cette vie, la somme du bien l'emporte sur celle du mal. Ses défauts, que nous n'avons pas dissimulés, ne nuisirent en effet qu'à lui-même, tandis que ses facultés admirables contribuèrent au plaisir, à l'instruction de tous.

— « Monsieur, écrivait un jour Michelet à Dumas, je vous aime et je vous admire, parce que vous êtes une des forces de la nature. » — Ce mot, dont Dumas tirait justement vanité, résume l'homme. Dumas fut, avant tout, un créateur. Il eût mieux fait, sans doute, en produisant moins, en visant la gloire avant la fortune, en ciselant enfin au lieu d'improviser ; mais, ces erreurs déduites, il reste l'artisan d'une œuvre en partie écroulée, en partie debout qui, comme un monument ouvert

aux quatre vents du ciel, sera toujours plein de bruit, de clarté, de vie exubérante.

Inventeur et prodigue, Dumas conserve, au respect des intellectuels et à la sympathie des foules, les mêmes droits imprescriptibles, car son génie fut fait de grandeur vraie et de suprême bonté.

TABLE DES CHAPITRES

PREMIÈRE PARTIE

L'HOMME

I

II

VI

VII

VIII

IX

X

DEUXIÈME PARTIE

LES ŒUVRES

XI

XII

XIII

XIV

XV

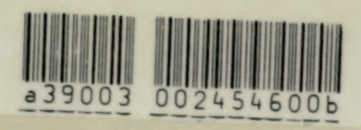
XVI

XVII

XVIII

XIX

Imp. Paul Dupont. — Paris, 1er Arrt. — 38.12.1902 (Cl.)


a39003 002454600b

